

LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS



FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGUINETTI DI GVALDANA
LAZELADA DI BEREGVARDO
PURCHASED 1921

Open Book & Special
Collections Library

808.8

D87b

Ser. 3

v. 4-6



BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

TROISIÈME SÉRIE.

IV^e VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE P DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

HORACE.



*Voir le dernier Romain a son dernier soupir
Moi seule en être cause et mourir de plaisir.*

BIBLIOTHEQUE
Choisie

Pour les Dames

Rédigée

Par M^{me} DUFRENOY.

3^{me} Série

Volume 4^{me}

P^{re} Corneille Tome 1^{er}



A PARIS.

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

808.8
D876
Ser.3
V.4-6

VIE

DE P. CORNEILLE,

PAR

BERNARD LE BOVIER DE FONTENELLE,

SON NEVEU.

PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe Le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour toute la société. Il se mit d'abord au barreau, sans goût, et sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent, et ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville, le mena chez elle : le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas ; et sur ce léger sujet il fit la comédie de Mélite, qui parut en 1625. On y découvrit un caractère original ; on conçut que la comédie alloit se perfectionner ; et, sur la confiance qu'on eut (1) du

(1) Comme on a promis des notes grammaticales,

547448

nouvel auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudroient retrancher de son recueil, et les faire oublier à jamais. Ils est certain que ces pièces ne sont pas belles, mais, outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire (1) de Corneille.

il est juste de faire observer que la confiance du nouvel auteur est une faute de langue. On a de la confiance en quelqu'un, dans les mérites et les talents de quelqu'un, mais non pas DU mérite et DES talents. On a de la défiance DE, et de la confiance EN. Cette remarque est pour les étrangers; ils pourraient être induits en erreur par cette inadvertance de M. de Fontenelle, qui écrivait d'ailleurs avec autant de pureté que de grace et de finesse.

(1) Ce qu'on ne peut lire ne peut guère servir à la gloire de l'auteur. La gloire est le concert des louanges constantes du public. Deux ou trois littérateurs qui diront d'un ouvrage mauvais en soi, Cet ouvrage était bon pour son temps, ne procureront à l'auteur aucune gloire. Corneille n'est point un grand homme pour avoir fait de mauvaises comédies, bien moins mauvaises que celles de son temps, mais pour avoir fait des tragédies infiniment supérieures à celles de

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime ; et tel autre ouvrage qui est assez beau a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un certain degré de lumière qui lui est propre ; les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré ; les bons esprits y atteignent ; les excellents le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talents est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là. Mais s'il va plus loin , il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne , il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi deux auteurs , dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages , sont néanmoins égaux en mérite , s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre ; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force , c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison , de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté , l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage , il suffit donc de le considérer en lui-même ; mais , pour juger du

son temps , et dans lesquelles il y a des morceaux supérieurs à tous ceux du théâtre d'Athènes.

mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine, si vous la lisez après les pièces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est, sans comparaison, mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvements mieux conduits, les scènes plus agréables; sur-tout, et c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé, il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avoit guère connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de *Mélite* fut que cette pièce étoit trop simple, et avoit trop peu d'événements. Corneille, piqué de cette critique, fit *Clitandre*, et y sema les incidents et les aventures avec une très vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public, que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. *La Galerie du Palais*, *la Veuve*, *la Suivante*, *la Place royale*, sont plus raisonnables.

Nous voici dans un temps où le théâtre devint florissant par la faveur (1) du cardinal de Richelieu. Les

(1) Malgré le cardinal de Richelieu, qui, voulant être poète, voulut humilier Corneille, et élever les mauvais auteurs.

princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poètes (1), des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espèces, qui n'attendent, pour se déclarer, que leurs ordres, ou plutôt leurs graces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théâtre des anciens, et à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisa : mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas : témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre*, imprimée en 1632 (2) : « Que si j'ai renfermé cette pièce , dit-il ,

(1) C'est de quoi je doute beaucoup. Notre meilleur peintre, Le Poussin, fut persécuté ; et les bienfaits prodigués aux académies ont fait tout au plus un ou deux bons peintres, qui avaient déjà donné leurs chefs-d'œuvre avant d'être récompensés. Rameau avait fait tous ses bons ouvrages de musique au milieu des plus grandes traverses ; et Corneille lui-même fut très peu encouragé. Homère vécut errant et pauvre. Le Tasse fut le plus malheureux des hommes de son temps. Camoëns et Milton furent plus malheureux encore. Chapelain fut récompensé ; et je ne connais aucun homme de génie qui n'ait été persécuté.

(2) Les tragédies italiennes du xvi^e siècle étaient dans la règle des trois unités, règle admirable d'Aristote. La *Sophonisbe* de Mairet fut la première pièce

dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent ; pour moi, j'ai voulu seulement montrer que, si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connoître. »

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre ; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. Les règles du poëme dramatique, inconnues d'abord ou méprisées, quelque temps après combattues, ensuite reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de *Cinna*.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à *Corneille* est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi ; mais il y résista aussitôt après ; et depuis *Clitandre*, sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il s'éleva déjà au-dessus de son siècle, prit tout-à-coup l'essor dans *Médée*, et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par *Sénèque* ; mais il ne laissa

de théâtre en France dans laquelle cette loi fut suivie. Elle est de 1633.

En Angleterre, en Espagne, on ne s'est assujetti que depuis peu à cette règle, et encore très rarement.

pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même (1).

Ensuite il retomba dans la comédie ; et, si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. L'illusion comique, dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre, et qui n'excuse point par ses agréments sa bizarrerie et son irrugularité. Il y domine un personnage de Capitan, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse et le grand Mogol, et qui une fois en sa vie avoit empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parcequ'on ne trouvoit point l'Aurore, qui étoit couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode. Mais qui représentoient-ils ? à qui en vouloit-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité ce seroit nous faire trop d'honneur.

Après l'illusion comique, Corneille se releva, plus grand et plus fort que jamais, et fit le Cid. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien qui de toutes les comédies du monde ne connoissoient que le Cid. L'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. Corneille avoit dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavone et la turque ; elle étoit en allemand, en

(1) Les louanges trop exagérées font tort à celui qui les donne, sans relever celui qui les reçoit.

anglois, en flamand ; et, par une exactitude flamande, on l'avoit rendue vers pour vers (1). Elle étoit en italien, et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenoit. M. Péliisson, dans son Histoire de l'académie, dit qu'en plusieurs provinces de France il étoit passé en proverbe de dire, CELA EST BEAU COMME LE CID. Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs (2), qui ne le goûtoient pas, et à la cour, où c'eût été très mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu (3).

Ce grand homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison

(1) On en use encore ainsi en Italie, et même en Angleterre. Il y a de nos ouvrages de poésie traduits en ces deux langues, vers pour vers ; et ce qui est étonnant, c'est qu'ils sont assez bien traduits.

(2) J'ose plutôt penser qu'il faut s'en prendre à Cinna, qui fut mis par toute la cour au-dessus du Cid, quoiqu'il ne fût pas si touchant.

(3) Le cardinal de Richelieu montra tant de partialité contre Corneille, que quand Scudéri eut donné sa mauvaise pièce de l'Amour tyrannique, que le cardinal trouvoit divine, Sarrazin, par ordre de ce ministre, fit une mauvaise préface, dans laquelle il louait Hardy, sans oser nommer Corneille.

d'Autriche , de remuer toute l'Europe à son gré , ne lui suffisoit point ; il y vouloit joindre encore celle de faire des comédies. Quand le Cid parut , il en fut aussi alarmé que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage , ce qui ne dut pas être fort difficile , et il se mit à leur tête. Scudéri publia ses observations sur le Cid , adressées à l'Académie françoise , qu'il en faisoit juge , et que le cardinal son fondateur sollicitoit puissamment contre la pièce accusée. Mais afin que l'Académie pût juger , ses statuts vouloient que l'autre partie , c'est-à-dire Corneille , y consentît. On tira donc de lui une espèce de consentement , qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal , et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre , et qui étoit son bienfaiteur (1) ? car il récompensoit comme ministre ce même mérite dont il étoit jaloux comme poëte ; et il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie françoise donna ses sentiments sur le Cid , et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devoit et à la passion du cardinal et à l'estime prodigieuse que le public avoit conçue

(1) Pierre Corneille avoit le malheur de recevoir une petite pension du cardinal , pour avoir quelque temps travaillé sous lui aux pièces des cinq auteurs.

du Cid. Elle satisfait le cardinal en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce, et le public en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

Quand Corneille eut une fois, pour ainsi dire, atteint jusqu'au Cid, il s'éleva encore dans les *Horaces*; enfin il alla jusqu'à *Cinna* et à *Polyeucte* au-dessus desquels il n'y a rien (1).

(1) On peut croire que Fontenelle parle ainsi, moins parcequ'il était neveu du grand Corneille, que parcequ'il était l'ennemi de Racine, qui avait fait contre lui une épigramme piquante, à laquelle il avait répondu par une épigramme plus violente encore. Les connaisseurs pensent qu'*Athalie* est très supérieure à *Polyeucte*, par la simplicité du sujet, par la régularité, par la grandeur des idées, par la sublimité de l'expression, par la beauté de la poésie. Il est vrai que ces connaisseurs reprochent au prêtre Joad d'être impitoyable et fanatique, de dire à sa femme, qui parle à Mathan, « Ne craignez-vous pas que ces murailles ne tombent sur vous, et que l'enfer ne vous engloutisse? » d'aller beaucoup au-delà de son ministère; d'empêcher qu'*Athalie* n'élève le petit Joas, qui est son seul héritier; de faire tomber la reine dans le piège; d'ordonner son supplice comme s'il était son juge; de prendre enfin le brave Abner pour dupe. On reproche à Mathan de se vanter de ses crimes: on reproche à la pièce des longueurs. Presque tous ces défauts sont ceux du sujet: mais le grand mérite

Ces pièces-là étoient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre françois. Il lui a donné le premier une forme raisonnable; il l'a porté à son plus haut point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât *Polyeucte*, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandoient la bienséance et la grande réputation que l'auteur avoit déjà. Mais, quelques jours après, *Voiture* vint trouver Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avoit pas réussi comme il pensoit (1), que sur-tout

de cette tragédie est d'être la première qui ait intéressé sans amour; au lieu que, dans *Polyeucte*, le plus grand mérite est l'amour de Sévère.

(1) C'est qu'on n'avoit encore vu que les comédies de la *Passion* et des *Actes des Apôtres*. D'ailleurs il faut peut-être pardonner à l'hôtel de Rambouillet d'avoir condamné l'imprudence punissable de *Polyeucte* et de *Néarque*, qui exercent dans le temple une violence que Dieu n'a jamais commandée. On pouvait craindre encore qu'un homme qui résigne sa femme à son rival ne passât pour un imbécile plu-

le christianisme avoit extrêmement déplu. Corneille alarmé voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenoient : mais enfin il la leur laissa, sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouoit point parcequ'il étoit trop mauvais acteur. Étoit-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet ?

Pompée suivit Polyeucte. Ensuite vint le Menteur, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le Menteur soit très agréable et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les pièces, c'étoit l'intrigue et les incidents, erreurs de nom, déguisements, lettres interceptées, aventures nocturnes ; et c'est pourquoi on prenoit presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissoient pas d'être fort plaisantes, et pleines d'esprit. Témoin le Menteur dont nous parlons, Don Bertrand de Cigral, le Geolier de soi-même. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie étoit inconnue ; on ne songeoit point aux mœurs et aux caractères ; on alloit chercher bien loin le ridicule dans des événements imaginés avec beaucoup de peine, et on ne s'avisait point de l'aller prendre dans

tôt que pour un bon chrétien. Le caractère bas de Félix pouvait déplaire ; mais on ne faisait pas réflexion que Sévère et Pauline feraient réussir la pièce.

le cœur humain, où est sa principale habitation (1). Molière est le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre : homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.

Comme le Menteur eut beaucoup de succès, Corneille lui donna une suite, mais qui ne réussit guère. Il en découvrit lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même temps le double fruit et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la Suite du Menteur succéda Rodogune. Il a écrit quelque part que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre Rodogune et Cinna; et ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela : mais peut-être pré-

(1) Fontenelle oublie ici que la comédie du Menteur est une pièce de caractère. Il y a beaucoup d'incidents, il en faut aussi. Les pièces de Molière n'en ont peut-être pas assez. Tous servent à faire paraître le caractère du Menteur.

On avait, long-temps avant Molière, plusieurs pièces dans ce goût en Espagne, le Menteur, le Jaloux, l'Impie ou le Convié de pierre, traduit depuis par Molière sous le nom du Festin de pierre.

féroit-il Rodogune parcequ'elle lui avoit extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune et Cinna : il me paroît aisé de choisir entre elles ; et je connois quelque pièce de Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de P. Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'histoire de Théodore, d'Héraclius, de Don Sanche d'Aragon, d'Andromède, de Nicomède, et de Pertharite. On y verra pourquoi Théodore et Don Sanche d'Aragon réussirent fort peu, et pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne put souffrir dans Théodore la seule idée du péril de la prostitution ; et si le public étoit devenu si délicat, à qui Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même ? Avant lui, le viol réussissoit dans les pièces de Hardy. Il manquoit à Don Sanche UN SUFFRAGE ILLUSTRE, qui lui fit manquer tous ceux de la cour ; exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore, sans comparaison, plus insupportable dans Pertharite, que la prostitution ne l'avoit été dans Théodore. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde ; et Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre, et déclara qu'il y renon-

çoit, dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir; et cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de poésie et des autres talents de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, et c'est ce qu'on appelle communément ESPRIT dans le monde, ressemble à la beauté, et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent plus de prise aux ravages du temps: ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur. C'est à-peu-près ce qui arriva à Corneille; il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie, mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avoit poussé les grands sentiments aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils lassent; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans (1) *Pertharite*, une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sen-

(1) Tout cela est dit mal-à-propos: *Pertharite* est de 1653. Corneille n'avait que quarante-sept ans.

timent, au lieu d'être noble, n'est que dur; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté (1).

Après Pertharite, Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ. Il y fut porté par des pères jésuites de ses amis, par des sentiments de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès (2) prodigieux, et le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de l'Imitation de Jésus-Christ, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers, qui étoit naturelle à Corneille; et je crois même qu'absolument la forme des vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'évangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur

(1) Comme s'il n'y avait que cela de mauvais dans Pertharite !

(2) Il y a une grande différence entre le débit et le succès. Les jésuites, qui avaient un très grand crédit, firent lire le livre à leurs dévotes, et dans les couvents. Ils le prêchaient, on l'achetait, et on s'ennuyait. Aujourd'hui ce livre est inconnu. L'Imitation n'est pas plus faite pour être mise en vers qu'une épître de S. Paul.

comme il fait , et ne s'en saisiroit pas avec tant de force , s'il n'avoit un air naturel et tendre , à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que l'Imitation en vers. Mais enfin , sollicité par M. Fouquet , et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel , il se rengagea au théâtre. M. le surintendant , pour lui faciliter ce retour , et lui ôter toutes les excuses que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des sujets , lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut OEdipe ; Thomas Corneille son frère prit Camma , qui étoit le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de Corneille et du théâtre fut heureuse : OEdipe réussit fort bien.

La Toison d'or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi ; et c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines , qui sont ordinairement étrangères à la pièce , deviennent par l'art du poète nécessaires à celle-là ; et sur-tout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne , qui sont faits pour exposer , non pas le sujet de la pièce , mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius et Sophonisbe. Dans la première de ces deux pièces la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe : et l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particu-

liers sur les Romains. Sophonisbe avoit déjà été traitée par Mairet avec beaucoup de succès; et Corneille avoue qu'il se trouvoit bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si Mairet avoit joui de cet aveu il en auroit été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'Agésilas est de P. Corneille, puisque son nom y est, et qu'il y a une scène d'Agésilas et de Lysander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre.

Après Agésilas vint Othon, ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république.

En ce temps-là, des pièces d'un caractère fort différent des siennes parurent avec éclat sur le théâtre. Elles étoient pleines de tendresse et de sentiments aimables. Si elles n'alloient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étoient bien éloignées de tomber dans des défauts choquants. Une élévation qui n'étoit pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très agréable et d'une élégance qui ne se démentoit point, une infinité de traits vifs et naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il falloit aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre françois. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le goût du siècle se tourna donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le

modèle se retrouvoit plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût (1). Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir : ce soupçon seroit très légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siècle qu'en lui donnant Attila, digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble que lui seul pouvoit attraper. La scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse fort touchée des choses d'esprit (2), et qui eût pu les mettre à la mode dans un

(1) Au contraire, il n'a fait aucune pièce sans amour.

(2) La princesse Henriette, belle-sœur de Louis XIV, ne proposa pas seulement ce sujet parcequ'elle étoit touchée des choses d'esprit, mais parceque ce sujet étoit à plusieurs égards sa propre aventure.

La victoire ne demeura pas à Racine seulement parcequ'il étoit le plus jeune, mais parceque sa pièce est incomparablement meilleure que celle de Corneille, qui tomba, et qu'on ne peut lire. Racine tira de ce mauvais sujet tout ce qu'on en pouvoit tirer. Son goût épuré, son esprit flexible, sa diction toujours élé-

pays barbare , eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille sans qu'ils sussent où on les menoit. Mais à qui demeura la victoire ? Au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulchérie et Suréna , tous deux sans comparaison meilleurs que Bérénice , tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractère de Pulchérie est de ceux que lui seul savoit faire ; et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian , qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout-à-fait beau. On voit dans Suréna une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître ; et ce fut par ce dernier effort que Corneille termina sa carrière.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont foibles et imparfaits , mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle : ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre : à la fin il s'affoiblit , s'éteint peu à peu , et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après Suréna , qui fut joué en 1675 , Corneille renonça tout de bon au théâtre , et ne pensa plus qu'à

gante , son style toujours châtié et toujours charmant , étaient propres à toutes les matières , et Corneille ne pouvait guère traiter heureusement que des sujets conformes au caractère de son génie.

mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait, étant jeune, quelques petites pièces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cents vers au roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des grâces, soit pour le remercier de celles qu'il en a avoit reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du P. de La Rue, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs petites pièces de M. de Santeuil. Il estimoit extrêmement ces deux poètes. Lui-même faisoit fort bien des vers latins; et il en fit sur la campagne de Flandre en 1667, qui parurent si beaux, que non seulement plusieurs personnes les mirent en françois, mais que les meilleurs poètes latins en prirent l'idée, et les mirent encore en latin. Il avoit traduit sa première scène de Pompée en vers du style de Sénèque le tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la Thébàïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelque exemplaire.

Corneille étoit assez grand, et assez plein, l'air

fort simple et fort commun , toujours négligé , et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable , un grand nez , la bouche belle , les yeux pleins de feu , la physionomie vive , des traits fort marqués , et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette ; il lisoit ses vers avec force , mais sans grace.

Il savoit les belles-lettres , l'histoire , la politique ; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances ni loisir , ni curiosité , ni beaucoup d'estime. Il parloit peu , même sur les matières qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit ; et pour trouver le grand Corneille , il le falloit lire.

Il étoit mélancolique ; il lui falloit des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir , que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque , et quelquefois rude en apparence ; au fond il étoit très aisé à vivre , bon mari , bon parent , tendre , et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour , mais jamais au libertinage , et rarement aux grands attachements. Il avoit l'ame fière et indépendante , nulle souplesse , nul manège ; ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine , et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour ; il y apportoit un visage presque inconnu ; un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges ; et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien

n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion ; les plus légères lui causoient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en étoit guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être ; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avoit pas, et par des soins qu'il ne pouvoit prendre. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir : mais, s'il étoit sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confioit trop peu à son rare mérite, et croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre (1), et ils

(1) Ces casuistes avoient bien raison. L'art du théâtre est comme celui de la peinture. Un peintre peut également faire des ouvrages lascifs et des tableaux de dévotion : tout auteur peut être dans ce cas. Ce n'est donc point le théâtre qui est condamnable, mais l'abus du théâtre. Or les pièces étant approuvées par les magistrats, et ayant la sanction de l'autorité royale, le seul abus est de les condamner. Cette ancienne méprise a subsisté, parceque les comédies des mimes étoient obscènes du temps des premiers chrétiens, et que les autres spectacles étoient consacrés chez les Romains et chez les Grecs par les cérémonies de leur

lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scène, des nobles sentiments qui régissent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

religion : elles étoient regardées comme un acte d'idolâtrie. Mais c'est une grande inconséquence de vouloir flétrir des pièces très morales parcequ'il y en a eu autrefois de scandaleuses. Les fanatiques qui, par une jalousie secrète, ont prétendu flétrir les chefs-d'œuvre de Corneille, n'ont pas songé combien cet outrage révolte des hommes de génie ; ils font un tort irréparable à la religion chrétienne, en aliénant d'elle des esprits très éclairés qui ne peuvent souffrir qu'on avilisse le plus beau des arts.

Le public éclairé préférera toujours les Sophocle, les Euripide, les Térence, aux Baïus, Jansénius, du Verger, de Hauranne, Quesnel, Petit-pied, et à tous les gens de cette espèce.

Au reste, cette persécution fanatique ne s'est vue qu'en France. On a tempéré en Espagne, en Italie, les anciennes rigueurs, qui étoient absurdes : on ne les connaît point en Angleterre. Les vainqueurs de Bleinheim et les maîtres des mers, les contemporains de Newton, de Locke, d'Addison, et de Pope, ont rendu des honneurs aux beaux arts. Le grand Corneille avoit projeté un ouvrage pour répondre aux détracteurs du théâtre.

LE CID,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

DON FERNAND, premier roi de Castille.

DONA URRAQUE, infante de Castille.

DON DIÈGUE, père de don Rodrigue.

DON GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.

CHIMÈNE, fille de don Gomès.

DON RODRIGUE, fils de don Diègue, et amant de Chimène.

DON SANCHE, amoureux de Chimène.

DON ALONSE, }
DON ARIAS, } gentilshommes castillans.

LÉONOR, gouvernante de l'infante.

ELVIRE, gouvernante de Chimène.

Un page de l'infante.

La scène est à Séville (1).

(1) Remarquez que la scène est tantôt au palais du roi, tantôt dans la maison du comte de Gormas, tantôt dans la ville : mais, comme je le dis ailleurs, l'unité du lieu serait observée aux yeux des spectateurs, si on avait eu des théâtres dignes de Corneille, semblables à celui de Vicence, qui représente une ville, un palais, des rues, une place, etc. ; car cette unité ne consiste pas à représenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans plusieurs endroits contigus que l'œil puisse apercevoir sans peine.

LE CID.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

Entre tous ces amants dont la jeune ferveur
Adore votre fille, et brigue ma faveur,
Don Rodrigue et don Sanche à l'envi font paroître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.
Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs;
Au contraire, pour tous dedans l'indifférence,
Elle n'ôte à pas un ni donne l'espérance;
Et, sans les voir d'un œil trop sévère, ou trop doux,
C'est de votre seul choix qu'elle attend un époux.

LE COMTE.

Elle est dans le devoir : tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
Don Rodrigue sur-tout n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,

Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers :
La valeur de son père, en son temps sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire.
Va l'en entretenir ; mais dans cet entretien
Cache mon sentiment, et découvre le sien.
Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble :
L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble :
Le roi doit à son fils choisir un gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

SCÈNE II.

CHIMÈNE, ELVIRE.

ELVIRE, à part.

Quelle douce nouvelle à ces jeunes amants !
Et que tout se dispose à leurs contentements !

CHIMÈNE.

Eh bien, Elvire, enfin que faut-il que j'espère ?
Que dois-je devenir ? et que t'a dit mon père ?

ELVIRE.

Deux mots, dont tous vos sens doivent être charmés ;
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMÈNE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.
Puis-je à de tels discours donner quelque croyance ?

ELVIRE.

Il passe bien plus outre ; il approuve ses feux ,
Et vous doit commander de répondre à ses vœux.
Jugez après cela , puisque tantôt son père
Au sortir du conseil doit proposer l'affaire ,
S'il pouvoit avoir lieu de mieux prendre son temps ,
Et si tous vos desirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon ame troublée
Refuse cette joie , et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers ,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez votre crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE III.

L'INFANTE , LÉONOR , un page.

L'INFANTE, au page.

Va-t'en trouver Chimène , et dis-lui de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard ,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(*Le page rentre.*)

SCÈNE IV.

L'INFANTE, LÉONOR.

LÉONOR.

Madame, chaque jour même desir vous presse ;
Et je vous vois , pensive et triste chaque jour,
Demander avec soin comme va son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet , je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son ame est blessée ;
Elle aime don Rodrigue , et le tient de ma main ,
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain :
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes ,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR.

Madame , toutefois parmi leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'alégresse
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse ?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux ?
Mais je vais trop avant , et deviens indiscrete.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.
Écoute , écoute enfin comme j'ai combattu ,
Et , plaignant ma foiblesse , admire ma vertu.
L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune cavalier , cet amant que je donne ,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vou l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.
Choisir pour votre amant un simple cavalier !
Une grande princesse à ce point s'oublier !
Et que dira le roi ? que dira la Castille ?
Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Oui, oui, je m'en souviens, et j'épandrais mon sang
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles-ames
Le seul mérite a droit de produire des flammes ;
Et, si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser :
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage ;
Si j'ai beaucoup d'amour j'ai bien plus de courage,
Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre,
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée ;

Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui :
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
Et, malgré la rigueur de ma triste aventure ,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari ,
Mon espérance est morte , et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable.
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
Je travaille à le perdre , et le perds à regret ;
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ;
Je sens en deux partis mon esprit divisé.
Si mon courage est haut , mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal , je le crains et souhaite :
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas ,
Que je meurs s'il s'achève , ou ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame , après cela je n'ai rien à vous dire ,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmois tantôt , je vous plains à présent.
Mais , puisque dans un mal si doux et si cuisant
Votre vertu combat et son charme et sa force ,
En repousse l'assaut , en rejette l'amorce ,
Elle rendra le calme à vos esprits flottants.
Espérez donc tout d'elle , et du secours du temps :
Espérez tout du ciel ; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

SCÈNE V.

L'INFANTE, LÉONOR, un page.

LE PAGE.

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.

Je vous suis.

SCÈNE VI.

L'INFANTE.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède;
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe;
Rends son effet plus prompt, ou mon ame plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène,
Et, par son entretien, soulager notre peine.

SCÈNE VII.

LE COMTE, DON DIÈGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi ;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste , et fait connoître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ,
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu ,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :
Rodrigue aime Chimène , et ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet ;
Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre :
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Exercez-la , monsieur , et gouvernez le prince ;
Montrez-lui comme il faut régir une province ,
Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi ,
Remplir les bons d'amour , et les méchants d'effroi :
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine ,
Dans le métier de Mars se rendre sans-égal ,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval ,
Reposer tout armé , forcer une muraille ,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple , et rendez-le parfait ,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

DON DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple , en dépit de l'envie ,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là , dans un long tissu de belles actions
Il verra comme il faut dompter des nations ,
Attaquer une place , ordonner une armée ,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir ;
Un prince , dans un livre , apprend mal son devoir.
Et qu'a fait , après tout , ce grand nombre d'années ,
Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant , je le suis aujourd'hui ;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois ;
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
Le prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire ;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère ,
Il verroit....

DON DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi ;
Je vous ai vu combattre et commander sous moi :
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace ,
Votre rare valeur a bien rempli ma place :
Enfin, pour épargner les discours superflus ,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

DON DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit due qu'à mon bras.

DON DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! Moi ?

DON DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(*Il lui donne un soufflet.*)

DON DIÈGUE, mettant l'épée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Eh ! que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

DON DIÈGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi ; mais tu serois trop vain ,

Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,

Pour son instruction l'histoire de ta vie ;

D'un insolent discours ce juste châtiment

Ne lui servira pas d'un petit ornement.

DON DIÈGUE.

Épargnes-tu mon sang ?

LE CID,

LE COMTE.

Mon ame est satisfaite ;
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

DON DIÈGUE.

Tu dédaignes ma vie !

LE COMTE.

En arrêter le cours
Ne seroit que hâter la Parque de trois jours.

SCÈNE VIII.

DON DIÈGUE.

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle et ne fait rien pour moi !
O cruel souvenir de ma gloire passée !
OEuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi m'en a su rendre indigne.

Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
 M'as servi de parade, et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

SCÈNE IX.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon père

L'éprouveroit sur l'heure.

DON DIÈGUE.

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconnois mon sang à ce noble courroux ;

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.

Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte.

Viens me venger.

DON RODRIGUE.

De quoi ?

DON DIÈGUE.

D'un affront si cruel,

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ;

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;

Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter ;
Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles :
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine.
C'est...

DON RODRIGUE.

De grace, achevez.

DON DIÈGUE.

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE.

Le...?

DON DIÈGUE.

Ne réplique point, je connois ton amour ;
Mais qui peut vivre infame est indigne du jour ;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance.
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE X.

DON RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi-bien que mortelle,

Misérable vengeur d'une juste querelle ,
 Et malheureux objet d'une injuste rigueur ,
 Je demeure immobile , et mon ame abattue
 Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé ,
 O Dieu ! l'étrange peine !

En cet affront mon père est l'offensé ,
 Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse ;
 Il faut venger un père , et perdre une maîtresse ;
 L'un m'anime le cœur , l'autre retient mon bras.
 Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme ,
 Ou de vivre en infame ,

Des deux côtés mon mal est infini.

O Dieu ! l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le père de Chimène ?

Père , maîtresse , honneur , amour ,
 Noble et dure contrainte , aimable tyrannie ,
 Tous mes plaisirs sont morts , ou ma gloire est ternie ,
 L'un me rend malheureux , l'autre indigne du jour.
 Cher et cruel espoir d'une ame généreuse ,

Mais ensemble amoureuse ,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur ,

Fer qui causes ma peine ,

M'es-tu donné pour venger mon honneur ?

M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.

Je dois à ma maîtresse, aussi-bien qu'à mon père.
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre, indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.

Allons, mon ame; et, puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison!

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon ame égarée

Voit la perte assurée!

N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'aussi-bien il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'étoit déçu.

Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse:
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence;

Courons à la vengeance;

Et, tout honteux d'avoir tant balancé,

Ne soyons plus en peine,

Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,
J'eus le sang un peu chaud et le bras un peu prompt :
Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

DON ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :
Il y prend grande part ; et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense.
Le rang de l'offensé, le grandeur de l'offense ,
Demandent des devoirs et des soumissions
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut, à son gré, disposer de ma vie.

DON ARIAS.

De trop d'empportement votre faute est suivie.
Le roi vous aime encore ; apaisez son courroux :
Il a dit, Je le veux. Désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver ma gloire et mon estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ;
Et, quelque grand qu'il fût, mes services présents

Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

DON ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.

Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

DON ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice;
Tout l'état périra s'il faut que je périsse.

DON ARIAS.

Quoi ! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.

DON ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

DON ARIAS.

Que lui dirai-je enfin ? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur ; n'en parlons plus.

DON ARIAS.

Adieu donc , puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.
Tout couvert de lauriers , craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

DON ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là don Diègue satisfait.

(*Don Arias rentre.*)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces,
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgraces ;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCÈNE II.

LE COMTE, DON RODRIGUE.

DON RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

DON RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien don Diégue?

LE COMTE.

Oui.

DON RODRIGUE.

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

DON RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

DON RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux ! ...

DON RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune , il est vrai ; mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

DON RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connoître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

DON RODRIGUE.

Oui : tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît au discours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens ;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille ,
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sais ta passion , et suis ravi de voir
Que tous ces mouvements cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime ;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire :
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
On te croiroit toujours abattu sans effort ;
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :

Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

DON RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir ; et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE III.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur ;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur :
Tu reverras le calme après ce foible orage ;
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage ;
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur, outré d'ennuis, n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace ;
Je n'en saurois douter, je pérís dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, et nos pères d'accord ;
Et je vous en contoís la première nouvelle,
Au malheureux moment que naissoit leur querelle,

Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie !
Impitoyable honneur, mortel à mes plaisirs,
Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre ;
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre :
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déjà le roi les veut accommoder ;
Et tu sais que mon ame, à tes ennuis sensibles,
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodements ne font rien en ce point :
Les affronts à l'honneur ne se réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence ;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence ;
La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène
Des pères ennemis dissipera la haine ;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :
Don Diègue est trop altier, et je connois mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir ;

Le passé me tourmente , et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuissante foiblesse ?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :

Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire ;

Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point , quel comble à mon ennui !

Et , s'il peut m'obéir , que dira-t-on de lui ?

Étant né ce qu'il est , souffrir un tel outrage !

Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage ,

Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus

De son trop de respect , ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène est généreuse , et , quoiqu'intéressée ,

Elle ne peut souffrir une basse pensée :

Mais , si jusques au jour de l'accommodement

Je fais mon prisonnier de ce parfait amant ,

Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage ,

Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMÈNE.

Ah ! madame , en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, un page.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui. . .

CHIMÈNE.

Bon dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

Hors de la ville ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, et qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.

Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !

Je pleure ses malheurs, son amant me ravit ;

Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.

Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène

Fait renaître à-la-fois mon espoir et ma peine ;
Et leur division , que je vois à regret ,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre ame
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche , à présent que chez moi
Pompeuse et triomphante elle me fait la loi ;
Porte-lui du respect , puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat , mais malgré moi j'espère ;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage ?
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison ,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !
Et lorsque le malade aime sa maladie ,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit , votre mal vous est doux :
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop ; mais si ma vertu cède ,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat ,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat ,
Je puis en faire cas , je puis l'aimer sans honte.

Que ne fera-t-il point s'il peut vaincre le comte ?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois ;
Et mon amour flatteur déjà me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade ,
Les Maures subjugués trembler en l'adorant ,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant ,
Le Portugal se rendre , et ses nobles journées
Porter de là les mers ses hautes destinées ,
Du sang des Africains arroser ses lauriers ;
Enfin , tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers ,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire ,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais , madame , voyez où vous portez son bras ,
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé , le comte a fait l'outrage ;
Ils sont sortis ensemble ; en faut-il davantage ?

LÉONOR.

Eh bien , ils se battront , puisque vous le voulez ;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis folle , et mon esprit s'égare ;
Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare .
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis ;
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis .

SCÈNE VI.

LE ROI, DON ARIAS, DON SANCHE,
DON ALONSE.

LE ROI.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable !
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

DON ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

LE ROI.

Justes cieux ! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire !
Il offense don Diègue et méprise son roi !
Au milieu de ma cour il me donne la loi !
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine ;
Fût-il la valeur même et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.

(*Don Alonse rentre.*)

SCÈNE VII.

LE ROI, DON SANCHE, DON ARIAS.

DON SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle ;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ;
Sire , dans la chaleur d'un premier mouvement ,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort , mais une ame si haute
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

LE ROI.

Don Sanche , taisez-vous , et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

DON SANCHE.

J'obéis , et me tais ; mais , de grace encor , sire ,
Deux mots en sa défense.

LE ROI.

Et que pourrez-vous dire ?

DON SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur ,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
Commandez que son bras , nourri dans les alarmes ,
Répare cette injure à la pointe des armes ;
Il satisfera , sire ; et vienne qui voudra ,
Attendant qu'il l'ait su , voici qui répondra.

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,
Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi ;
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;
Et, quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur :
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

Les Maures ont appris par force à vous connoître ;
Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie ;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt

Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

DON ARIAS.

Sire, ils ont trop appris, aux dépens de leurs têtes,
Combien votre présence assure vos conquêtes;
Vous n'avez rien à craindre.

LE ROI.

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville:
Puisqu'on fait bonne garde aux murs et sur le port,
C'est assez pour ce soir.

SCÈNE VIII.

LE ROI, DON ALONSE, DON SANCHE,
DON ARIAS.

DON ALONSE.

Sire, le comte est mort.

Don Diègue par son fils a vengé son offense.

LE ROI.

Dès que j'ai su l'affront j'ai prévu la vengeance,
Et j'ai voulu dès-lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur;

Elle vient tout en pleurs vous demander justice :

LE ROI.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse ;

Ce que le comte a fait semble avoir mérité

Ce juste châtiment de sa témérité.

Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,

Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.

Après un long service à mon état rendu,

Après son sang pour moi mille fois répandu,

A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,

Sa perte m'affoiblit, et son trépas m'afflige.

SCÈNE IX.

LE ROI, DON DIÈGUE, CHIMÈNE, DON ARIAS,
DON SANCHE, DON ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice !

DON DIÈGUE.

Ah ! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

DON DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence ;

Il a de votre sceptre abattu le soutien ,
Il a tué mon père.

DON DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice :

DON DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

LE ROI.

Levez-vous l'un et l'autre , et parlez à loisir.

Chimène , je prends part à votre déplaisir ;

D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

(*A don Diègue.*)

Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire , mon père est mort , mes yeux ont vu son sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc :

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles ,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles ,

Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux

De se voir répandu pour d'autres que pour vous ,

Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre ,

Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.

J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur ;

Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur ,

Sire ; la voix me manque à ce récit funeste ;

Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

LE ROI.

Prends courage , ma fille , et sache qu'aujourd'hui

Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc étoit ouvert; et, pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parloit par sa plaie, et hâtoit ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence:
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'état
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

LE ROI.

Don Diègue, répondez.

DON DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie!

Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux ,
Au bout de leur carrière , un destin malheureux !
Moi , dont les longs travaux ont acquis tant de gloire ,
Moi , que jadis par-tout a suivi la victoire ,
Je me vois aujourd'hui , pour avoir trop vécu ,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat , siège , embuscade ,
Ce que n'a pu jamais Aragon , ni Grenade ,
Ni tous vos ennemis , ni tous mes envieux ,
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux .
Jaloux de votre choix , et fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge .
Sire , ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois ,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois ,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie ,
Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie ,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi ,
Digne de son pays , et digne de son roi :
Il m'a prêté sa main , il a tué le comte ;
Il m'a rendu l'honneur , il a lavé ma honte .
Si montrer du courage et du ressentiment ,
Si venger un soufflet mérite un châtiment ,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli , l'on en punit la tête .
Du crime glorieux qui cause nos débats ,
Sire , j'en suis la tête , il n'en est que le bras .
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père ,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire .
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir ,

Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

LE ROI.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

LE ROI.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

DON RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué?

DON RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte;

Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

DON RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné;
Je cherche le trépas après l'avoir donné.

Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :
Je mérite la mort de mériter sa haine;

Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

DON RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grace, ôte-moi de souci.
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?
Elle va revenir; elle vient, je la voi :
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.
(*Il se cache.*)

SCÈNE II.

DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes :
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,

Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger cette mort.
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse !

DON SANCHE.

Madame, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserois le roi, qui m'a promis justice.

DON SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
Que bien souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes,
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

DON SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend ;
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte,

De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs ;
Je puis t'ouvrir mon ame et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire ; et la première épée
Dont s'est armée Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez , pleurez , mes yeux , et fondez-vous en eau ;
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste ,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE.

Ah ! que mal-à-propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos !
Par où sera jamais ma douleur apaisée ,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel ,
Si je poursuis un crime aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père , et vous l'aimez encore !

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire , je l'adore ;
Ma passion s'oppose à mon ressentiment ;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père :
Il l'attaque , il le presse , il cède , il se défend ,
Tantôt fort , tantôt foible , et tantôt triomphant :
Mais , en ce dur combat de colère et de flamme ,
Il déchire mon cœur sans partager mon ame ;

Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir ;
Je cours, sans balancer, où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige ;
Mon cœur prend son parti : mais, contre leur effort,
Je sais que je suis fille, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMÈNE.

Ah ! cruelle pensée !

Et cruelle poursuite où je me vois forcée !
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir !

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras,
Son sang criera vengeance, et je ne l'aurai pas !
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Dans un lâche silence étouffe mon honneur !

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher : vous avez assez fait ;
Vous avez vu le roi, n'en pressez point d'effet ;
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

SCÈNE IV.

DON RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON RODRIGUE.

Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous ? et qu'est-ce que je voi ?
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

DON RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang ; goûtez, sans résistance,
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas !

DON RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

DON RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE.

Quatre mots seulement ;

Après ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

DON RODRIGUE.

Ma Chimène. . . .

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,

Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

DON RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,

Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

DON RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien ;

Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue

Le père par le fer, la fille par la vue !

Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :

Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir !

DON RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
De la main de ton père un coup irréparable
Deshonorait du mien la vieillesse honorable,
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur.
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père:
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi,
Ma flamme assez long-temps n'ait combattu pour toi:
Juge de son pouvoir; dans une telle offense,
J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance.
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt,
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté, sans doute, emportoit la balance,
Si je n'eusse opposé contre tous tes appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas;
Qu'après m'avoir chéri quand je vivois sans blâme,
Qui m'aima généreux me haïroit infame;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
Je te le dis encore, et, quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire:
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte et pour te mériter;
Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,

C'est maintenant à toi que je viens satisfaire ;
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû , je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime ;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah ! Rodrigue , il est vrai , quoique ton ennemie ,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;
Et , de quelque façon qu'éclatent mes douleurs ,
Je ne t'accuse point , je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur , après un tel outrage ,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :
Tu m'as fais le devoir que d'un homme de bien ;
Mais aussi , le faisant , tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
Même soin me regarde ; et j'ai , pour m'affliger ,
Ma gloire à soutenir , et mon père à venger.
Hélas ! ton intérêt ici me désespère.
Si quelque autre malheur m'avoit ravi mon père ,
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir ;
Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes ,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;
Et cet affreux devoir , dont l'ordre m'assassine ,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.

Car, enfin, n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant montré digne de moi ;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

DON RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne ;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne ;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt ;
Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;
C'est d'un autre que toi que je dois l'obtenir ;
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

DON RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne ;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas :
Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner !

Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

DON RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits ?
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie et l'imposture ?
Force-les au silence, et, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême

Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ ;
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.
La seule occasion qu'aura la médisance ,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence.
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

DON RODRIGUE.

Que je meure !

CHIMÈNE.

Va-t'en.

DON RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère ,
Je ferai mon possible à bien venger mon père ;
Mais , malgré la rigueur d'un si cruel devoir ,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères !

DON RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères ?

CHIMÈNE.

Rodrigue , qui l'eût cru...

DON RODRIGUE.

Chimène , qui l'eût dit...

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche , et si tôt se perdît ?

DON RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

CHIMÈNE.

Ah ! mortelles douleurs !

DON RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE.

Adieu ; je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu ; sors ; et sur-tout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer.
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V.

DON DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite alégresse :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;
Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent la pureté de nos contentements.
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte ;

Je nage dans la joie , et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé ;
Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille , et d'un soin inutile ,
Tout cassé que je suis , je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre ,
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus , ou respire en prison.
Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence ,
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?
C'est lui , n'en doutons plus ; mes vœux sont exaucés ;
Ma crainte est dissipée , et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

DON RODRIGUE.

Hélas !

DON DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.

Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ;
Tu l'as bien imitée , et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race ;
C'est d'eux que tu descends , c'est de moi que tu viens :
Ton premier coup d'épée égale tous les miens :
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse , et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ;
Viens baiser cette joue , et reconnois la place
Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

DON RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû , les cieux me sont témoins
Qu'étant sorti de vous je ne pouvois pas moins.
Je me tiens trop heureux , et mon ame est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose , à mon tour, satisfaire après vous ;
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;
Assez et trop long-temps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras , pour vous venger armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame.
Ne me dites plus rien : pour vous j'ai tout perdu ;
Ce que je vous devois , je vous l'ai bien rendu.

DON DIÈGUE.

Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie , et tu me rends ma gloire ;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,

D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesses ;
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

DON RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

DON DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

DON RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge ;
Et vous m'osez pousser à la honte du change !
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage et le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure ;
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ;
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;
Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

DON DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit, dans le grand fleuve entrée,
Vient surprendre la ville et piller la contrée.
Les Maures vont descendre, et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
La cour est en désordre et le peuple en alarmes ;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,

Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Se venoient tous offrir à venger ma querelle.
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête où l'honneur te demande;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord;
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front:
Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
Porte-la plus avant; force par ta vaillance
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence;
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.
Viens, suis-moi; va combattre, et montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'est-ce pas un faux bruit ? le sais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire ,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix ,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompt.
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière, et deux rois prisonniers.
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ;
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple , qui par-tout fait sonner ses louanges ,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,

Son ange tutélaire , et son libérateur :

CHIMÈNE.

Et le roi , de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ;
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés ,
Au nom de ce vainqueur , ces captifs couronnés ;
Et demande pour grace à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colère affoiblie :
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie ?
On le vante , on le loue ; et mon cœur y consent !
Mon honneur est muet , mon devoir impuissant !
Silence , mon amour , laisse agir ma colère ;
S'il a vaincu deux rois , il a tué mon père ;
Ces tristes vêtements où je lis mon malheur
Ont les premiers effets qu'ait produits sa valeur ;
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime
Ci tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentiments ,
Voile , crêpes , habits , lugubres ornements ,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire ,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;

Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

SCÈNE II.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE

Prenez bien plutôt part à la commune joie ,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie ,
Madame , autre que moi n'a droit de soupirer .
Le péril dont Rodrigue a su vous retirer ,
Et le salut public que vous rendent ses armes ,
A moi seule aujourd'hui permet encor les larmes ;
Il a sauvé la ville , il a servi son roi ;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi .

L'INFANTE.

Ma Chimène , il est vrai qu'il a fait des merveilles .

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;
Et je l'entends par-tout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant .

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire ;

Il possédoit ton ame , il vivoit sous tes lois :
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice ,
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice .
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
Ah ! cruels déplaissirs à l'esprit d'une amante !
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :
Cependant mon devoir est toujours le plus fort ,
Et , malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier, ce devoir te mit en une haute estime ;
L'effort que tu te fis parut si magnanime ,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admiroit ton courage et plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui ,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore ,
Le soutien de Castille, et la terreur du Maure.
Le roi même est d'accord de cette vérité ,
Que ton père en lui seul se voit ressuscité ;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique .
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?

Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeoit d'accuser ;
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie :
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE.

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté ;
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse ,
Quoiqu'un peuple l'adore , et qu'un roi le caresse ,
Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers ,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité quand, pour venger un père ,
Notre devoir attaque une tête si chère ;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang ,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme ;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impose cette loi.
Aussi bien que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y songer à loisir.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

SCÈNE III.

LE ROI, DON DIÈGUE, DON ARIAS,
DON RODRIGUE, DON SANCHE.

LE ROI.

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite ;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède ;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède ;
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux et ce que je te dois.

DON RODRIGUE.

Que votre majesté, sire , épargne ma honte.
D'un si foible service elle fait trop de compte ,
Et me force à rougir devant un si grand roi

De mériter si peu l'honneur que j'en recoi.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire
Et le sang qui m'anime et l'air que je respire ;
Et, quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

LE ROI.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

DON RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon ame encor toute toulée....
Mais, sire, pardonnez à ma témérité
Si j'osai l'employer sans votre autorité ;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête ;
Me montrant à la cour je hasardois ma tête ;
Et s'il la falloit perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

LE ROI.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;
Et l'état défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

DON RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance ,
Et porte sur le front une mâle assurance :
Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port ,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage
Les plus épouvantés reprenoient de courage !
J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :
Le reste , dont le nombre augmentoit à toute heure
Brûlant d'impatience autour de moi demeure ,
Se couche contre terre , et , sans faire aucun bruit ,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même ,
Et , se tenant cachée , aide à mon stratagème :
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous , et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer ; tout leur paroît tranquille ;
Point de soldats au port , point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits ,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur , ils ancrent , ils descendent ,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors , et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent ;

Ils paroissent armés : les Maures se confondent ;
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couroient au pillage et rencontrent la guerre ;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang ,
Avant qu'aucun résiste , ou reprenne son rang.
Mais bientôt , malgré nous , leurs princes les rallient,
Leur courage renaît , et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrêtent leur désordre , et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;
Des plus braves soldats les trames sont coupées ;
Et la terre , et le fleuve , et leur flotte , et le port ,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions , combien d'exploits célèbres ,
Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres ,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit !
J'allois de tous côtés encourager les nôtres ,
Faire avancer les uns et soutenir les autres ,
Ranger ceux qui venoient , les pousser à leur tour ;
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage :
Le Maure voit sa perte , et soudain perd courage ;
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux , ils en coupent les câbles ,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables ,
Font retraite en tumulte , et sans considérer

Si leurs rois avec eux peuvent se retirer :
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte.
Le flux les apporta, le reflux les remporte ;
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous ,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups ,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie ;
Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent ,
Ils demandent le chef ; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
Et le combat cessa faute de combattants.
C'est de cette façon que pour votre service....

SCÈNE IV.

LE ROI, DON DIÈGUE, DON RODRIGUE,
DON ARIAS, DON ALONSE, DON SANCHE.

DON ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

LE ROI.

La fâcheuse nouvelle ! et l'importun devoir !
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tout remerciement il faut que je te chasse :
Mais, avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(*Don Rodrigue rentre.*)

DON DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudroit le sauver.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

SCÈNE V.

LE ROI, DON DIEGUE, DON ARIAS, DON SANCHE,
DON ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

LE ROI.

Enfin soyez contente,
Chimène, le succès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.
(*A don Diègue.*)
Voyez comme déjà sa couleur est changée.

DON DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,
Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son ame,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue est donc mort ?

LE ROI.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour :
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse :

Un excès de plaisir nous rend tout languissants ;
Et quand il surprend l'ame , il accable les sens.

LE ROI.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible ;
Chimène , ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE.

Eh bien , sire , ajoutez ce comble à mes malheurs ,
Nommez ma pâmoison l'effet de mes douleurs :
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite ;
Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite ;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays ,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis :
Une si belle fin m'est trop injurieuse.
Je demande sa mort , mais non pas glorieuse ,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut ,
Non pas au lit d'honneur ; mais sur un échafaud ;
Qu'il meure pour mon père , et non pour la patrie ;
Que son nom soit taché , sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort ,
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire , et je le puis sans crime ,
Elle assure l'état , et me rend ma victime ,
Mais noble , mais fameuse entre tous les guerriers ,
Le chef , au lieu de fleurs , couronné de lauriers ,
Et , pour dire en un mot ce que j'en considère ,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père . . .
Hélas ! à quel espoir me laissé-je emporter !
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on méprise ?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ;

Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée;
Nous en croissons la pompe; et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

LE ROI.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice, on met tout en balance.
On a tué ton père, il étoit l'agresseur;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,
Consulte bien ton cœur : Rodrigue en est le maître;
Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi, mon ennemi ! l'objet de ma colère !
L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père !
De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas.
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête;
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête,
Qu'ils le combattent, sire; et, le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni;
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

LE ROI.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattants affoiblit un état;
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent, et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue; il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

DON DIÈGUE.

Quoi! sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!
Que croira votre peuple, et que dira l'envie
Si sous votre défense il ménage sa vie,
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire.
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir:
Il l'a fait en brave homme, et le doit soutenir.

LE ROI.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse:
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place;
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers feroient ses ennemis:
L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice;
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien;

Mais après ce combat ne demande plus rien.

DON DIÈGUE.

N'excusez point par-là ceux que son bras étonne ;
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui ,
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?
Qui se hasarderait contre un tel adversaire ?
Qui seroit ce vaillant , ou bien ce téméraire ?

DON SANCHE.

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant :
Je suis ce téméraire , ou plutôt ce vaillant.

(*A Chimène.*)

Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse.
Madame , vous savez quelle est votre promesse.

LE ROI.

Chimène , remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMÈNE.

Sire , je l'ai promis.

LE ROI.

Soyez prêt à demain.

DON DIÈGUE.

Non , sire , il ne faut pas différer davantage ;
On est toujours tout prêt quand on a du courage.

LE ROI.

Sortir d'une bataille , et combattre à l'instant !

DON DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

LE ROI.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe ,

Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

(*A don Arias,*)

Vous seul des combattants jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine ;
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que , pour récompense , il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi ! sire , m'imposer une si dure loi !

LE ROI.

Tu t'en plains ; mais ton feu , loin d'avouer ta plainte ,
Si Rodrigue est vainqueur l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux ;
Qui que ce soit des deux , j'en ferai ton époux.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON RODRIGUE , CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue, en plein jour, d'où te vient cette audace ?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

DON RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu ;
Mon amour vous le doit, et mon cœur qui soupire
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir !

DON RODRIGUE.

Je cours à ces heureux moments
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?
Qui t'a rendu si foible ? ou qui le rend si fort ?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort !
Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père,
Va combattre don Sanche et déjà désespère !

Ainsi donc au besoin ton courage s'abat !

DON RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat ;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie ,
Quand vous cherchez ma mort , de défendre ma vie .
J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas :
Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ,
Mais défendant mon roi , son peuple , et le pays ;
A me défendre mal je les aurois trahis .
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie ,
Qu'il en veuille sortir par une perfidie :
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt ,
Vous demandez ma mort , j'en accepte l'arrêt .
Votre ressentiment choisit la main d'un autre :
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre .
On ne me verra point en repousser les coups ;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;
Et , ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent ,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent ,
Je lui vais présenter mon estomac ouvert ,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd .

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence ,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance ,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi :
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire

Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
L'honneur te fut plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempa tes mains dans le sang de mon père,
Et te fit renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession ;
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu !
Pourquoi ne l'as-tu plus ? ou pourquoi l'avois-tu ?
Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage ?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?
Non, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre ;
Et défends ton honneur si tu ne veux plus vivre.

DON RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre :
On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux,
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuilliez croire
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adoroit Chimene ;
Il n'a pas voulu vivre, et mériter sa haine ;

Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort :
Elle vouloit sa tête ; et son cœur magnanime ,
S'il l'en eût refusée , eût pensé faire un crime :
Pour venger son honneur il perdit son amour ;
Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour ,
Préférant , quelque espoir qu'eût son ame asservie ,
Son honneur à Chimène , et Chimène à sa vie. »
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat ,
Loin d'obscurcir ma gloire en rehausser l'éclat ;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire ,
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE.

Puisque , pour t'empêcher de courir au trépas ,
Ta vie et ton honneur sont de foibles appas ,
Si jamais je t'aimai , cher Rodrigue , en revanche
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus ? va , songe à ta défense ,
Pour forcer mon devoir , pour m'imposer silence ;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris ,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

SCÈNE II.

DON RODRIGUE.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?
Paroissez , Navarrois , Maures , et Castillans ,

Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ;
Unissez-vous ensemble , et faites une armée ,
Pour combattre une main de la sorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCÈNE III.

L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance ,
Qui fais un crime de mes feux ?

T'écouterai-je , amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?

Pauvre princesse , auquel des deux

Dois-tu prêter obéissance ?

Rodrigue , ta valeur te rend digne de moi ;
Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort , dont la rigueur sépare
Ma gloire d'avec mes desirs ,

Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?

O cieux ! à combien de soupirs

Faut-il que mon cœur se prépare ,

Si jamais il n'obtient sur un si long tourment
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant !

Mais c'est trop de scrupule , et ma raison s'étonne

Du mépris d'un si digne choix :

Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue , avec honneur je vivrai sous tes lois.

Après avoir vaincu deux rois ,
Pourrois-tu manquer de couronne ?

Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ?

Il est digne de moi , mais il est à Chimène ;

Le don que j'en ai fait me nuit.

Entre eux un père mort sème si peu de haine ,
Que le devoir du sang à regret le poursuit :

Ainsi n'espérons aucun fruit

De son crime ni de ma peine ,

Puisque pour me punir le destin a permis

Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCÈNE IV.

L'INFANTE , LÉONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu , Léonor ?

LÉONOR.

Vous applaudir, madame ,

Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui ,

Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.

Vous savez le combat ou Chimène l'engage ;

Puisqu'il faut qu'il y meure , ou qu'il soit son mari ,

Votre espérance est morte , et votre esprit guéri.

Ah ! qu'il s'en faut encor !

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre ?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord ?
Car Chimène aisément montre, par sa conduite,
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, et pour son combattant
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant :
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;
Don Sanche lui suffit et mérite son choix,
Parcequ'il va s'armer pour la première fois ;
Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.

A quoi me résoudrai-je , amante infortunée ?

LÉONOR.

A vous ressouvenir de qui vous êtes née :
Le ciel vous doit un roi , vous aimez un sujet !

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue , un simple gentilhomme ;
Non , ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme :
Si j'aime , c'est l'auteur de tant de beaux exploits ,
C'est le valeureux Cid , le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant , non de peur d'aucun blâme ,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ;
Et , quand pour m'obliger on l'auroit couronné ,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine ,
Allons encore un coup le donner à Chimène.
Et toi , qui vois les traits dont mon cœur est percé ,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE V.

CHIMÈNE , ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire , que je souffre ! et que je suis à plaindre !
Je ne sais qu'espérer , et je vois tout à craindre ;
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes ;
Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort ,

Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée ,
Ou vous avez Rodrigue , ou vous êtes vengée ;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous ,
Il soutient votre gloire et vous donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi ! l'objet de ma haine , ou bien de ma colère !
L'assassin de Rodrigue , ou celui de mon père !
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame se rebelle :
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez , vengeance , amour , qui troublez mes esprits ,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi , puissant moteur du destin qui m'outrage ,
Termine ce combat sans aucun avantage ,
Sans faire aucun des deux ni vaincu , ni vainqueur !

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice ,
S'il vous laisse obligée à demander justice ,
A témoigner toujours ce haut ressentiment ,
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
Madame , il vaut bien mieux que sa rare vaillance ,
Lui couronnant le front , vous impose silence ;
Que la loi du combat étouffe vos soupirs ,
Et que le roi vous force à suivre vos desirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur , crois-tu que je me rende ?

Mon devoir est trop fort et ma perte trop grande ;
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi ,
Que celle du combat et le vouloir du roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine.
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;
Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis ,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez , pour vous punir de cet orgueil étrange ,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur ?
Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère ?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
Faut-il perte sur perte , et douleur sur douleur ?
Allez , dans le caprice où votre humeur s'obstine ,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine ;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

CHIMÈNE.

Elvire , c'est assez des peines que j'endure ,
Ne les redouble point par ce funeste augure.
Je veux , si je le puis, les éviter tous deux ;
Sinon , en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche ;
Mais , s'il étoit vaincu , je serois à don Sanche :
Cette appréhension fait naître mon souhait. . . .
Que vois-je , malheureuse ! Elvire , c'en est fait.

SCÈNE VI.

DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée. . . .

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempée !
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux ,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ?
Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre ;
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre ;
Un même coup a mis ma gloire en sûreté ,
Mon ame au désespoir, ma flamme en liberté.

DON SANCHE.

D'un esprit plus rassis. . . .

CHIMÈNE.

Tu me parles encore ,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore !
Va, tu l'as pris en traître ; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie ;
Et, croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

DON SANCHE.

Étrange impression qui, loin de m'écouter. . . .

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime, et ta vaillance ?

SCÈNE VII.

LE ROI, DON DIÈGUE, DON ARIAS, D. SANCHE,
DON ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimois, vous l'avez su ; mais , pour venger mon père ,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre majesté , sire , elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort , et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour ,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;
Et du bras qui me perd je suis la récompense !
Sire , si la pitié peut émouvoir un roi ,
De grace , révoquez une si dure loi ;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime ,
Je lui laisse mon bien ; qu'il me laisse à moi-même ;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment ,
Jusqu'au dernier soupir , mon père et mon amant.

DON DIÈGUE.

Enfin elle aime , sire , et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

LE ROI,

Chimène , sors d'erreur , ton amant n'est pas mort ;
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

DON SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :
Je venois du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
« Ne crains rien, m'a-t-il dit quand il m'a désarmé,
Je laisserois plutôt la victoire incertaine
Que de répandre un sang hasardé pour Chimène ;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée :
Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée ;
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour ;
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux ;
Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

LE ROI.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu :
Une louable honte en vain t'en sollicite ;
Ta gloire est dégagée et ton devoir est quitte ;
Ton père est satisfait, et c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose :
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VIII.

LE ROI, DON DIÈGUE, DON ARIAS, DON
RODRIGUE, DON ALONSE, DON SANCHE,
L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONORE, ELVIRE.

L'INFANTE.

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

DON RODRIGUE.

Ne vous offensez point, sire, si, devant vous,
Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête ;
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame ; mon amour n'emploîra point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée ?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever :
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ;
Ma tête est à vos pieds ; vengez-vous par vos mains ;

Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ;
Prenez une vengeance à tout autre impossible.
Mais du moins que ma mort suffise à me punir :
Ne me bannissez point de votre souvenir ;
Et , puisque mon trépas conserve votre gloire ,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire ,
Et dites quelquefois en songeant à mon sort :
S'il ne m'avoit aimée , il ne seroit pas mort.

CHIMÈNE.

Relève-toi , Rodrigue. Il faut l'avouer , sire ,
Mon amour a paru , je ne m'en puis dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;
Et vous êtes mon roi , je vous dois obéir.
Mais , à quoi que déjà vous m'ayez condamnée ,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée ?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort ,
Toute votre justice en est-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'état devient si nécessaire ,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire ,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

LE ROI.

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée , et tu dois être à lui.
Mais , quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui ,
Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi
Qui , sans marquer de temps , lui destine ta foi.

Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant, il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, et ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils tomberont d'effroi ;
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
Mais, parmi tes hauts faits, sois-lui toujours fidèle :
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle ;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

DON RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

LE ROI.

Espère en ton courage, espère en ma promesse ;
Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance, et ton roi.

HORACE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1641.

PERSONNAGES.

TULLE, roi de Rome.

LE VIEIL HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace, et sœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace, et sœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de
Camille.

FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome, dans une salle de la maison
d'Horace.

HORACE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma foiblesse et souffrez ma douleur ;
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :
Si près de voir sur soi fondre de tels orages ,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
Ne sauroit sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes ,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes ,
Et , parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux ,
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux :
Quand on arrête là les déplaisirs d'une ame ,
Si l'on fait moins qu'un homme , on fait plus qu'une femme ;
Commander à ses pleurs en cette extrémité ,
C'est montrer, pour le sexe , assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une ame commune ,

Qui du moindre péril se fait une infortune :
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux ;
Il ose espérer tout dans un succès douteux.
Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle , il lui faut applaudir :
Puisqu'elle va combattre , elle va s'agrandir.
Bannissez , bannissez une frayeur si vaine ,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine , hélas ! puisqu'Horace est Romain ;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main :
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée ,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.
Albe , où j'ai commencé de respirer le jour ,
Albe , mon cher pays , et mon premier amour ,
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte ,
Je crains notre victoire autant que notre perte.

Rome , si tu te plains que c'est là te trahir ,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr :
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre ,
Mes trois frères dans l'une , et mon mari dans l'autre ,
Puis-je former des vœux et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité ?
Je sais que ton état , encore en sa naissance ,
Ne sauroit , sans la guerre , affermir sa puissance ;
Je sais qu'il doit s'accroître , et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins ;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre ,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre :

Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'orient pousser tes bataillons ;
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons ;
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule :
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine ; arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants ;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants,
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que , depuis le temps
Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence,
Qui si d'un sang romain vous aviez pris naissance.
J'admirerois la vertu qui réduisoit en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;
Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
Trop foibles pour jeter un des partis à bas,
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,

Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
Et si j'ai ressenti, dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes frères,
Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine,
Et si je demandois votre triomphe aux dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme;
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome;
Je crains pour l'unc et l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Égale à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire :
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent, de pareilles traverses,
En des esprits divers, des passions diverses !
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !
Son frère est votre époux, le vôtre est son amant :
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
Son sang dans une armée et son amour dans l'autre.

Lorsque vous conserviez un esprit tout romain ,
Le sien irrésolu , le sien tout incertain ,
De la moindre mêlée appréhendoit l'orage ,
De tous les deux partis détestoit l'avantage ,
Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs ,
Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs .
Mais hier , quand elle sut qu'on avoit pris journée ,
Et qu'enfin la bataille alloit être donnée ,
Une soudaine joie éclatant sur son front . . .

SABINE.

Ah ! que je crains , Julie , un changement si prompt !
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère ;
Pour ce rival , sans doute , elle quitte mon frère ;
Son esprit , ébranlé par les objets présents ,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans .
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ;
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle :
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet .
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet ,
Les ames rarement sont de nouveau blessées ;
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées :
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens ,
Ni de contentemens qui soient pareils aux siens .

JULIE.

Les causes , comme à vous , m'en semblent fort obscures ;
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures .
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir , l'attendre , et ne point s'affliger ;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie .

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
Essayez sur ce point à la faire parler ;
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer,
Je vous laisse.

SCÈNE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, entretenez Julie :
J'ai honte de montrer tant de mélancolie ;
Et mon cœur accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

SCÈNE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne ,
Et que , plus insensible à de si grands malheurs ,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles frayeurs mon ame est alarmée ;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.
Je verrai mon amant , mon plus unique bien ,
Mourir pour son pays , ou détruire le mien ,
Et cet objet d'amour devenir , pour ma peine ,
Digne de mes soupirs , ou digne de ma haine.
Hélas !

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, et recevez Valère :
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire ,
Vous serez toute nôtre ; et votre esprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes ,
Et plaiguez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable ?

CAMILLE.

Quoi ! le manque de foi vous semble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire.
Je vous vis hier encore entretenir Valère ;
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage ,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage ;
De mon contentement un autre étoit l'objet.

Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet ;
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus long-temps qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur
Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand , pour comble de joie , il obtint de mon père
Que de ses chastes feux je serois le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à-la-fois ;
Unissant nos maisons , il désunit nos rois ;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre ,
Fit naître notre espoir , et le jeta par terre ,
Nous ôta tout sitôt qu'il nous eut tout promis ;
Et , nous faisant amants , il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes !
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes !
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux !
Je ne vous le dis point , vous vîtes nos adieux ;
Vous avez vu depuis les troubles de mon ame :
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme ,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement ,
Tantôt pour mon pays , tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir , parmi ces longs obstacles ,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez si celui qui me fut hier rendu
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées ,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux ,
Me promet par ces vers la fin de mes travaux :
« Albe et Rome demain prendront une autre face ;

Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix ;
Et tu seras unie avec ton Curiace ,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entière assurance ;
Et, comme le succès passoit mon espérance ,
J'abandonnai mon ame à des ravissements
Qui passoient les transports des plus heureux amants ,
Jugez de leur excès : je rencontrai Valère ,
Et, contre sa coutume , il ne put me déplaire ;
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :
Je ne m'aperçus pas que je parlois à lui ;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace :
Tout ce que je voyois me sembloit Curiace ;
Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux ;
Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux .
Le combat général aujourd'hui se hasarde ;
J'en sus hier la nouvelle , et je n'y pris pas garde :
Mon esprit rejetoit ces funestes objets ,
Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix .
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;
Mille songes affreux , mille images sanglantes ,
Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur ,
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur :
J'ai vu du sang , des morts , et n'ai rien vu de suite ;
Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite ;
Ils s'effaçoient l'un l'autre ; et chaque illusion
Redoubloit mon effroi par sa confusion .

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite ;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remède !
Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe ait le dessous,
Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux ;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?
Est-ce toi, Curiace, en croirai-je, mes yeux ?

SCÈNE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille ; et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome :
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du sang des Romains.
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire ;
Et comme également en cette extrémité
Je craignois la victoire et la captivité. . . .

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste :
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste ;

Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer;
Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer;
Et, si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paroître.
Mais as-tu vu mon père? et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfère-t-il point l'état à sa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
Qui témoignoît assez une entière alégresse;
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville;
J'aime encor mon honneur en adorant Camille,
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordoïis la querelle;
Je soupirois pour vous en combattant pour elle;
Et, s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrois pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les desirs de mon ame charmée,
Si la guerre duroit je serois dans l'armée :
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,

La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE.

Camille, pour le moins, croyez-en votre oracle ;
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais cru ? Déjà les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçoient des yeux, et, marchant fièrement,
N'attendoient, pour donner, que le commandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de silence ;
Et l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,
Dit-il ; et quel démon nous fait venir aux mains ?
Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames :
Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds ,
Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.
Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie ,
Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
Dénué d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez long-temps joui de nos divorces :
Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces ,

Et noyons dans l'oubli ces petits différens
Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
Que si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
Elle nous unira, loin de nous diviser.
Nommons des combattants pour la cause commune;
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
Que le parti plus foible obéisse au plus fort :
Mais, sans indignité pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
Ainsi nos deux états ne feront qu'un empire. »
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :
Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frère, un cousin, un ami;
Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
Voloient sans y penser à tant de parricides,
Et font paroître un front couvert tout à-la-fois
D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée.
Sous ces conditions est aussitôt jurée :
Trois combattront pour tous ; mais, pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O dieux ! que ce discours rend mon ame contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus , par un commun accord
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre , attendant qu'on les nomme
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome
D'un et d'autre côté l'accès étant permis ,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi , ma passion m'a fait suivre vos frères ;
Et mes desirs ont eu des succès si prospères ,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement ,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas , mais pour revoir mes frères ,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE.

Allez ; et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime ;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :
Cette superbe ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres
D'une seule maison brave toutes les nôtres :
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,

Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
Puisque vous combattez , sa perte est assurée ;
En vous faisant nommer , le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets ,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome ,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme :
C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfants, beaucoup plus dignes d'elle ,
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle.
Mais quoique ce combat me promette un cercueil ,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance ;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du sort envieux quels que soient les projets ,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi ; mais mon ame ravie
Remplira son attente , ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre , est vaincu rarement ;
Ce noble désespoir périt malaisément.
Rome , quoi qu'il en soit , ne sera point sujette ,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays , mon amitié le craint.
Dures extrémités , de voir Albe asservie ,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie ,
Et que l'unique bien où tendent ses desirs

S'achète seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former ? et quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;
De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ;
Et je le recevrais en bénissant mon sort ,
Si Rome et tout l'état perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre.
La gloire en est pour vous , et la perte pour eux ;
Il vous fait immortel , et les rend malheureux :
On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
Mais Flavien m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

HORACE,

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères.
Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE.

Non, mais il me surprend;
Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, et l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horâces.

FLAVIAN.

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers, et la terre,
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre,
Que les hommes, les dieux, les démons, et le sort,
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,

Le sort, et les démons, et les dieux et les hommes ;
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
Mille déjà l'ont fait, mille pourroient le faire ;
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme, et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie ;
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauroient plus périr ;
L'occasion est belle, il nous la faut chérir :

Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare.
Mais votre fermeté tient un peu du barbare;
Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :

A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme:
Je vois que votre honneur demande tout mon sang;
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc;
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère;
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler:
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;

Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroître.

La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand, il est au plus haut point;
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie :
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une alégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
Et pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue;
Comme notre malheur elle est au plus haut point :
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous,
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son ame

A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE IV.

CAMILLE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur ;
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous :
Comme si je vivois, achevez l'hyménée.
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement ;
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse :
Consume avec lui toute cette foiblesse,
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort ;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

(à Curiace.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Irás-tu, Curiace ? et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi ;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi :
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime :
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au ciel, et l'ose quereller.
Je vous plains, je me plains ; mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux : tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre ;
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'appréte,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu,

Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte
Je vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misère ;
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penser en l'état où je suis ;
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille !

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure :
Mon insensible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,

Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours!

Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours!

Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue!

Ma constance contre elle à regret s'évertue.

N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,

Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs;

Je sens qu'elle chancelle et défend mal la place.

Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.

Foible d'avoir déjà combattu l'amitié,

Vaincroit-elle à-la-fois l'amour et la pitié?

Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,

Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes;

Je me défendrai mieux contre votre courroux,

Et, pour le mériter.... je n'ai plus d'yeux pour vous.

Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage....

Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage!

Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!

En faut-il plus encor? je renonce à ma foi.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime,

Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux

Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux;

Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide,

Et cesse d'aspirer au nom de fraticide.

Pourquoi suis-je Romaine? ou que n'es-tu Romain!

Je te préparerois des lauriers de ma main,

Je t'encouragerois au lieu de te distraire,

Et je te traiterois comme j'ai fait mon frère.

Hélas ! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.

Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton ame !

SCÈNE VI.

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur,
Est-ce peu de Camille ? y joignez-vous ma sœur ?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche :
Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous,
Je le désavouerois pour frère ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux, et digne d'un tel frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes ;
Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne ;

Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
Albe le veut, et Rome ; il faut leur obéir.
Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge :
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange ;
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais quoi ! vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
Le zèle du pays vous défend de tels soins ;
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins :
Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire,
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos chères patries :
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire
Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame,
Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le prévendra, de qui que je l'obtienne ;
Le refus de vos mains y condamne la mienne.

Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme!

CURIACE.

O ma sœur!

CAMILLE.

Courage! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs! vos visages pâlisent!
Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point :
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;
La dispute déjà m'en est assez honteuse :
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours.

SCÈNE VII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE,
SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse ;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre :
Et si notre foiblesse ébranloit leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ;
Contre tant de vertu ce sont de foibles armes :
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre ; et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et, de grace, empêchez sur-tout qu'elles ne sortent :

Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat ;
Et ce qu'elles nous sont feroit qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez : vos frères vous attendent ;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments....

LE VIEIL HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments :
Pour vous encourager ma voix manque de termes ;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE.

Prenons parti, mon ame, en de telles disgraces;
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais, las! quel parti prendre en un sort si contraire?
Quel ennemi choisir, d'un époux, ou d'un frère?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien :
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains;
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang,

Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme , en l'autre je suis fille ;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens ,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune , quelques maux que ta rigueur m'envoie ,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie ,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur ,
Les morts sans désespoir , les vainqueurs sans horreur.

Flatteuse illusion , erreur douce et grossière ,
Vain effort de mon ame , impuissante lumière ,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir ,
Que tu sais peu durer , et tôt t'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres ,
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres ,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abymer dans plus d'obscurité.
Tu charmois trop ma peine ; et le ciel , qui s'en fâche ,
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère , ou mon époux.
Quand je songe à leur mort , quoi que je me propose ,
Je songe par quels bras , et non pour quelle cause ,
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang ,
Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon ame ;
En l'une je suis fille , en l'autre je suis femme ;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens ,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est donc là cette paix que j'ai tant souhaitée !
Trop favorables dieux , vous m'avez écoutée !

Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez ,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?
Et de quelle façon punissez-vous l'offense ,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence ?

SCÈNE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait , Julie ? et que m'apportez-vous ?
Est-ce la mort d'un frère , ou celle d'un époux ?
Le funeste succès de leurs armes impies
De tous les combattants a-t-il fait des hosties ?
Et , m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs ,
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'est passé , vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ?
Et ne savez-vous point que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison ?
Julie , on nous renferme , on a peur de nos larmes ;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes ,
Et , par les désespoirs d'une chaste amitié ,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle ;
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer ,
On a dans les deux camps entendu murmurer :

A voir de tels amis, des personnes si proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur ;
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.

Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix ;
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leurs choix ;
Et ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez.

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre ;
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir ;
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur ame ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommé.
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent ?

JULIE.

Oui ; mais d'autre côté les deux camps se mutinent ;

Et leurs cris des deux parts poussés en même temps
Demandent la bataille, ou d'autres combattants.
La présence des chefs à peine est respectée ;
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée :
Le roi même s'étonne ; et, pour dernier effort,
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
Et voyons si ce change à leurs bontés agréé.
Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ?
Il se tait, et ces mots semblent être des charmes ;
Même aux six combattants ils arrachent les armes ;
Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux ,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ;
Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi ,
Comme si toutes deux le connoissoient pour roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoûront point un combat plein de crimes,
J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

SCÈNE III.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle ;
On l'a dite à mon père , et j'étois avec lui ;
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes ,
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et tout l'allègement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix ;
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix ;
Ils descendent bien moins dans de si bas étages ,
Que dans l'ame des rois, leurs vivantes images ,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles ,
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles ;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu ,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre ;
On l'entend d'autant moins, que plus on croit l'entendre
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt ,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance ,

Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie ;
Et lorsqu'elle descend , son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événements ,
Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs ; j'espère , à mon retour ,
Ne vous entretenir que de propos d'amour ,
Et que nous n'emploïrons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi , je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons hien.

SCÈNE IV.

SABINE , CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme ;
Je ne puis approuver tant de trouble en votre ame :
Que feriez-vous , ma sœur , au point où je me vois ,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois ,

Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales ?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens.
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge ,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux ;
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;
On voit d'un œil divers des nœuds si différents ,
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents :
Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus ,
Notre choix impossible et nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits, et terminer vos craintes ;
Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, et par les mains de l'autre
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses frères ;
La nature en tout temps garde ses premiers droits :
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :

Aussi-bien qu'un époux, ils sont d'autres nous-mêmes ;
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez
Ne vous est , après tout , que ce que vous voulez ;
Une mauvaise humeur , un peu de jalousie ,
En fait assez souvent passer la fantaisie ,
Ce que peut le caprice , osez-le par raison ,
Et laissez votre sang hors de comparaison :
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter ,
Seule j'ai tout à craindre , et rien à souhaiter ;
Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos souhaits , et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien , ma sœur , vous n'aimâtes jamais ;
Vous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits :
On peut lui résister quand il commence à naître ,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître ,
Et que l'aveu d'un père , engageant notre foi ,
A fait de ce tyran un légitime roi.
Il entre avec douceur , mais il règne par force ;
Et quand l'ame une fois a goûté son amorce ,
Vouloir ne plus aimer , c'est ce qu'elle ne peut ,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCÈNE V.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles; mais en vain je voudrois vous celer
Ce qu'on ne vous sauroit long-temps dissimuler :
Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;
Et je m'imaginois dans la divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point contre tant d'infortune ;
La pitié parle en vain, la raison importune.
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs ;
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance ;
Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au-dehors, c'est une lâcheté ;
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.

Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse, à notre exemple, à se plaindre du sort.
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ;
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes ;
Enfin, pour toute grace, en de tels déplaisirs,
Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre ,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ,
Et céderois peut-être à de si rudes coups
Si je prenois ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères ,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères :
Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang ,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang ;
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante :
Je puis les regarder comme nos ennemis ,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont , graces aux dieux , dignes de leur patrie ;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie ;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse ils l'avoient mendiée ,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée ,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres ,
Je ne le cèle point , j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix ,
Albe seroit réduite à faire un autre choix ;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces ,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des dieux autrement en dispose ;

Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
Il s'arme, en ce besoin, de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor ;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE,
JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe ! et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point ; on vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connois mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères;
Mais comme il s'est vu seul contre trois adversaires
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères!

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte:
Ce bonheur a suivi leur courage vaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un état voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours; et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères;
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères:
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays:
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous:
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses;
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains

Laveront dans son sang la honte des Rômain.

(*Le vieil Horace sort.*)

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.

Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?

Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,

Et toujours redouter la main de nos parents?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infame ;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme :
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste....

CAMILLE.

Ah ! mon père , prenez un plus doux sentiment ;
Vous verrez Rome même en user autrement ,
Et , de quelque malheur que le ciel l'ait comblée ,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard.
Camille , je suis père , et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable :
C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point ,
Succombe sous la force , et ne lui cède point.
Taisez-vous , et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père ,
Et pour lui témoigner....

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ;
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait !

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes l'exemple est rare et digne de mémoire
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire !

VALÈRE.

Quelle confusion et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous ,
Qui fait triompher Rome , et lui gagne un empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'état.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme
Qui savoit ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi ! Rome donc triomphe !

VALÈRE.

Apprenez, apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;

Il fuit pour mieux combattre , et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé ,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ,
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace , les voyant l'un de l'autre écartés ,
Se retourne , et déjà les croit demi-domptés :
Il attend le premier , et c'étoit votre gendre.
L'autre , tout indigné qu'il ait osé l'attendre ,
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur ,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire :
Elle crie au second qu'il secoure son frère ;
Il se hâte , et s'épuise en efforts superflus ;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place ,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
Son courage sans force est un débile appui ;
Voulant venger son frère , il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
Albe en jette d'angoisse , et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever ,
C'est peu pour lui de vaincre , il veut encor braver :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères ,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires ,
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler , »

Dit-il ; et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'étoit pas incertaine ;
L'Albain percé de coups ne se traînoit qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense ;
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
O d'un état penchant l'inespéré secours !
Vertu digne de Rome , et sang digne d'Horace !
Appui de ton pays , et gloire de ta race !
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'âlégresse ?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer ;
Le roi , dans un moment , vous le va renvoyer ,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare.
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux :
C'est où le roi le mène ; et tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie.
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ;
Il y viendra lui-même , et peut-être aujourd'hui ;
Il croit mal reconnoître une vertu si pure ,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure ,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'état.

LE VIEIL HORACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat;
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Le roi ne sait que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite et du fils et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE III.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs;
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs:
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome;
Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.

Il me faut à Sabine en porter la nouvelle ;
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle ,
Et ses trois frères morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous.
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage ,
Et qu'un peu de prudence, aidant son grand courage,
Fera bientôt régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche tristesse ;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse ;
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV.

CAMILLE.

Oui, je lui ferai voir par d'infailibles marques
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche ;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable père ; et par un juste effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte.

Asservie en esclave à plus d'événements,
Et le piteux jouet de plus de changements?
Un oracle m'assure, un songe me travaille;
La paix calme l'effroi que me fait la bataille;
Mon hymen se prépare, et presque en un moment
Pour combattre mon frère on choisit mon amant;
Ce choix me désespère, et tous le désavouent;
La partie est rompue, et les dieux la renouent;
Rome semble vaincue, et seul des trois Albains
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
O dieux! sentois-je alors des douleurs trop légères
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères?
Et me flattois-je trop quand je croyois pouvoir
L'aimer encor sans crime, et nourrir quelque espoir?
Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle :
Son rival me l'apprend; et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux,
Il porte sur le front une alégresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi-bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :
On demande ma joie en un jour si funeste;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur!
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, et soupirer un crime!
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux!

Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père ;
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère :
C'est gloire de passer pour un cœur abattu
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Éclatez, mes douleurs ; à quoi bon vous contraindre ?
Quand on a tout perdu, que sauroit-on plus craindre ?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;
Loin d'éviter ses yeux croissez à son aspect ;
Offensez sa victoire, irritez sa colère ;
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires.
Qui nous rend maîtres d'Albé ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux états.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire ;
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ;
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes

Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublîrai leur mort que vous avez vengée :
Mais qui me vengera de celle d'un amant
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'un indigne sœur insupportable audace !
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !
Suis moins ta passion, règle mieux tes desirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
Bannis-les de ton ame, et songe à mes trophées ;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flammé :
Ma joie et mes douleurs dépendoient de son sort ;
Je l'adorois vivant, et je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée ,
Qui , comme une furie attachée à tes pas ,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang , qui me défends les larmes ,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes ,
Et que , jusques au ciel élevant tes exploits ,
Moi-même je le tue une seconde fois ,
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie ,
Que tu tombes au point de me porter envie ,
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage ?
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage ,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime , aime cette mort qui fait notre bonheur ,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome , l'unique objet de mon ressentiment !
Rome , à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome , qui t'a vu naître , et que ton cœur adore !
Rome , enfin que je hais parcequ'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et , si ce n'est assez de toute l'Italie ,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie !
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent , pour la détruire , et les monts et les mers !

Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissè-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant
sa sœur qui s'enfuit.

C'est trop, ma patience à la raison fait place ;
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

CAMILLE, blessée, derrière le théâtre.

Ah traître !

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain

Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

SCÈNE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice :

Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur ;

Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :
Qui maudit son pays renonce à sa famille ;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
De ses plus chers parents il fait ses ennemis ;
Le sang même les arme en haine de son crime ;
La plus prompte vengeance en est plus légitime ;
Et ce souhait impie , encore qu'impuissant ,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCÈNE VII.

SABINE , HORACE , PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère ?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père ,
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux ;
Ou , si tu n'es point las de ces généreux coups ,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien , n'épargne pas le leur ;
Joins Sabine à Camille , et ta femme à ta sœur.
Nos crimes sont pareils , ainsi que nos misères ,
Je soupire comme elle , et déplore mes frères ;
Plus coupable en ce point contre tes dures lois ,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un , et que j'en pleure trois ,
Qu'après son châtimement ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs , Sabine , ou les cache à ma vue ;
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié ,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.

Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une ame,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connois la douleur qui te presse ;
Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse ;
Participe à ma gloire au lieu de la souiller ;
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ?
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir ;
Mais enfin je renonce à la vertu romaine,
Si, pour la posséder, je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public des victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques ;
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens... Quoi ! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours !
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère !

Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu ,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse ,
Écoute la pitié, si ta colère cesse ;
Exerce l'une ou l'autre , après de tels malheurs ,
A punir ma foiblesse , ou finir mes douleurs :
Je demande la mort pour grâce ou pour supplice :
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice ,
N'importe ; tous ses traits n'auront rien que de doux ,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles ames ,
Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !
A quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la sauroit plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE , seule.

O colère , ô pitié , sourdes à mes desirs ,
Vous négligez mon crime , et ma douleur vous lasse ,
Et je n'obtiens de vous ni supplice , ni grâce !
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort ,
Et n'employons après que nous à notre mort.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste ,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle , il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut ;
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse ,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille ; elle étoit criminelle :
Je me tiens plus à plaindre , et je te plains plus qu'elle ;
Moi , d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ;
Toi , d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;
Mais tu pouvois , mon fils , t'en épargner la honte :
Son crime , quoiqu'énorme et digne du trépas ,
Étoit mieux impuni , que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon saug , les lois vous en font maître ;
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.

Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse et profanée,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
A si brutalement souillé la pureté.
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
Qu'un père tel que vous se montre intéressé :
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;
Je sais... Mais le roi vient , je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,
HORACE, troupe de gardes.

LE VIEIL HORACE.

Ah ! sire , un tel honneur a trop d'excès pour moi ;
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon père.

Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.

Un si rare service et si fort important

Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.

(montrant Valère.)

Vous en aviez déjà sa parole pour gage ;

Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

J'ai su par son rapport, et je n'en doute pas,

Comme de vos deux fils vous portez le trépas,

Et que, déjà votre ame étant trop résolue,

Ma consolation vous seroit superflue :

Mais je viens de savoir quel étrange malheur

D'un fils victorieux a suivi la valeur,

Et que son trop d'amour pour la cause publique

Par ses mains à son père ôte une fille unique.

Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort ;

Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.

Beaucoup par un long âge ont appris comme vous

Que le malheur succède au bonheur le plus doux :

Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,

Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.

Si vous pouvez trouver dans ma compassion

Quelque soulagement pour votre affliction,

Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,

Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois,
Et que l'état demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaiguez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez...

LE VIEIL HORACE.

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu ;
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ;
Et c'est dont je vous plains, qu'après un tel service
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent ;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ;
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable :
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains ;
Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,

Et les nœuds de l'hymen , durant nos bons destins ,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins ,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère ,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs ,
Dans le bonheur public , à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome , et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes ,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur ,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur ,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante
Quand , près d'être éclairés du nuptial flambeau ,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Faisant triompher Rome , il se l'est asservie ;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie ;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.

Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;
Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
Vous verriez un beau sang , pour accuser sa rage ,
D'un frère si cruel rejaillir au visage ;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ;
Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir :
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice ;
Pensez-vous que les dieux , vengeurs des innocents ,
D'une main parricide acceptent de l'encens ?

Sur vous ce sacrilège attireroit sa peine :
Ne le considérez qu'en objet de leur haine ;
Et croyez avec nous qu'en tous ces trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras ,
Puisque ces mêmes dieux , auteurs de sa victoire ,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire ,
Et qu'un si grand courage , après ce noble effort ,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire , c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vu le premier parricide ;
La suite en est à craindre , et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main , et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous , Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?

Vous savez l'action , vous la venez d'entendre ;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire , on se défend mal contre l'avis d'un roi ;
Et le plus innocent devient soudain coupable ,
Quand aux yeux de son prince il paroît condamnable ;
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :
Notre sang est son bien , il en peut disposer ;
Et c'est à nous de croire , alors qu'il en dispose ,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire , prononcez donc , je suis prêt d'obéir ;
D'autres aiment la vie , et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;

Il demande ma mort , je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence ,
Que mon honneur par là cherche son assurance ,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver ,
Lui pour flétrir ma gloire , et moi pour la sauver.

Sire , c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière ;
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins ,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.
Le peuple , qui voit tout seulement par l'écorce ,
S'attache à son effet pour juger de sa force ;
Il veut que ses dehors gardent un même cours ,
Qu'ayant fait un miracle elle en fasse toujours :
Après une action pleine , haute , éclatante ,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout temps , en tous lieux ;
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux ,
Ni que , s'il ne voit pas sans cesse une merveille ,
L'occasion est moindre , et la vertu pareille :
Son injustice accable et détruit les grands noms ;
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds :
Et quand la renommée a passé l'ordinaire ,
Si l'on n'en veut déchoir , il faut ne plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;
Votre majesté , sire , a vu mes trois combats :
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde ,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde ,
Et que tout mon courage , après de si grands coups ,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;

Si bien que , pour laisser une illustre mémoire ,
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ;
 Encor la falloit-il sitôt que j'eus vaincu ,
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie :
 Et ma main auroit su déjà m'en garantir ;
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir ;
 Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ;
 C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
 Rome ne manque point de généreux guerriers ;
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;
 Que votre majesté désormais m'en dispense :
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense ,
 Permettez , ô grand roi , que de ce bras vainqueur
 Je m'immole à ma gloire , et non pas à ma sœur.

SCÈNE III.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,
 HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire , écoutez Sabine ; et voyez dans son ame
 Les douleurs d'une sœur , et celles d'une femme ,
 Qui , toute désolée , à vos sacrés genoux ;
 Pleure pour sa famille , et craint pour son époux.
 Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
 Dérober un coupable au bras de la justice ;
 Quoi qu'il ait fait pour vous , traitez-le comme tel ;
 Et punissez en moi ce noble criminel ;

De mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime ;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée, et son amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui ,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui ;
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine , et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée !
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'état, et vous !
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
N'aimer pas un mari qui finit nos misères !
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer, et de ne l'aimer pas ;
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande :
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux ,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux ;
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère ,
Satisfaire, en mourant, aux mânes de ma sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.

Mes enfans avec lui conspirent contre un père ;
Tous trois veulent me perdre , et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

(à Sabine.)

Toi qui , par des douleurs à ton devoir contraires ,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères ,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux ;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux
Puisque le ciel vouloit qu'elle fût asservie ,
Si quelque sentiment demeure après la vie ,
Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups ,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous ;
Tous trois désavouéront la douleur qui te touche ,
Les larmes de tes yeux , les soupirs de ta bouche ,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine , sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

(au roi.)

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est due , au lieu du châtimént ,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie ,
De rage en leur trépas maudire la patrie ,
Souhaiter à l'état un malheur infini ,
C'est ce qu'on nomme crime , et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ;
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, sire ? il l'est , et ce bras paternel
L'auroit déjà puni s'il étoit criminel ;
J'aurois su mieux user de l'entière puissance

Que me donnent sur lui les droits de la naissance :
J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.

C'est dont je ne veux point de témoin que Valère ;
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colère ,
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'état.

Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison dans son juste trépas
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ;
Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(à Valère.)

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre ,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre ,
L'abandonnerez-vous à l'infame couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome ,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse ,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :

Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font raisonner encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs , au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces ,
Entre leurs trois tombeaux , et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?
Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire :
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez , sire ; et , par un juste arrêt,
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire ;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire , ne donnez rien à mes débiles ans :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :
Il m'en reste encore un , conservez-le pour elle :
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui ;
Et souffrez , pour finir , que je m'adresse à lui.

Horace , ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide :
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit ;
Mais un moment l'élève , un moment le détruit ,
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois , c'est aux grands , c'est aux esprits bien fai
A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;

C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace ; et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie ; et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.

Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche ;
Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi. . .

TULLE.

Valère, c'est assez ;
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ;
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime
Ne sauroit lui servir d'excuse légitime :
Les moins sévères lois en ce point sont d'accord ;
Et, si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée, et part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux états.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie :
Sans lui j'obéirois où je donne la loi,

Et je serois sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes ;
Tous les peuvent aimer : mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs états ;
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs sont les forces des rois ,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc : que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.

Vis donc , Horace ; vis , guerrier trop magnanime :
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime ;
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait ;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'état ; vis , mais aime Valère :
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère ;
Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir ,
Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.
Sabine , écoutez moins la douleur qui vous presse ,
Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse :
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice
Si nos prêtres , avant que de sacrifier ,
Ne trouvoient les moyens de le purifier :
Son père en prendra soin ; il lui sera facile

D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.
Je la plains; et pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le destin de son amant et d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

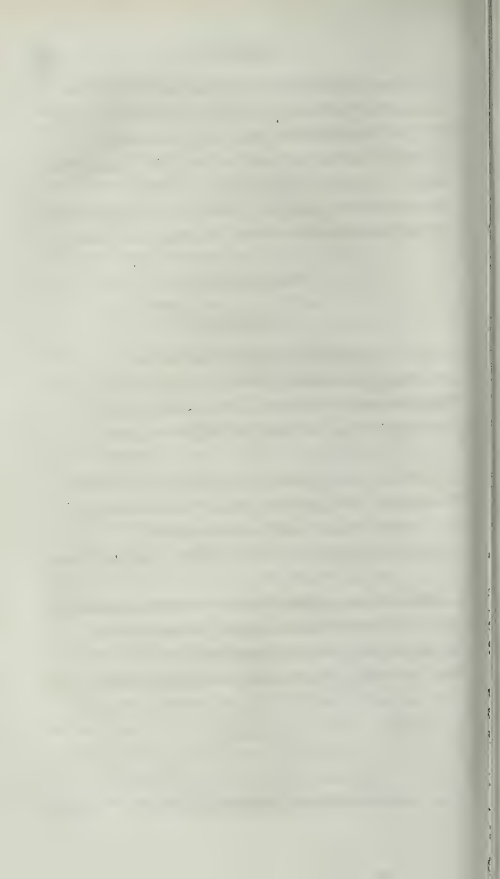
SCÈNE IV.

JULIE.

Camille, ainsi le ciel t'avoit bien avertie
Des tragiques succès qu'il t'avoit préparés;
Mais toujours du secret il cache une partie
Aux esprits les plus nets et les plus éclairés.

Il sembloit nous parler de ton proche hyménée,
Il sembloit tout promettre à tes vœux innocents;
Et, nous cachant ainsi ta mort inopinée,
Sa voix n'est que trop vraie en trompant notre sens.

« Albe et Rome aujourd'hui prennent une autre face.
Tes vœux sont exaucés; elles goûtent la paix;
Et tu vas être unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »



CINNA,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1639.

PERSONNAGES.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÉMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Émilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

CINNA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE.

Impatients desirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire ;
Durant quelques moments souffrez que je respire ,
Et que je considère , en l'état où je suis ,
Et ce que je hasarde et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire ,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré ;
Quand vous me présentez cette sanglante image ,
La cause de ma haine et l'effet de sa rage ,
Je m'abandonne toute à vos ardents transports ,
Et crois , pour une mort , lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste ,

J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste ,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement ,
Quand il faut , pour le suivre , exposer mon amant.
Oui , Cinna , contre moi moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien ,
Te demander du sang c'est exposer le tien :
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ;
L'issue en est douteuse , et le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;
L'ordre mal concerté , l'occasion mal prise ,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise ,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper ;
Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;
Et , quoi qu'en ma faveur ton amour exécute ,
Il te peut , en tombant , écraser sous sa chute.
Ah ! cesse de courir à ce mortel danger ;
Te perdre en me vengeant , ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.

Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?
Et quand son assassin tombe sous notre effort ,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
Cessez , vaines frayeurs , cessez , lâches tendresses ,
De jeter dans mon cœur vos indignes foiblesses.
Et toi qui les produis par tes soins superflus ,

Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus :
Lui céder, c'est ta gloire ; et le vaincre , ta honte :
Montre-toi généreux , souffrant qu'il te surmonte ;
Plus tu lui donneras , plus il te va donner ,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCÈNE II.

ÉMILIE , FULVIE.

ÉMILIE.

Je l'ai juré , Fulvie , et je le jure encore ,
Quoique j'aime Cinna , quoique mon cœur l'adore ,
S'il me veut posséder , Auguste doit périr ;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause ;
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez venger.
Mais , encore une fois , souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devrait être atténuée.
Auguste chaque jour , à force de bienfaits ,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;
Sa faveur envers vous paroît si déclarée ,
Que vous êtes chez lui la plus considérée ;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÉMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ;
Et de quelque façon que l'on me considère ,

Abondante en richesse , ou puissante en crédit ,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses :
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr ,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour , sans changer mon courage ;
Je suis ce que j'étois , et je puis davantage ;
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains ;
Je recevrois de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits ;
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi ;
Tant de braves Romains , tant d'illustres victimes ,
Qu'à son ambition ont immolés ses crimes ,
Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs ;
Beaucoup l'ont entrepris , mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne sauroit long-temps vivre :
Remettez à leurs bras les communs intérêts ,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÉMILIE.

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?

Et je satisferai des devoirs si pressants
Par une haine obscure et des vœux impuissants ?
Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon père,
Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas,
Qui, le faisant périr, ne me vengeroit pas.
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parents
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ;
Et faisons publier par toute l'Italie :
« La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie :
On a touché son ame, et son cœur s'est épris ;
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez ;
Combien à cet écueil se sont déjà brisés ;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÉMILIE.

Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;
Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose ;
Je veux, et ne veux pas, je m'emporte, et je n'ose ?
Et mon devoir, confus, languissant, étonné,
Cède aux rebellions de mon cœur mutiné.

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte ;
Tu vois bien des hasards ; ils sont grands, mais n'importe :

Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne, et quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise la vie est maître de la sienne :
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit ;
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;
Cinna me l'a promis en recevant ma foi ;
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire,
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui ;
Et c'est à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCÈNE III.

CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?
Et reconnoissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue,
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord :
Tous s'y montrent portés avec tant d'alégresse,

Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse ;
Et tous font éclater un si puissant courroux ,
Qu'ils semblent tous venger un père , comme vous.

ÉMILIE.

Je l'avois bien prévu que , pour un tel ouvrage ,
Cinna sauroit choisir des hommes de courage ,
Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie , et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant , par un effet contraire ,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.
« Amis , leur ai-je dit , voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome ,
Et son salut dépend de la perte d'un homme ,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain ,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
Combien de fois changé de partis et de ligues ,
Tantôt ami d'Antoine , et tantôt ennemi ,
Et jamais insolent ni cruel à demi ! »
Là , par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères ,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir ,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles

Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles ,
Où l'aigle abattoit l'aigle , et de chaque côté
Nos légions s'armoient contre leur liberté ;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves ,
Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où , pour mieux assurer la honte de leurs fers ,
Tous vouloient à leur chaîne attacher l'univers ;
Et , l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infame nom de traître ,
Romains contre Romains , parents contre parents ,
Combattoient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie , affreuse , inexorable ,
Funeste aux gens de bien , aux riches , au sénat ,
Et , pour tout dire enfin , de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires :
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants ,
Rome entière noyée au sang de ses enfants ;
Les uns assassinés dans les places publiques ,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé ,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
Le fils tout dégoûtant du meurtre de son père ,
Et , sa tête à la main , demandant son salaire ;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages ,
De ces fameux proscrits , ces demi-dieux mortels ,

Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience ,
A quels frémissements , à quelle violence ,
Ces indignes trépas , quoique mal figurés ,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu temps ; et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre , en état de tout faire ,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés ,
La perte de nos biens et de nos libertés ,
Le ravage des champs ; le pillage des villes ,
Et les proscriptions et les guerres civiles ,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône , et nous donner des lois.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste ,
Puisque de trois tyrans , c'est le seul qui nous reste ,
Et que , juste une fois , il s'est privé d'appui ,
Perdant , pour régner seul , deux méchants comme lui.
Lui mort , nous n'avons point de vengeur , ni de maître :
Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains ,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
Qu'il en soit la victime , et faisons en ces lieux
Justice à tout le monde à la face des dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;
C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ;
Et je veux pour signal que cette même main
Lui donne , au lieu d'encens , d'un poignard dans le sein.

Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée :
Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur,
César celui de prince, ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie ;
Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'enlève à la gloire, ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;
Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie ;

La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie ?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse
Autant que de César la vie est odieuse ;
Si leur vainqueur y règne , ils y sont regrettés ,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie :
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris ,
Qu'aussi-bien que la gloire Émilie est ton prix ;
Que tu me dois ton cœur , que mes faveurs t'attendent ;
Que tes jours me sont chers , que les miens en dépendent...
Mais quelle occasion mène Évandré vers nous ?

SCÈNE IV.

CINNA, ÉMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

ÉVANDRE.

Seigneur, César vous mande , et Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien , Évandré ?

ÉVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre ,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher ,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher ;
Je vous en donne avis de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÉMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise !

Tous deux ! en même temps ! Vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grace.

ÉMILIE.

Ah ! Cinna, je te perds !

Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,

Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.

Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.

Quoi ! tous deux ! et sitôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne ;

Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne :

Maxime est comme moi de ses plus confidents ;

Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

ÉMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,

Cinna ; ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ;

Et, puisque désormais tu ne peux me venger,

Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger ;

Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère.

Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père ;

N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment ;

Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique,

Trahir vos intérêts et la cause publique !

Par cette lâcheté moi-même m'accuser !

Et tout abandonner quand il faut tout oser !

Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

ÉMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez, brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

Je deviendrois suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissiez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux.
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÉMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient;
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient.
Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse.
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confesse :
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon ame vers la tienne;
Et mon cœur, aussitôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah ! souffrez que tout mort je vive encore en vous ;
Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre ; aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins , ni ce qui m'est promis ;
Et , leur parlant tantôt des misères romaines ,
Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines ,
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
D'un si parfait amour ne trahît les secrets ;
Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie ,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen.
De faire agir pour toi son crédit et le mien :
Mais si mon amitié par là ne te délivre ,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
Je fais de ton destin des règles à mon sort ,
Et j'obtiendrai ta vie , où je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÉMILIE.

Va-t'en , et souviens-toi seulement que je t'aime.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME,
TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)
Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;

Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
Le grand César mon père en a joui de même.
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat :
Ces exemples récents suffiroient pour m'instruire ;
Si par l'exemple seul on se devoit conduire ;
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;
Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main :
Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique.

Sous les lois d'un monarque, ou d'une république ;
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher ;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impressions
Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ;
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes princes.
C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste,

Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées,
Un plus puissant démon veille sur vos années :
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute ;
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'état une juste conquête.
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.

Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien.
Chacun en liberté peut disposer du sien ;
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire !
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent ;
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;
Et faites hautement connoître enfin à tous.

Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal !
Il appelle remords l'amour de la patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie ,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris ,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle :
Mais commet-on un crime indigne de pardon ,
Quand la reconnoissance est au-dessus du don ?
Suivez , suivez , seigneur , le ciel qui vous inspire :
Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité ,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême :
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner ,
Après un sceptre acquis , la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome ,
Où , de quelque façon que votre cour vous nomme ,
On hait la monarchie ; et le nom d'empereur ,
Cachant celui de roi , ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître ;
Qui le sert , pour esclave ; et qui l'aime , pour traître ;
Qui le souffre a le cœur lâche , mol , abattu ;
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez , seigneur , des preuves trop certaines :

On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie ,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers :
Il est beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire ,
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère ,
N'est pour Rome , seigneur, qu'un bien imaginaire ,
Plus nuisible qu'utile , et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense ,
Avec discernement punit et récompense ,
Et dispose de tout en juste possesseur ,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux ,
L'autorité livrée aux plus séditeux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année ,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée ,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit ,
De peur de le laisser à celui qui les suit ;
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent ,
Dans le champ du public largement ils moissonnent ,

Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états, c'est l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfants,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison :
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre ,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre ,
Par qui le monde entier, asservi sous ses lois ,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois ,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes ?

J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états ;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature ,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure :
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment la monarchique ,
Et le reste des Grecs la liberté publique :
Les Parthes, les Persans veulent des souverains ;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie ;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ;
Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance ,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'état n'est plus en pillage aux armées ;
Les portes de Janus par vos mains sont fermées ,
Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois ,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME.

Les changements d'état que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang , n'ont rien qui soit funeste

CINNA.

C'est un ordre des dieux , qui jamais ne se rompt ,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres ,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue ,
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue :
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ,
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme

D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.

Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ;
César, de mon aïeul ; Marc-Antoine, de vous :
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.

Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.

Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.

Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,

Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire ;
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche ;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté :
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté ;
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée ;
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si, jaloux de son heur, et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre ,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître ;
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte ;
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part. |
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,

Et que chacun de vous , dans l'avis qu'il me donne ,
Regarde seulement l'état et ma personne ;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits ,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime , je vous fais gouverneur de Sicile ;
Allez donner mes lois à ce terroir fertile :
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez ,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.

Pour épouse , Cinna , je vous donne Émilie :
Vous savez qu'elle tient la place de Julie ,
Et que , si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité ,
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part , tâchez de la gagner :
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCÈNE II.

CINNA , MAXIME.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

CINNA.

Le même que j'avois , et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie.

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords !
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête !
C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter
Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé ;
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé ;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'état sous des lois tyranniques ;
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME_a

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine :
Employez la douceur à cette guérison,
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable ;
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME.

Donc pour vous Émilie est un objet de haine ?

CINNA.

La recevoir de lui me seroit une gêne :
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts ,
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui , quand par son trépas je l'aurai méritée ,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée ,
L'épouser sur sa cendre , et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence , ami , que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père ?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami , dans ce palais on peut nous écouter ,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confiance :
Sortons , qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même il m'a tout dit, leur flamme est mutuelle ;
Il adore Émilie, il est adoré d'elle :
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance :
La ligue se romproit s'il s'en étoit démis,
Et tous vos conjurés deviendroient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome ;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, et je sers mon rival !

EUPHORBE.

Vous êtes son rival !

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse ;
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,

Par quelque grand exploit la vouloit mériter :
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève ;
Son dessein fait ma perte , et c'est moi qui l'achève ;
J'avance des succès dont j'attends le trépas ,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE.

L'issue en est aisée : agissez pour vous-même ;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ;
Gagnez une maîtresse , accusant un rival.
Auguste , à qui par-là vous sauverez la vie ,
Ne vous pourra jamais refuser Émilie.

MAXIME.

Quoi ! trahir mon ami !

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis :

Un véritable amant ne connoît point d'amis ;
Et même avec justice on peut trahir un traître
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime ;
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;

Le sien, et non la gloire, anime son courage :
Il aimeroit César s'il n'étoit amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.

Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son ame ?
Sous la cause publique il vous cache sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
A tous nos conjurés l'avis seroit funeste,
Et par-là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon ame est incapable :
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux ;
En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Émilie ;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.

Pour moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne ;
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
Et ne fais point d'état de sa possession
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense ?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance ,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr :
Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir !

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser ;
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse ,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudroit des miracles ?
J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Eloigne-toi ; dans peu j'irai te retrouver :
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre, après, ce que je me propose.

SCÈNE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

CINNA.

Émilie et César ; l'un et l'autre me gêne ;
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins ;
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme !
Je sens au fond du cœur mille remords cuisants
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents.
Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous moments me tue :
Il me semble sur-tout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Écouter nos avis, m'applaudir, et me dire :
« Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
Ah ! plutôt... Mais, hélas ! j'idolâtre Émilie ;
Un serment exécrable à sa haine me lie ;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :

Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux ;
Je deviens sacrilège , ou je suis parricide ;
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;
Vous paroissiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame , de son dessein jusque-là possédée ,
S'attache aveuglément à sa première idée ;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
Je crois que Brute même , à tel point qu'on le prise ,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise ,
Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'ame , et plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertus pour tant d'inquiétude ;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude ,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé ,
Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez , faites la même chose ;
Et formez vos remords d'une plus juste cause ,
De vos lâches conseils , qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté ;
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée :
De la main de César Brute l'eût acceptée ,

Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême;
Mais entendez crier Rome à votre côté:
« Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;
Et, si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime. »

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte:
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié;
Et laisse-moi, de grace, attendant Émilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie.
Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de votre foiblesse.
L'entretien des amants veut un entier secret.
Adieu. Je me retire en confident discret.

SCÈNE III.

CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,

Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude et de ma lâcheté :
Mais plutôt continue à le nommer foiblesse ,
Puisqu'il devient si foible auprès d'une maîtresse ,
Qu'il respecte un amour qu'il devroit étouffer ,
Ou que , s'il le combat , il n'ose en triompher .
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?
De quel côté pencher ? à quel parti me rendre ?

Qu'une ame généreuse a de peine à faillir !
Quelque fruit que par-là j'espère de cueillir ,
Les douceurs de l'amour , celles de la vengeance ,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance ,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison .
S'il les faut acquérir par une trahison ,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime ,
Qui me comble d'honneurs , qui m'accable de biens .
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens .
O coup , ô trahison trop indigne d'un homme !
Dure , dure à jamais l'esclavage de Rome ,
Périsse mon amour , périsse mon espoir ,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir !
Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite ,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète ?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?

Mais je dépens de vous , ô serment téméraire ,
O haine d'Émilie , ô souvenir d'un père !
Ma foi , mon cœur , mon bras , tout vous est engagé ,
Et je ne puis plus rien que par votre congé :

C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ;
C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grace ;
Vos seules volontés président à son sort ,
Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
O dieux, qui comme vous la rendez adorable ,
Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable ;
Et, puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes desirs je la puisse fléchir !
Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, CINNA, FULVIE.

ÉMILIE.

Graces aux dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine ,
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi ,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à Livie ,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous ? et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

ÉMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE.

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre ;
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien ,

C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... O ciel ! l'osé-je dire ?

ÉMILIE.

Que puis-je ? et que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je soupire,

Et vois que si nos cœurs avoient mêmes desirs,
Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire ;
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÉMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.

Je vous aime, Émilie ; et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur !
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame ;
En me rendant heureux vous me rendez infâme :
Cette bonté d'Auguste...

ÉMILIE.

Il suffit, je t'entends ;

Je vois ton repentir et tes vœux inconstants.
Les faveurs du tyran emportent tes promesses ;
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ;
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner ;

Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne :
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartiennne.
Il peut faire trembler la terre sous ses pas ,
Mettre un roi hors du trône , et donner ses états ,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde ,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je suis toujours moi-même , et ma foi toujours pure ;
La pitié que je sens ne me rend point parjure ;
J'obéis sans réserve à tous vos sentiments ,
Et prends vos intérêts par-delà mes serments.

J'ai pu , vous le savez , sans parjure et sans crime ,
Vous laisser échapper cette illustre victime :
César se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le sein ;
La conjuration s'en alloit dissipée ,
Vos desseins avortés , votre haine trompée :
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné ,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMILIE.

Pour me l'immoler , traître ! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main , qu'il vive , et que je l'aime ,
Que je sois le butin de qui l'ose épargner ,
Et le prix du conseil qui le force à régner.

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie :
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;
Et , malgré ses bienfaits , je rends tout à l'amour

Quand je veux qu'il périsse, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuse, et que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie ;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux ,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

ÉMILIE.

Ose tout pour ravir

Une odieuse vie à qui le fait servir :

Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave ;

Et nous voyons souvent des rois à nos genoux

Demander pour appuis tels esclaves que nous ;

Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes ,

Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes ;

Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose !
Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine sur sa tête attira notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine ;
Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommoit l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité ;
Et, prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

CINNA.

Le ciel a trop fait voir, en de tels attentats,
Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;
Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chute ;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner ;
Le coup dont on les tue est long-temps à saigner ;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÉMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus : va, sers la tyrannie ;

Abandonne ton ame à ton lâche génie ;
Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant ,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère ,
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurois déjà l'honneur d'un si fameux trépas ,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras ;
C'est lui qui , sous tes lois me tenant asservie ,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie.
Seule contre un tyran , en le faisant périr ,
Par les mains de sa garde il me falloit mourir :
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive ,
J'ai voulu , mais en vain , me conserver pour toi ,
Et te donner moyen d'être digne de moi .

Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée ,
Et si d'un faux-semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois , quel que tu puisses être ;
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître ,
Mille autres à l'envi recevraient cette loi ,
S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi :
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne .
Vis pour ton cher tyran , tandis que je meurs tienne :
Mes jours avec les siens se vont précipiter ,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter .
Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée ,
De ma seule vertu mourir accompagnée ,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :

« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;
Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée ,
Où la gloire me suit qui t'étoit destinée :
Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
Mais je vivois à toi si tu l'avois voulu. »

CINNA.

Eh bien , vous le voulez , il faut vous satisfaire ,
Il faut affranchir Rome , il faut venger un père ,
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos ames ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me déshonore ;
Vous me faites haïr ce que mon ame adore ;
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien et mille et mille fois :
Vous le voulez , j'y cours , ma parole est donnée ;
Mais ma main aussitôt contre mon sein tournée ,
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant ,
A mon crime forcé joindra mon châtiment ,
Et, par cette action dans l'autre confondue ,
Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
Adieu.

SCÈNE V.

ÉMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son ame au désespoir.

ÉMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :

Vous en pleurez !

ÉMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie ;

Et, si ton amitié daigne me secourir,

Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;

Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

ÉMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÉMILIE.

Qu'il achève, et dégage sa foi,

Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE,
GARDES.

AUGUSTE.

Tu ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paroît effroyable :
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi ! mes plus chers amis ! quoi ! Cinna ! quoi ! Maxime !
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avois fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir :
Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;

Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords ;
Et , malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées ,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage , et lui seul les séduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahison conçue au sein d'une furie !
O trop sensible coup d'une main si chérie !
Cinna , tu me trahis !... Polyclète , écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres , seigneur , seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

SCÈNE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pu revenir,
Que , les yeux égarés , et le regard farouche ,
Le cœur gros de soupirs , les sanglots à la bouche ,
Il déteste sa vie , et ce complot maudit ,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit ;
Et m'ayant commandé que je vous avertisse ,
Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice ,
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »

Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ;
Et l'eau grosse et rapide , et la nuit assez noire ,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé ,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface :
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grace ,
Allez pourvoir au reste , et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE III.

AUGUSTE.

Ciel , à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon ame et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis ,
Si donnant des sujets il ôte les amis ,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines ,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne , et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves du sang où ton bras s'est baigné ,
De combien ont rougi les champs de Macédoine ,
Combien en a versé la défaite d'Antoine ,
Combien celle de Sexte ; et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée , et tous ses habitants ;

Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau :
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne,
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'état ?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrois me contraindre !
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang, et toujours des supplices !
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter ;
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ;
Une tête coupée en fait renaître mille ;

Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute :
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute :
Meurs, tu ferois pour vivre un lâche et vain effort
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéresse :
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir :
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir ;
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste :
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat ;
A toi-même en mourant immole ce perfide ;
Contentant ses desirs, punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine ;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

Madame, on me trahit, et la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.
Cinna, Cinna le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

AUGUSTE.

Hélas! de quel conseil est capable mon ame?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :
Salvidien à bas a soulevé Lépide ;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi,
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ;
Faites son châtimement de sa confusion.
Cherchez le plus utile en cette occasion :
Sa peine peut aigrir une ville animée ;

Son pardon peut servir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus ;
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise ;
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton état, après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris :
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre ;
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop long-temps son exemple vous flatte ;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate :
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne seroit pas bonheur s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Eh bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port ;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines ?

AUGUSTE.

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner, et caresser une main si traîtresse ,
Au lieu de sa vertu c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme ;
Vous me tenez parole , et c'en sont là , madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus ,
Depuis vingt ans je règne , et j'en sais les vertus ;
Je sais leur divers ordre , et de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture ;
Tout son peuple est blessé par un tel attentat ,
Et la seule pensée est un crime d'état ,
Une offense qu'on fait à toute sa province ,
Dont il faut qu'il la venge , ou cesse d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foiblesse , ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salulaire :

AUGUSTE.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu : nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point ,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre personne, et non votre fortune.

(seule.)

Il m'échappe ; suivons, et forçons-le de voir
Qu'il peut, en faisant grace, affermir son pouvoir,
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connoître un vrai monarque.

SCÈNE V.

ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

D'où me vient cette joie ? et que mal-à-propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !
César mande Cinna sans me donner d'alarmes !
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,
Comme si j'apprenois d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement !
Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit Fulvie ?

FULVIE.

J'avois gagné sur lui qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois, plus traitable et plus doux,
Faire un second effort contre votre courroux ;
Je m'en applaudissois, quand soudain Polyclète,
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,

Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit ,
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;
Chacun diversement soupçonne quelque chose ;
Tous présumant qu'il ait un grand sujet d'ennui ,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandré ,
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi ,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
On lui veut imputer un désespoir funeste ;
On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

ÉMILIE.

Que de sujets de craindre et de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !
A chaque occasion le ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre :
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ;
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler !

Je vous entends, grands dieux, vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me déshonore,
Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs :
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez ,
Et dans la même assiette où vous me retenez.

O liberté de Rome ! ô mânes de mon père !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire :
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis ,

Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis :
Si l'effet a manqué , ma gloire n'est pas moindre ;
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre ,
Mais si fumante encor d'un généreux courroux ,
Par un trépas si noble et si digne de vous ,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnoître
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître .

SCÈNE VI.

MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisoit mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ;
Se voyant arrêté, la trame découverte ,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte .

ÉMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que son plus grand regret,
C'est de voir que César sait tout votre secret :
En vain il le dénie et le veut méconnoître ,
Évandre a tout conté pour excuser son maître !
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter .

ÉMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ;
Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre .

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÉMILIE.

Chez vous !

MAXIME.

C'est vous surprendre :

Mais apprenez le soin que le ciel a de vous ;

C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.

Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive ;

Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÉMILIE.

Me connois-tu , Maxime , et sais-tu qui je suis ?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis ,

Et tâche à garantir de ce malheur extrême

La plus belle moitié qui reste de lui-même.

Sauvons-nous , Émilie ; et conservons le jour ,

Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre ,

Qu'il ne faut pas venger , de peur de leur survivre.

Quiconque après sa perte aspire à se sauver

Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel désespoir aveugle à ses fureurs vous porte ?

O dieux ! que de foiblesse en une ame si forte !

Ce cœur si généreux rend si peu de combat ,

Et du premier revers la fortune l'abat !

Rappelez , rappelez cette vertu sublime ;

Ouvrez enfin les yeux, et connoissez Maxime :
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
Et puisque l'amitié n'en faisoit plus qu'une ame ,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme ;
Avec la même ardeur il saura vous chérir,
Que....

ÉMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !
'Tu prétends un peu trop : mais, quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ;
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas ,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ;
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ;
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse ,
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?
Apprends, apprend de moi quel en est le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÉMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour !

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrême ;

C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime ;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÉMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée ;
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée ;
Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÉMILIE.

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté :
Les dieux seroient pour nous prodigues en miracles
S'ils en avoient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi, tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÉMILIE.

J'en présume encor plus.

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures ;
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Émilie, et souffrez qu'un esclave...

ÉMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCÈNE VII.

MAXIME.

Désespéré, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime? et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flatter;
Émilie en mourant va tout faire éclater.
Sur un même échafaud la perte de sa vie
Étalera sa gloire et ton ignominie;
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infame souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amants au tyran immolés,
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils!
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infame;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne, encor servile, avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de générosité.
Tu m'as fait relever une injuste puissance;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance;
Mon cœur te résistoit, et tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu :

Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
Mais les dieux permettront à mes ressentiments
De te sacrifier aux yeux des deux amants;
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras justement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège , Cinna , prends ; et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête , sans me troubler , l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot , d'aucun cri , n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence ,
Tu pourras me répondre , après , tout à loisir.
Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéirai , seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienn

De garder ta parole , et je tiendrai la mienne.

Tu vois le jour , Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père , et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance ,
Leur haine , enracinée au milieu de ton sein ,
T'avoit mis contre moi les armes à la main.

Tu fus mon ennemi même avant que de naître ,
Et tu le fus encor quand tu me pus connoître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison , mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu sais que depuis à chaque occasion
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs ,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire ,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu ,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut , en rappelant Mécène ,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine ,
Je te donnai sa place en ce triste accident ,
Et te fis , après lui , mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor , mon ame irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue ,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis ;
Et ce sont , malgré lui , les tiens que j'ai suivis.
Bien plus , ce même jour je te donne Émilie ,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie ,

Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurois donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna ; tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais, ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une ame si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice ; et ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal ;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrien, Virginian, Rutile ,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avois le plus aimé,
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauroient subsister.

Tu te tais maintenant, et gardes le silence,

Plus par confusion que par obéissance.
Quel étoit ton dessein, et que prétendois-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique !
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main ;
Et si sa liberté te faisoit entreprendre ,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'état ,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel étoit donc ton but ? d'y régner à ma place ?
D'un étrange malheur son destin la menace ,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi ,
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable ,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

Apprends à te connoître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux ;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
Mais tu ferois pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux ;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;

Elle seule t'élève, et seule te soutient ;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et pour te faire choir je n'aurois aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens ,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images ,
Quittaient le noble orgueil d'un sang si généreux ,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux ?
Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide ;
Non que votre colère ou la mort m'intimide :
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée :
Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
Par la mort de César étoient trop peu vengés ;
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause :
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire :
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire ;
Vous devez un exemple à la postérité,

Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime ;
Et , loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû , tu vois que je sais tout ;
Fais ton arrêt toi-même , et choisis tes supplices.

SCÈNE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoissez pas encor tous les complices ;
Votre Émilie en est , seigneur, et la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

ÉMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étois, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ses transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements ;
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étoient nées

Et ce sont des secrets de plus de quatre années :
Mais, quoique je l'aimasse et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis.
Le ciel rompt le succès que je m'étois promis ;
Et je vous viens, seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime ;
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'état :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie :
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang ;
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÉMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;

Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler
A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Émilie ; arrête, et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne ;
Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste, et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable :
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main ;
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÉMILIE.

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir, et non pour me défendre :

Punissez donc, seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ;
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore !..

Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :
J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer ;
A mes plus saints desirs la trouvant inflexible ,
Je crus qu'à d'autres soins elle seroit sensible ;
Je parlai de son père et de votre rigueur ,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
Je l'attaquai par-là , par-là je pris son ame ;
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit ,
Et ne put négliger le bras qui la vengeoit :
Elle n'a conspiré que par mon artifice ;
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE.

Cinna , qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA.

Mourez , mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE.

La mienne se flétrit si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE.

Eh bien, prends-en ta part, et me laisse la mienne ;
Ce seroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne :
La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,
Tout doit être commun entre de vrais amants.

Nos deux ames, seigneur, sont deux ames romaines :
Unissant nos desirs nous unîmes nos haines.

De nos parents perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment ;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ;
Nos esprits généreux ensemble le formèrent ;
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui , je vous unirai , couple ingrat et perfide ,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide ;
Oui , je vous unirai , puisque vous le voulez :
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ,
Et que tout l'univers , sachant ce qui m'anime ,
S'étonne du supplice aussi-bien que du crime...

Mais enfin le ciel m'aime , et ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

SCÈNE III.

AUGUSTE , LIVIE , CINNA , MAXIME , ÉMILIE ,
FULVIE.

AUGUSTE.

Approche , seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins , seigneur , une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir ,
Après que du péril tu m'as su garantir ;
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connoissez mieux le pire :
Si vous réglez encor, seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n'a point touché mon ame :
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuser Émilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensois la résoudre à cet enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant.
Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces :
Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus,
Et je vous en ferois des récits superflus ;
Vous voyez le succès de mon lâche artifice.
Si pourtant quelque grace est due à mon indice,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants,
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître ;
Et croirai toutefois mon bonheur infini
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô ciel ! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers ;

Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire ;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avois donnée
Reçois le consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ;
Préfère-s-en la pourpre à celle de mon sang ;
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÉMILIE.

Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :
Je connois mon forfait qui me sembloit justice,
Et, ce que n'avoit pu la terreur du supplice,
Je sens naître en mon ame un repentir puissant ;
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le ciel a résolu votre grandeur suprême ;
Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même :
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état.

Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;
Elle est morte , et ce cœur devient sujet fidèle ;
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
O vertu sans exemple ! ô clémence , qui rend
Votre pouvoir plus juste , et mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ;
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime :
Il nous a trahis tous : mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents , et me rend mes amis.

(à Maxime.)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée.
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour.
Et que demain l'hymen couronne leur amour :
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point , il a trop de justice ;
Et je suis plus confus , seigneur, de vos bontés ,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée ,
Mais si ferme à présent , si loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourroit l'ébranler.

Puisse le grand moteur des belles destinées
Pour prolonger vos jours retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous !

LIVIE.

Ce n'est pas tout, seigneur ; une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.

Après cette action vous n'avez rien à craindre ;
On portera le joug désormais sans se plaindre ;
Et les plus indomptés , renversant leurs projets ,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ;
Aucun lâche dessein , aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie ;
Jamais plus d'assassins , ni de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie et sensible et profonde
Se démet en vos mains de l'empire du monde ;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner :
D'une si longue erreur pleinement affranchie ,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie ,
Vous prépare déjà des temples , des autels ,
Et le ciel une place entre les immortels ;
Et la postérité , dans toutes les provinces ,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure , et j'ose l'espérer.

Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer !

Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ;
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

V IE de P. Corneille.	PAGE 5
Le Cid, tragédie en cinq actes.	31
Horace, tragédie en cinq actes.	119
Cinna, tragédie en cinq actes.	197

FIN DE LA TABLE,
ET DU QUATRIÈME VOLUME
DE LA 4^e SÉRIE.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

TROISIÈME SÉRIE.

V^e VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE P DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

RODOGUNE.



*Ciel que ne dois-je point aux
bontés d'une mère.*

BIBLIOTHEQUE

Choisie

Pour les Dames.

Rédigée par

M.^{LE} DUFRENOY.

3^{me} Série.

Volume 5^{me}

PRE. Corneille Tom. 2.



A PARIS.

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.

POLYEUCTE,
MARTYR,
TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

PERSONNAGES.

FÉLIX, sénateur romain , gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.

SÉVÈRE, chevalier romain , favori de l'empereur.

Décie.

NÉRQUE, seigneur arménien, ami de Polyecte.

PAULINE, fille de Félix , et femme de Polyecte.

STRATONICE, confidente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domestique de Sévère.

CLÉON, domestique de Félix.

TROIS GARDES.

La scène est à Mélitène , capitale d'Arménie ,
dans le palais de Félix.

POLYEUCTE,
MARTYR,
TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Quoi ! vous vous arrêtez aux songes d'une femme !
De si foibles sujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe , et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance ,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit :
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame ,
Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer,

Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer,
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée;
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante,
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie, ou de persévérance?
Et Dieu, qui tient votre ame et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le vouloir demain?
Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grace
Ne descend pas toujours avec même efficace :
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare;
Le bras qui la versoit en devient plus avare;
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Celle qui vous pressoit de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même;
Et, pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connoissez mal : la même ardeur me brûle ,
Et le desir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs , que je regarde avec un œil d'époux ,
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;
Mais , pour en recevoir le sacré caractère
Qui lave nos forfaits dans une eau salubre ,
Et qui , purgeant notre ame et dessillant nos yeux ,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux ,
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire ,
Comme le bien suprême et le seul où j'aspire ,
Je crois , pour satisfaire un juste et saint amour ,
Pouvoir un peu remettre , et différer d'un jour.

NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse ;
Ce qu'il ne peut de force , il l'entreprend de ruse ;
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler ,
Quand il ne les peut rompre , il pousse à reculer ;
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre ,
Aujourd'hui par des pleurs , chaque jour par quelque autre ,
Et ce songe rempli de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage , et prière et menace ;
Il attaque toujours , et jamais ne se lasse ;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu ,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.

Rompez ces premiers coups ; laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine ,
Qui regarde en arrière , et , douteux en son choix

Lorsque sa voix l'appelle , écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne
Mais, à vous dire tout, ce seigneur des seigneurs
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, et femmes, et biens, et rang
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux
Qu'on croit servir l'état quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point ; la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de foible
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort ;
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort :
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque;

Je brûle d'en porter la glorieuse marque.

Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,

Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes;

Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes;

Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,

Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.

Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte,

Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.

Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut;

Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,

Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,

Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

SCÈNE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE,
STRATONICE.

POLYEUCTE.

Adieu, Pauline, adieu.

Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?

Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret ;
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime ,

Le ciel m'en soit témoin , cent fois plus que moi-même ;
Mais....

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée ,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur !

PAULINE.

Ses présages sont vains,
Je le sais : mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite ;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes :
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes ;
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines ;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour ;
S'il ne vous traite ici d'entière confiance,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence :

Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ;
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses ;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses ;
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
Il est Arménien, et vous êtes Romaine ;
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule ;
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule :
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'esprit,
Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Écoute : mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma foiblesse et mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer sans honte

Ces surprises des sens que la raison surmonte :
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu ;
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

Dans Rome , où je naquis , ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage ;
Il s'appeloit Sévère. Excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes desirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère , aux dépens de sa vie ,
Sauva des ennemis votre empereur Décie ,
Qui leur tira mourant la victoire des mains ,
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ;
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître
On ne put rencontrer, ou du moins reconnoître ;
A qui Décie enfin pour des exploits si beaux
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! c'étoit lui-même ; et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connois , je ne t'en dirai rien.
Je l'aimai , Stratonice ; il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un étoit grand en lui , l'autre foible et commune ;
Trop invincible obstacle , et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant !

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,

Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.

Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévère,
J'attendois un époux de la main de mon père,
Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédoit mon cœur, mes desirs, ma pensée ;
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée ;
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs :
Mais au lieu d'espérance il n'avoit que des pleurs :
Et, malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étoient inexorables.
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement ;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse ;
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré ;
Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée :
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés ?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère ,
 La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
 Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux :
 Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
 Qui retranchant sa vie assurent sa mémoire ;
 Il sembloit triomphant, et tel que sur son char
 Victorieux dans Rome entre notre César.
 Après un peu d'effroi que ma donné sa vue :
 « Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due ,
 Ingrate, m'a-t-il dit ; et ce jour expiré ,
 Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
 A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée.
 Ensuite, des chrétiens une impie assemblée,
 Pour avancer l'effet de ce discours fatal ,
 A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon père.
 Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère !
 J'ai vu mon père même, un poignard à la main ,
 Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
 Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
 Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages :
 Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué ,
 Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
 Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste ;
 Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste :

La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort? pouvez-vous craindre un père
Qui chérit votre époux, que votre époux révère,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes :
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège :
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels ;
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'état,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon père vient.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FÉLIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FÉLIX.

Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis ;
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice ,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop ; mais comment le pouvez-vous savoir ?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne :
Un gros de courtisans en foule l'accompagne ,
Et montre assez quel est son rang et son crédit.
Mais, Albin, redis-lui ce que ces gens t'ont dit

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée ,
Où l'empereur captif par sa main dégagé

Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre ;
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre
Après qu'entre les morts on ne le put trouver :
Le roi de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,
Ce monarque en voulut connoître le visage :
On le mit dans sa tente , où , tout percé de coups ,
Tout mort qu'il paroissoit , il fit mille jaloux.
Là bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut l'ame ravie ;
Et sa joie , en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causoit honora la valeur.
Il en fit prendre soin , la cure en fut secrète ;
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite ,
Il offrit dignités , alliance , trésors ,
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louange ,
Il envoie à Décie en proposer l'échange ;
Et soudain l'empereur , transporté de plaisir ,
Offre au Perse son frère , et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
De sa haute vertu recevoir le salaire :
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat , et nous sommes surpris :
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire ;
Lui seul rétablit l'ordre , et gagne la victoire ,
Mais si belle , et si pleine , et par tant de beaux faits ,
Qu'on nous offre tribut , et nous faisons la paix.
L'empereur , qui lui montre une amour infinie ,

Après ce grand succès l'envoie en Arménie ;
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux ,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX.

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite ;
Et j'ai couru , seigneur , pour vous y disposer.

FÉLIX.

Ah ! sans doute , ma fille , il vient pour t'épouser ;
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose ,
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourroit bien être ; il m'aimoit chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment !
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colère avec tant de puissance !
Il nous perdra , ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un père malheureux ;
Il nous perdra , ma fille ! Ah ! regret qu'il me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
Ah ! Pauline , en effet tu m'as trop obéi ;
Ton courage étoit bon , ton devoir l'a trahi.
Que ta rebellion m'eût été favorable !

Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur lui.
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE.

Moi ! moi, que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
Mon père, je suis femme, et je sais ma foiblesse ;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme.
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille ;
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez ;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute ;

Ce n'est pas le succès que mon ame redoute ;
 Je crains ce dur combat et ces troubles puissants
 Que fait déjà chez moi la révolte des sens.
 Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
 Souffrez que je me puisse armer contre moi-même ,
 Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir.
 Rappelle cependant tes forces étonnées,
 Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments
 Pour servir de victime à vos commandements.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice ?
Pourrai-je voir Pauline , et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux ?
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène ;
Le reste est un prétexte à soulager ma peine ;
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, seigneur.

SÉVÈRE.

Ah ! quel comble de joie !

Cette chère beauté consent que je la voie !
Mais ai-je sur son ame encor quelque pouvoir ?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue ?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;

Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle ;
Jamais à ses desirs mon cœur ne fut rebelle ;
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien ,
Je me vaincrois moi-même , et ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez , c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVÈRE.

D'où vient que tu frémis , et que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? éclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous , seigneur ? ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ;
Et , dans ce haut degré de puissance et d'honneur ,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE.

Qu'à des penses si bas mon ame se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé , je la dois imiter ;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la , Fabian ; ton discours m'importune :
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune ;
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son amant.
Ainsi ce rang est sien , cette faveur est sienne ,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non , mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVÈRE.

Ah ! c'en est trop , enfin éclaircis-moi ce point ;

As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire ; elle est...

SÉVÈRE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SÉVÈRE.

Soutiens-moi, Fabian ; ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?

SÉVÈRE.

La constance est ici d'un difficile usage ;
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur :
Le vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;
Et quand d'un feu si beau les ames sont éprises ,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours :
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ;
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.
Foibles soulagements d'un malheur sans remède !
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède !

O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort, qui redonnez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée !

Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu.
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SÉVÈRE.

Tout est considéré.

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ?
N'y consent-elle pas ?

FABIAN.

Oui, seigneur ; mais...

SÉVÈRE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir ;
Je ne veux que la voir, soupirer, et mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence,
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance ;
Dans un tel entretien il suit sa passion,
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SÉVÈRE.

Juge autrement de moi : mon respect dure encore ;
Tout violent qu'il est mon désespoir l'adore.
Quels reproches ausssi peuvent m'être permis ?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?
Elle n'est point parjure , elle n'est point légère ;
Son devoir m'a trahi , mon malheur , et son père.
Mais son devoir fut juste , et son père eut raison ;
J'impute à mon malheur toute la trahison.
Un peu moins de fortune , et plus tôt arrivée ,
Eût gagné l'un par l'autre , et me l'eût conservée ;
Trop heureux , mais trop tard , je n'ai pu l'acquérir.
Laisse-la-moi donc voir , soupirer et mourir.

FABIAN.

Oui , je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvements
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants ,
Et dont la violence excite assez de trouble ,
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE.

Fabian , je la vois.

FABIAN.

Seigneur , souvenez-vous...

SÉVÈRE.

Hélas ! elle aime un autre ! un autre est son époux !

SCÈNE II.

PAULINE, SÉVÈRE, STRATONICE,
FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse.
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse ;
Pauline a l'ame noble, et parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serois donnée ;
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je decouvrois en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques :
Mais puisque mon devoir m'imposoit d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs, et dissipé ma haine.

SÉVÈRE.

Que vous êtes heureuse ! et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs !
Ainsi de vos desirs toujours reine absolue,

Les plus grands changements vous trouvent résolue ;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence , et peut-être aux mépris ;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain , et l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu,
Soulageroit les maux de ce cœur abattu !
Un soupir, une larme à regret épandue
M'auroit déjà guéri de vous avoir perdue ;
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli ,
Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli ;
Et, mon feu désormais se réglant sur le vôtre ,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet qui m'avez trop charmé ,
Est-ce là comme on aime ? et m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, seigneur ; et si mon ame
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme ,
Dieux ! que j'éviterois de rigoureux tourments !
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments ;
Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise ,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;
Et, quoique le dehors soit sans émotion ,
Le dedans n'est que trouble et que sédition :
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.
Votre mérite est grand , si ma raison est forte ;
Je le vois , encor tel qu'il alluma mes feux ,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux ,
Qu'il est environné de puissance et de gloire ,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire ,

Que j'en sais mieux le prix , et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avois conçu :
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome ,
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme ,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas ,
Qu'il déchire mon ame , et ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même , à nos desirs cruelle ,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :
Plaignez-vous-en encor ; mais louez sa rigueur
Qui triomphe à-la-fois de vous et de mon cœur ;
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE.

Ah ! madame , excusez une aveugle douleur
Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur :
Je nommois inconstance et prenois pour un crime
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
Et , cachant par pitié cette vertu si rare
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare ,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu , quoiqu'enfin invincible ,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins , et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense !

Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens; aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens; ils souilleroient ma gloire.

SÉVÈRE.

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,

Il faut que ma douleur cède à son intérêt.

Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?

Elle me rend les soins que je dois à la mienne.

Adieu: je vais chercher au milieu des combats

Cette immortalité que donne un beau trépas,

Et remplir dignement, par une mort pompeuse,

De mes premiers exploits l'attente avantageuse;

Si toutefois, après ce coup mortel du sort,

J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice ;
Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE.

Puisse le juste ciel, content de ma ruine ,
Comblér d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévère , après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVÈRE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un père.

SÉVÈRE.

O devoir qui me perd et qui me désespère !
Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes.
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :
Vous voyez clairement que votre songe est vain ;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULNE.

Laisse-moi respirer du moins si tu m'as plainte ;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte :
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés ;
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi ! vous craignez encor ?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice :

Et, bien que je m'effraie avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il seroit son appui :
Mais soit cette croyance ou fausse, ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable ;
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE.
STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs; il est temps qu'ils tarissent,
Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent;
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,
Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long; et, ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie :
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais; mais enfin j'en prends peu de souci.
Je suis dans Mélitène; et, quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison :
On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite,
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.
J'assure mon repos que troublent ses regards.
La vertu la plus ferme évite les hasards :

Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte :
Et, pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;
Et, bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère,
Que vous devez coûter de regrets à Sévère !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux !
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts, et plus je vous contemple,
Plus j'admire...

SCÈNE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE,
STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix vous mande au temple ;
La victime est choisie, et le peuple à genoux ;
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame ?

PAULINE.

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme ;
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.
Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;
Et comme je connois sa générosité,
Nous ne nous combattons que de civilité.

SCÈNE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle ?
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,

Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes

Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir.
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connoître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?

Quand elle ouvre le ciel peut-elle sembler dure?

Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout-à-fait;

La foi que j'ai reçue aspire à son effet.

Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe;

Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.

Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber:

Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.

Qui craint de le nier, dans son ame le nie;

Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grace , et rien de ma foiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse !
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort ;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et bien, et rang :
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez , et que je vous souhaite ?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême ; et ce qui vous anime ,
C'est sa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime ;
Comme encor tout entière , elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément :
Mais cette même grace en moi diminuée ,
Et par mille péchés sans cesse exténuée ,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;

Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.

Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnois Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps ; le sacrifice est prêt ;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal ;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE.

Que de soucis flottants, que de confus nuages,
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !
Douce tranquillité que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations que mes troubles produisent
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour se détruisent ;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ;
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout-à-fait.
Sévère incessamment brouille ma fantaisie :
J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie ;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'enrevue aisément se termine en querelle ;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un désespéré qui peut trop attenter.

Quelque haute raison qui règle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage.
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colère et de la défiance;
Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment...
Mais que je me figure une étrange chimère!
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère,
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs ames à tous d'eux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses:
Ils se verront au temple en hommes généreux.
Mais, las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, et craint ce favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte;
En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux, faites que ma peur puisse enfin se tromper!
Mais sachons-en l'issue.

SCÈNE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Eh bien ! ma Stratonice ,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

STRATONICE.

Ah Pauline !

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus ?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte , Néarque ,
Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc : les chrétiens...

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.

Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus.

PAULINE.

Il est mort?

STRATONICE.

Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !
Ce courage si grand, cette ame si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;
C'est l'ennemi commun de l'état et des dieux,
Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécration à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie, en un mot un chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ?

PAULINE.

Il est ce que tu dis s'il embrasse leur foi ;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir ; ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr :
Qui trahit tous nos dieux auroit pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerois encor, quand il m'auroit trahie ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,

Apprends que mon devoir ne dépend point du sien ;
Qu'il y manque , s'il veut ; je dois faire le mien.
Quoi ! s'il aimoit ailleurs , serois-je dispensée
A suivre , à son exemple , une ardeur insensée ?
Quelque chrétien qu'il soit , je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne , et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE.

Une secrète rage , un excès de colère ,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice ,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit ;
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide , tantôt , en dépit de lui-même ,
L'arrachant de vos bras le traînoit au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs ,
Il me faut essayer la force de mes pleurs ;
En qualité de femme , ou de fille , j'espère

Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le prêtre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étaloit sa manie,
Des mystères sacrés hautement se moquoit,
Et traitoit de mépris les dieux qu'on invoquoit.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense.
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence,
« Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ? »

Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes :
L'adultère et l'inceste en étoient les plus doux.
« Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple ; oyez, tous.
Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin,
Seul principe éternel, et souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie :

Lui seul tient en sa main le succès des combats ;
Il le veut élever, il le peut mettre à bas ;
Sa bonté , son pouvoir, sa justice est immense ;
C'est lui seul qui punit , lui seul qui récompense :
Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens ,
Après en avoir mis les saints vases par terre ,
Sans crainte de Félix , sans crainte du tonnerre ,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux ! a-t-on vu jamais , a-t-on rien vu de tel !
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue.
Les mystères troublés , le temple profané ,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !
Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

SCÈNE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paroître !
En public ! à ma vue ! Il en mourra , le traître !

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque , et non de votre époux

Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre ;
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colère :
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir et le desir de vivre
Ressaisissent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace :
Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace ;
Et nous verrons bientôt son cœur inquiet
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage !

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit : mais, hélas ! où me renvoyez-vous ?

Et quels tristes hasards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérois de la bonté d'un père !

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devois même peine à des crimes semblables ;
Et, mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel ;
Je me suis fait pour lui moi-même criminel ;
Et j'attendois de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remerciements que je n'entends de plaintes

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :
Vouloir son repentir c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,

Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien, qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.

Quand le crime d'état se mêle au sacrilège,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FÉLIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FÉLIX.

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste :
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?
S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son ame ait embrassée ;
Polyeucte est chrétien parcequ'il l'a voulu,
Et vous portoit au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste :

Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ;
Aveugles pour la terre , ils aspirent aux cieux ;
Et , croyant que la mort leur en ouvre la porte ,
Tourmentés , déchirés , assassinés , n'importe ,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs ,
Et les mènent au bat où tendent leurs desirs :
La mort la plus infame ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc , Polyeucte aura ce qu'il desire :
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon père...

SCÈNE IV.

FÉLIX , ALBIN , PAULINE , STRATONICE.

FÉLIX.

Albin , en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui , seigneur ; et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu , mais , hélas ! avec un œil d'envie.

Il brûle de le suivre , au lieu de reculer.

Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disois bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime ;
Il est de votre choix la glorieuse estime ;
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour !
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre ,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons ; ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre ;
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs ;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs.
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien ;
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez ; n'irritez plus un père qui vous aime ;
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.

Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous ; je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grâce, permettez...

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je ;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins :
Vous avancerez plus, en m'importunant moins.

SCÈNE V.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche :
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut :
On l'a violenté pour quitter l'échafaud :
Il est dans la prison, où je l'ai vu conduire ;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint ;
De pensers sur pensers mon ame est agitée ,
De soucis sur soucis elle est inquiétée ;
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie, et la douleur, tour à tour l'émouvoir :
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables ;
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables ;
J'en ai de généreux qui n'oseroient agir ;
J'en ai même de bas et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre ;
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver ;
Je redoute leur foudre, et celui de Décie ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-père ;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX.

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux ;
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux :
On ne distingue point quand l'offense est publique ;

Et, lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait si j'en usois ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné;
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance;
Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colère, en ce cas implacable,
Me ferait innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.

Te dirai-je un penser indigne, bas, et lâche?
Je l'étouffe, il renaît; il me flatte, et me fâche:
L'ambition toujours me le vient présenter;
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.

Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
Mais si , par son trépas , l'autre épousoit ma fille ,
J'acquerois bien par-là de plus puissants appuis ,
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne suis :
Mon cœur en prend par force une maligne joie.
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie ,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir ,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN.

Votre cœur est trop bon , et votre ame trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;
Et nous verrons , après , ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin , si toujours il s'obstine ?

FÉLIX.

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir ,
Je ne puis que résoudre , et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir , en serviteur fidèle ,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle ,
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois.
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée ;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;

Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même , et d'un espoir de grace
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons , et , s'il persiste à demeurer chrétien ,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que sur-tout j'appréhende !
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi ;
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ;
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours.
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ;
Mais comme il suffira de trois à me garder,

L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévère ;
Je crois que sans péril on peut me satisfaire :
Si j'avois pu lui dire un secret important ,
Il vivroit plus heureux , et je mourrois content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez , j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

SCÈNE II.

POLYEUCTE.

(Les gardes se retirent aux côtés du théâtre.)

Source délicieuse, en misères féconde ,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Honteux attachements de la chair et du monde ,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés !
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité ,
Sujette à l'instabilité ,
En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre ,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire

Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.

Il étale à son tour des revers équitables

Par qui les grands sont confondus ;

Et les glaives qu'il tient pendus

Sur les plus fortunés coupables

Sont d'autant plus inévitables

Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang , Décie impitoyable ,

Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les siens :

De ton heureux destin vois la suite effroyable ;

Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.

Encore un peu plus outre , et ton heure est venue ;

Rien ne t'en sauroit garantir ;

Et la foudre qui va partir ,

Toute prête à crever la nue ,

Ne peut plus être retenue

Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;

Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;

Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père ,

Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :

Je consens , ou plutôt j'aspire à ma ruine.

Monde , pour moi tu n'as plus rien :

Je porte en un cœur tout chrétien

Une flamme toute divine ;

Et je ne regarde Pauline

Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel , adorables idées ,

Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraites les ames possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
 Vos biens ne sont point inconstants ;
 Et l'heureux trépas que j'attends
 Ne vous sert que d'un doux passage
 Pour nous introduire au partage
 Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre ,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé ,
N'en goûte plus l'appât dont il étoit charmé ;
Et mes yeux , éclairés des célestes lumières ,
Ne trouvent plus aux siens leurs graces coutumières.

SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame , quel dessein vous fait me demander ?
Est-ce pour me combattre , ou pour me seconder ?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours , vient-il à ma défaite ?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié ,
Comme mon ennemie , ou ma chère moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même ;
Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime ;

Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre , et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe ,
Vous êtes innocent si vous vous faites grace.
Daignez considérer le sang dont vous sortez ,
Vos grandes actions , vos rares qualités :
Chéri de tout le peuple , estimé chez le prince ,
Gendre du gouverneur de toute la province ;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ,
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous
Mais après vos exploits , après votre naissance ,
Après votre pouvoir , voyez notre espérance ;
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus : je sais mes avantages ,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers ,
Que troublent les soucis , que suivent les dangers ;
La mort nous les ravit , la fortune s'en joue ;
Aujourd'hui dans le trône , et demain dans la boue ;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents ,
Que peu de vos Césars en ont joui long-temps.

J'ai de l'ambition , mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt , j'en veux une immortelle ,
Un bonheur assuré , sans mesure et sans fin ,
Au-dessus de l'envie , au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie ,
Qui tantôt , qui soudain , me peut être ravie ;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit ,

Et ne peut m'assurer de celui qui le suit.

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges :
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince , au public , à l'état.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat ;
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom , précieux encore à vos Romains ,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple , au prince , à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort ,
Quand on meurt pour son dieu , quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau , Pauline : il entend vos paroles ;
Et ce n'est pas un dieu comme vos dieux frivoles ,
Insensibles et sourds , impuissants , mutilés ,
De bois , de marbre , ou d'or , comme vous les voulez :
C'est le dieu des chrétiens , c'est le mien , c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame , et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère ,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir ;
Et , sans me laisser lieu de tourner en arrière ,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
Du premier coup de vent il me conduit au port ,
Et , sortant du baptême , il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie ,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate ,
Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate ,
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
Je croyois que l'amour t'en parleroit assez ,
Et je ne voulois pas de sentiments forcés :
Mais cette amour si ferme et si bien méritée ,
Que tu m'avois promise , et que je t'ai portée ,
Quand tu me veux quitter , quand tu me fais mourir ,

Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverois de charmes !..
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne :
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,

Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt ! . .

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :

Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.

Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;

Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que
(moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités.

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés.

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va , cruel , va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde , et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui , je t'y vais laisser , ne t'en mets plus en peine ;
Je vais...

SCÈNE IV.

SÉVÈRE , POLYEUCTE , PAULINE , FABIAN ,

GARDES.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène ,
Sévère ? auroit-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal , Pauline , un si rare mérite ;
A ma seule prière , il rend cette visite.

Je vous ai fait , seigneur , une incivilité ,
Que vous pardonnerez à ma captivité.

Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous;
Ne la refusez pas de la main d'un époux:
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre;
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi:
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desiré.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

SCÈNE V.

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Dans mon étonnement,
Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur assez bas
Auroit pu vous connoître et ne vous chérir pas?)
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède;
Et, comme si vos feux étoient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival !

Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter
Ce que de tout l'empire il faudroit acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes rois, j'en aurois fait mes dieux;
On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre,
Avant que...

PAULINE.

Brisons là; je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connoissez Pauline tout entière.

Mon Polyeucte touche à son heure dernière;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre ame, à vos desirs ouverte,
Auroit osé former quelque espoir sur sa perte:
Mais sachez qu'il n'est point de si cruel trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort;
Et, si vous me croyez d'une ame si peu saine,
L'amour que j'ai pour vous tourneroit tout en haine.
Vous êtes généreux; soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout.

Il vous craint; et j'avance encor cette parole,
Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme, autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher:
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu. Résolvez seul ce que vous devez faire;
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor je le veux ignorer.

SCÈNE VI.

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Qu'est-ce ci, Fabian? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre!
Plus je l'estime près, plus il est éloigné;
Je trouve tout perdu, quand je crois tout gagné;
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née;
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus;
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître,

Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître ;
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.

Votre belle ame est haute autant que malheureuse ,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse ,
Pauline ; et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne ;
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ;
Et que , par un cruel et généreux effort ,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort !

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille ;
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille ,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux :
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SÉVÈRE.

La gloire de montrer à cette ame si belle
Que Sévère l'égale , et qu'il est digne d'elle ,
Qu'elle m'étoit bien due , et que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice ,
Prenez garde au péril qui suit un tel service ;
Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien.
Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien !
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie ?
C'est un crime vers lui si grand, si capital ,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

Cet avis seroit bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévère ; et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige et j'y veux satisfaire :
Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confidence.
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
On les hait : la raison, je ne la connois point ;
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connoître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître ,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Éleusine, et la bonne déesse ,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce ;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux ,
Leur dieu seul excepté, toute sorte de dieux ; (Rome ;
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans
Nos aïeux à leur gré faisoient un dieu d'un homme ;
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs ,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses ,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un dieu, maître absolu de
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout : (tout,
Mais, si j'ose entre nous dire ce qui me semble,

Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple, ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ;
Et contentons ainsi d'une seule action,
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.**FÉLIX, ALBIN, CLÉON.****FÉLIX.**

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère?
As-tu bien vu sa haine? et vois-tu ma misère?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine!
Dans l'ame il hait Félix et dédaigne Pauline;
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace;
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter.
L'artifice et trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique;
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique.
C'est en vain qu'il tempête, et feint d'être en fureur?
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.

De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime ;
Épargnant son rival , je serois sa victime ;
Et s'il avoit affaire à quelque maladroït ,
Le piège est bien tendu , sans doute il le perdrait :
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ;
Il voit quand on le joue , et quand on dissimule ;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons ,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferois des leçons.

ALBIN.

Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr ,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir :
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte ,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit ,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grace , grace , seigneur ! que Pauline l'obtienne !

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivroit pas la mienne ;
Et , loin de le tirer de ce pas dangereux ,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin , je m'en défie ,
Et connois mieux que lui la haine de Décie ;

En faveur des chrétiens s'il choquoit son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte; et si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti:
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paroître,
Je ne sais si long-temps j'en pourrois être maître;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir;
Et Sévère aussitôt courant à sa vengeance
M'iroit calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage:
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer;
Et, s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence:
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.

Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par-là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abyme où tu veux te jeter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connoître ;
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;
Les rois et les bergers y sont d'un même rang.

De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus ; et, quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive ;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités :
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances ;
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre ;
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévère ?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?
Portez à vos paiens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;

Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison;
Elle est un don du ciel, et non de la raison;
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer;
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la vôtre;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites;
Mais, malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux;
Et je me vengerois aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi! vous changez bientôt d'humeur et de langage!
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage!
Celui d'être chrétien s'échappe! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard!

FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,

De tes nouveaux docteurs je suivs l'imposture.
Je flattois ta manie afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher ;
Je voulois gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie :
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants ;
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline.
O ciel !

SCÈNE III.

PAULINE, FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?
Sont-ce tous deux ensemble , ou chacun à son tour ?
Ne pourrai-je fléchir la nature , ou l'amour ?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux , ni d'un père ?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre , assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager ;
Il voit quelle douleur dans l'ame vous possède ,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,

Sa présence toujours a droit de vous charmer :
Vous l'aimiez, il vous aime ; et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur ;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline :
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment ;
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ;
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes desirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs ;
Ne désespère pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi ;
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connois plus si vous n'êtes chrétienne.

C'en est assez : Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

PAULINE.

Ah ! mon père, son crime à peine est pardonnable ;
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable :

La nature est trop forte , et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais ;
Un père est toujours père , et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.

Jetez sur votre fille un regard paternel :
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;
Et les dieux trouveront sa peine illégitime ,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime ,
Et qu'elle changera , par ce redoublement ,
En injuste rigueur un juste châtiment :
Nos destins , par vos mains rendus inséparables ,
Nous doivent rendre heureux ensemble , ou misérables ;
Et vous seriez cruel jusques au dernier point ,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire ;
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs ,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui , ma fille , il est vrai qu'un père est toujours père :
Rien n'en peut effacer le sacré caractère ;
Je porte un cœur sensible , et vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte , est-tu seul insensible ?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?
Ne reconnois-tu plus ni beau-père , ni femme ,
Sans amitié pour l'un , et pour l'autre sans flamme ?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux ,

Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grace !
Après avoir deux fois essayé la menace ,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort ,
Après avoir tenté l'amour et son effort ,
Après m'avoir montré cette soif du baptême ,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même
Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher !
Vos résolutions usent trop de remise ;
Prenez la vôtre enfin , puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu , maître de l'univers ,
Sous qui tremblent le ciel , la terre , et les enfers ;
Un Dieu qui , nous aimant d'une amour infinie ,
Voulut mourir pour nous avec ignominie ,
Et qui , par un effort de cet excès d'amour ,
Vient pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;
La prostitution , l'adultère , l'inceste ,
Le vol , l'assassinat , et tout ce qu'on déteste ,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple , et brisé leurs autels ;
Je le ferois encor , si j'avois à le faire ,
Même aux yeux de Félix , même aux yeux de Sévère ,
Même aux yeux du sénat , aux yeux de l'empereur .

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :

Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai par-tout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.

Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû ;
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie,
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie ;
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?
Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables ?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes :
Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain ;
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affoiblie ;
Et quand nos vieux héros avoient de mauvais sang,
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit ; mais, quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie ,
Quand vous verrez Pauline , et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir....

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître ,
Et que ce désespoir qu'elle fera paroître
De mes commandements pourra troubler l'effet :
Va donc , cours y mettre ordre , et voir ce qu'elle fait ;
Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacle :
Tire-la , si tu peux , de ce triste spectacle ;
Tâche à la consoler. Va donc ; qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin , seigneur , elle revient.

SCÈNE V.

PAULINE, FÉLIX, ALBIN.

PAULINE.

Père barbare , achève , achève ton ouvrage ;
Cette seconde hostie est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre ; ose : que tardes-tu ?
Tu vois le même crime , ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;
Sonsang , dont tes bourreaux viennent de me couvrir ,
M'a dessillé les yeux , et me les vient d'ouvrir.
Je vois , je sais , je crois , je suis désabusée :

De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ;
Redoute l'empereur, appréhende Sévère ;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène , mène-moi voir tes dieux que je déteste :
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par-là je fais voir ;
C'est la grace qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor ? Félix, je suis chrétienne.
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne ;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI.

SÉVÈRE, FÉLIX, ALBIN, FABIAN.

SÉVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte est donc mort ! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités !
La faveur que pour lui je vous avois offerte,

Au lieu de le sauver, précipite sa perte !
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir ;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir !
Eh bien, à vos dépens vous verrez que Sévère
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle ;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, seigneur, et d'une ame apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes dignités ;
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre :
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;
Je m'y trouve forcé par un secret appas ;
Je cède à des transports que je ne connois pas ;
Et, par un mouvement que je ne puis entendre ;
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;
Son amour épanché sur toute la famille
Tire après lui le père aussi-bien que la fille.
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce :
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !

Donne la main, Pauline. Apportez des liens,
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.
Je le suis, elle l'est; suivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père!
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE.

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle?
De pareils changements ne vont point sans miracle.
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain;
Ils mènent une vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnoissance:
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire;
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire;
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine;
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.
Je perdrai mon crédit envers sa majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité:
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage ,
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez ,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !
Nous autres , bénissons notre heureuse aventure :
Allons à nos martyrs donner la sépulture ,
Baiser leurs corps sacrés , les mettre en digne lieu ,
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

LE MENTEUR,
COMÉDIE.

1642.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Dorante.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante, et amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.

CLARICE, maîtresse d'Alcippe.

LUCRÈCE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABINE, femme-de-chambre de Lucrèce.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

La Scène est à Paris.

LE MENTEUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix ,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries ,
Le pays du beau monde et des galanteries ,
Dis-moi , me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?
Comme il est malaisé qu'au royaume du code
On apprenne à se faire un visage à la mode ,
J'ai lieu d'appréhender....

CLITON.

Ne craignez rien pour vous ;
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.

Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école ;
Et jamais comme vous on ne peignit Barthole :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.
Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles ames,
Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin !
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour !
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour ?
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature ;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connoître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends ; vous n'êtes pas un homme de débauche,

Et tenez celles-là trop indignes de vous,
Que le son d'un écu rend traitables à tous :
Aussi, que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,
Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles ;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant des leçons ;
Ou je me connois mal à voir votre visage,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage ;
Vos lois ne régloient pas si bien tous vos desseins,
Que vous eussiez toujours un porte-feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ;
J'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre :
Mais il faut, à Paris, bien d'autres qualités ;

On ne s'éblouit point de ces fausses clartés;
Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble
Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés:
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi-bien que le choix.
Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise:
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
Êtes-vous libéral?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare:
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter;
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne:
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé;
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse

Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ;
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait,
Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis seulement si tu connois ces dames.

CLITON.

Non : cette marchandise est de trop bon aloi ;
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi.
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Assez pour en mourir :

Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, faisant un faux pas, et comme se
laissant choir.

Hai !

DORANTE, lui donnant la main.

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;
Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,

Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard ;
Mes soins ni vos desirs n'y prennent point de part ;
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puisqu'enfin ce bonheur, que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu sitôt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.
J'estime plus un don qu'une reconnoissance :
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ;
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée ;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée ;
Et le bien où sans peine elle fait parvenir
Par le mérite à peine auroit pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande :
J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux,
Moins il s'en connoît digne, et plus s'en tient heureux.
On me l'a pu toujours dénier sans injure ;
Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités,
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.

Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :
Comme l'intention seule en forme le prix ,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par-là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'ame.
Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment ,
Le mien ne sut jamais brûler si promptement ;
Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie ,
Le temps donnera place à plus de sympathie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux que j'avois ignorés.

SCÈNE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE,
ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui par-tout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire, du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades ;
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ;

Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre.

DORANTE.

Je m'y suis fait , quatre ans , craindre comme un ton-
(nerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats ni sièges importants ,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire ,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire ;
Mes faits par la gazette en tous lieux divulgués...

CLITON , le tirant par la basque.

Savez-vous bien , monsieur , que vous extravaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez , dis-je , ou...

DORANTE.

Tais-toi , misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers , ou je me donne au diable ;
Vous en revîntes hier.

DORANTE , à Cliton.

Te tairas-tu , Maraud ?

(*A Clarice.*)

Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haut
 Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
 Et je suivrois encore un si noble exercice ,
 N'étoit que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
 Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
 Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes,
 Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes :
 Je leur livrai mon ame ; et ce cœur généreux
 Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
 Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
 De mille exploits fameux enfler ma renommée,
 Et tous ces nobles soins, qui m'avoient su ravir,
 Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, à Clarice, tout bas.

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.
 Adieu.

DORANTE.

Quoi ! me priver sitôt de tout mon bien !

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ;
 Et, malgré la douceur de me voir cajolée ,
 Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocents
 La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer et qui sait comme on aime

N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir.

La langue du cocher a bien fait son devoir.

La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse;

Elle loge à la place, et son nom est Lucrèce.

DORANTE.

Quelle place?

CLITON.

Royale; et l'autre y loge aussi.

Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.

Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,

C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit;

Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,

La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos

N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,

Elle a des qualités au-dessus du vulgaire :
 C'est un effort du ciel, qu'on a peine à trouver ;
 Sans un petit miracle il ne peut l'achever ;
 Et la nature souffre extrême violence
 Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
 Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits ;
 Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis :
 Mais naturellement femme qui se peut taire
 A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,
 Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
 Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
 C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :
 Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse,
 Ce n'est point là le sien ; celle qui n'a dit mot,
 Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.
 Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
 Ils semblent étonnés, à voir leur action.

SCÈNE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, à Alcippe.

Quoi ! sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Alcippe.

Hier au soir ?

LE MENTEUR,

ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PHILISTE, à Alcippe.

Et belle ?

ALCIPPE, à Philiste.

Magnifique.

PHILISTE, à Alcippe.

Et par qui ?

ALCIPPE, à Philiste.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, les saluant.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grace ;

Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité

Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir?

Le temps étoit bien pris. Cette dame, elle est belle?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner.

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez!

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous!

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE.

Si je n'en avois fait j'aurois bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour;
De nuit, incognito, je rends quelques visites.
Ainsi...

CLITON, à Dorante, à l'oreille.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.

J'enrage de me taire, et d'entendre mentir.

PHILISTE, à Alcippe, tout bas.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, revenant à eux.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster :
Les quatre contenoient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.

Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;
Des flûtes, au troisième ; au dernier, des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air pousoient des harmonies
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.

Le cinquième étoit grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade, et d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin :

Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.

Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets ;
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers, et les airs,
Répondoient aux accents de nos quatre concerts.

Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux, ou droites, ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tomboit du ciel en terre.

Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,

Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;
Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs,
Il sépara la troupe, et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles ;
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été surpris ; et l'objet de mes vœux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle :
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, à Philiste, en s'en allant.

Je meurs de jalousie.

PHILISTE, à Alcippe.

Sans raison toutefois votre ame en est saisie ;
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à Philiste.

Le lieu s'accorde, et l'heure : et le reste n'est rien.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire ;
Mais quand tu vois quelqu'un ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autre qu'un maître on nomme menteries :
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds

Quand je vous ois parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans péril nos batailles dernières ,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame ,

De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
Un cœur nouveau venu des universités ;
Si vous avez besoin de lois et de rubriques ,
Je sais le code entier avec les authentiques ,
Le digeste nouveau , le vieux , l'infortiat ,
Ce qu'en a dit Jason , Balde , Accurce , Alciat ! »
Qu'un si riche discours nous rend considérables !
Qu'on amollit par-là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !

On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace ;
A mentir à propos , jurer de bonne grace ,
Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ;
Faire sonner Lamboy , Jean de Vert , et Galas ;
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares ,
Plus ils blessent l'oreille , et plus leur semblent rares ;
Avoir toujours en bouche angles , lignes , fossés ,
Vedette , contrescarpe , et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison , n'importe , on les étonne ;
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne :
Et tel , à la faveur d'un semblable débit ,
Passe pour homme illustre , et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr vous en faites bien croire ;
Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès ;
Et , loin d'en redouter un malheureux succès ,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence ,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.

Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
 Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine
 N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine ;
 Vous allez au-delà de leurs enchantements :
 Vous seriez un grand maître à faire des romans ;
 Ayant si bien en main le festin et la guerre ,
 Vos gens en moins de rien courroient toute la terre ;
 Et ce seroit pour vous des travaux fort légers
 Que d'y mêler par-tout la pompe et les dangers.
 Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles,
 Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
 Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
 Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
 Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.
 Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
 De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques
 Vous couvriront de honte en devenant publiques.

DORANTE.

N'en prends point de souci. Mais tous ces vains discours
 M'empêchent de chercher l'objet de mes amours ;
 Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
 Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous.
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée :
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce seroit trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice ;
Ce que vous m'ordonnez est la même justice ;
Et comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout-à-l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai long-temps dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître,
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.

Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école ;
Et si l'on pouvoit croire un père à sa parole ,
Quelque écolier qu'il soit , je dirois qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
Je cherche à l'arrêter, parcequ'il m'est unique ,
Et je brûle sur-tout de le voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
Je l'attendrai , monsieur, avec impatience ;
Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCÈNE II.

CLARICE , ISABELLE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez , et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
J'en verrai le dehors , la mine , l'apparence ,
Mais du reste , Isabelle , où prendre l'assurance ?
Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs ;
Les visages souvent sont de doux imposteurs.
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs graces !
Et que de beaux semblants cachent des ames basses !
Les yeux en ce grand choix ont la première part ;
Mais leur déferer tout , c'est tout mettre au hasard :
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;
Mais , sans leur obéir , il les doit satisfaire ,
En croire leur refus , et non pas leur aveu ,

Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant :
Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
Avant que l'accepter je voudrois le connoître,
Mais connoître dans l'ame.

ISABELLE.

Eh bien, qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si son père venoit, seroit exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet et diffère ;
Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ;
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts ;
Et le bon-homme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix ;
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte :
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre ?

CLARICE.

Oui, je le quitterois ; mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre amant,
Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien ;
Son père peut venir, quelque long-temps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,
Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous ;
Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux :
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler ;
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autres qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle ; et Lucrèce aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisoit pas ?

CLARICE.

Ah bon dieu ! si Dorante avoit autant d'appas ,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe ; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse !

Va pour moi chez Lucrèce , et lui dis mon projet ,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCÈNE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah Clarice ! ah Clarice ! inconstante ! volage !

CLARICE, à part le premier vers.

Auroit-il deviné déjà ce mariage ?

Alcippe , qu'avez vous ? qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai , déloyale ! eh ! peux-tu l'ignorer ?

Parle à ta conscience , elle devrait t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas , mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre , ame double et sans foi !

Confesse que tu n'as un père que pour moi.

La nuit , sur la rivière...

CLARICE.

Eh bien , sur la rivière ?

La nuit ? quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi ! sans rougir..?

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux mots ?

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr et demander le reste !

Ne saurois-tu rougir, si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi, tout ?

ALCIPPE.

Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre !

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre ;

Il t'en souvient alors : le tour est excellent !

Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,
A présent que le ciel me fait te mieux connoître.

Oui, pour passer la nuit en danses et festin,
Être avec ton galant du soir jusqu'au matin,
(Je ne parle que d'hier,) tu n'as point lors de père

CLARICE.

Rêvez-vous? raillez-vous? et quel est ce mystère?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret.
Choisis, une autre fois, un amant plus discret;
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, et si je le connoi...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi?
Tu passes, infidèle, ame ingrate et légère,
La nuit avec le fils, le jour avec le père !

CLARICE.

Son père de vieux temps est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisoit votre entretien?
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre !
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun,
Son entretien alors t'étoit fort importun?
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage?
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour?
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour?
T'en ai-je dit assez? Rougis, et meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux!

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,
Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses;

Je connois tes détours, et devine tes ruses.
Adieu: suis ton Dorante, et l'aime désormais;
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.

CLARICE.

Non ; il ne descend point , et ne peut nous entendre ;
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point , à moins que m'épouser ,
A moins qu'en attendant le jour du mariage
M'en donner ta parole , et deux baisers pour gage.

CLARICE.

Pour me justifier, vous demandez de moi,
Alcippe ? . . .

ALCIPPE.

Deux baisers , et ta main , et ta foi.

CLARICE.

Que cela ?

ALCIPPE.

Résous-toi , sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

SCÈNE IV.

ALCIPPE.

Va , ris de ma douleur alors que je te perds ;
Par ces indignités romps toi-même mes fers ;
Aide mes feux trompés à se tourner en glace ;
Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
Je cours à la vengeance , et porte à ton amant
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
Règleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ;

Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien,
Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien !
Le voici ce rival que son père t'amène :
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler :
Mais ce n'est pas ici qu'il le faut quereller.

SCÈNE V.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine , et me feroit malade...
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans
J'y croyois ce matin voir une île enchantée :
Je la laissai déserte et la trouve habitée ;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons ,
En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré-aux-clercs tu verras mêmes choses ;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais-cardinal.
Toute une ville entière avec pompe bâtie
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie ,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits ,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime.

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi ,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi ,
Où l'ardeur de la gloire à tout oser convie ,
Et force à tout moment de négliger sa vie ,
Avant qu'aucun malheur te puisse être venu ,
Pour te faire marcher un peu plus retenu ,
Je te veux marier.

DORANTE, à part.

O ma chère Lucrèce !

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse ,
Honnête, belle, et riche.

DORANTE.

Ah ! pour la bien choisir,
Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connois assez. Clarice est belle et sage
Autant que dans Paris il en soit de son âge ;
Son père de tout temps est mon plus grand ami ;
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah ! monsieur, j'en frémi :
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, à part.

Il faut jouer d'adresse.

(*haut.*)

Quoi ! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il m'est impossible ?

GÉRONTE.

Impossible ! et comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.
Je suis...

GÉRONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GÉRONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon consentement?

DORANTE.

On m'a violenté.

Vous ferez tout casser par votre autorité :
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée...
Ah ! si vous le saviez !

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père ; et pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.
Elle se nomme ?

DORANTE.

Orphise ; et son père, Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée.
Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avoit d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur !
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance :
Et les soins obligeants de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant

J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulois sans bruit
Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un soir que je venois de monter dans sa chambre....

(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre,
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé.)

Ce soir même son père en ville avoit soupé;
Il monte, à son retour; il frappe à la porte : elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin; et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)

Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :

Il se sied; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;

Lui propose un parti qu'on lui venoit d'offrir.

Jugez combien mon cœur avoit lors à souffrir !

Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,

Que sans m'inquiéter elle plut à son père.

Ce discours ennuyeux enfin se termina.

Le bon-homme partoît quand ma montre sonna :

Et lui se retournant vers sa fille étonnée,

« Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ? »

« Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,

Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,

N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure :

Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure. »

« Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »

Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :

Je la lui donne en main; mais, voyez ma disgrâce,

Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,

Fait marcher le déclin ; le feu prend , le coup part :
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe par terre ; et moi , je la crus morte.
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;
Il appelle au secours , il crie à l'assassin :
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte et combattant de rage ,
Au milieu de tous trois je me faisois passage ,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé , je recule , et rentre , alors Orphise
De sa frayeur première aucunement remise ,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi.
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons , pour défenses nouvelles ,
Bancs , tables , coffres , lits , et jusqu'aux escabelles :
Nous nous barricadons , et dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille ,
D'une chambre voisine on perce la muraille :
Alors me voyant pris , il fallut composer.
(Ici Clarice les voit de sa fenêtre ; et Lucrèce , avec
Isabelle , les voit aussi de la sienne.)

GÉRONTE.

C'est-à-dire , en françois , qu'il fallut l'épouser !

DORANTE.

Les siens m'avoient trouvé de nuit seul avec elle ,
Ils étoient les plus forts , elle me sembloit belle ,
Le scandale étoit grand , son honneur se perdoit :
A ne le faire pas ma tête en répondoit ;

Ses grands efforts pour moi , son péril , et ses larmes ,
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes :
Donc , pour sauver ma vie ainsi que son honneur ,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur ,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace ,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir ,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non , non , je ne suis pas si mauvais que tu penses ,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances ,
Que mon amour t'excuse ; et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien , afin d'être bon père.
Elle est belle , elle est sage , elle sort de bon lieu ,
Tu l'aimes , elle t'aime ; il me suffit. Adieu :
Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI.

DORANTE , CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire , et de mon artifice ?
Le bon-homme en tient-il ? m'en suis-je bien tiré ?
Quelque sot en ma place y seroit demeuré ;
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre ,

Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre.
O l'utile secret de mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai ?

DORANTE.

Pas deux mots :

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet....

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet.

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître.
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connoître ;
Quoique bien averti, j'étois dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau ;
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse....

SCÈNE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE.

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, après avoir lu.

Dis-lui que j'y viendrai.

(Sabine rentre, et Dorante continue.)

Doute encore, Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom !

Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître ,

Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.

Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.

Qu'auroit l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle ;

Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là-dedans ; et de quelqu'un des siens

Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS , lui présentant un billet.

Monsieur....

DORANTE.

Autre billet !

(après avoir lu tout bas le billet.)

J'ignore quelle offense
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;
Mais n'importe , dis-lui que j'irai volontiers.
Je te suis.

SCÈNE IX.

DORANTE.

Hier au soir je revins de Poitiers ,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage ,
Et j'ai déjà querelle , amour , et mariage.
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès , et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes ,
Plus en nombre à-la-fois , et plus embarrassantes ,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
Je rends graces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire amis,
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
Qui lui faisois raison sans avoir su de quoi.
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine.
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pu noircir ?
Dites ; que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,
Moins je découvre en moi ce qui peut vous déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien , puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;
Mon affaire est d'accord , et la chose vaut faite :
Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi ,
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi ,
Vous avez donné bal , collation , musique ;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique ,
Puisque , pour me jouer un si sensible tour ,
Vous m'avez à dessein caché votre retour ,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne , et j'ai lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage ,
Je ne vous guérirois ni d'erreur ni d'ombrage ,
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux ;
Mais comme vous savez tous deux ce que je vaux ,
Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux ,
Car elle est mariée , et ne peut être à vous ;
Depuis peu pour affaire elle est ici venue ,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi , Dorante , en cette occasion ,
De voir sitôt finir notre division.

DORANTE.

Alcippe , une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance :
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir ,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu ; je suis à vous.

SCÈNE II.

ALCIPPE , PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire !

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation , qui l'aura pu donner ?
A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.
Cette galanterie étoit pour d'autres dames.
L'erreur de votre page a causé votre ennui ;
S'étant trompé lui-même , il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même , et des gens de Lucrèce.
Il avoit vu chez elle entrer votre maîtresse ;
Mais il n'avoit pas vu qu'Hippolyte et Daphné ,
Ce jour-là par hasard , chez elle avoient dîné.
Il les en voit sortir , mais à coiffe abattue ,
Et sans les approcher il suit de rue en rue ;
Aux couleurs , au carosse , il ne doute de rien ;
Tout étoit à Lucrèce , et le dupe si bien ,

Que , prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice ,
Il rend à votre amour un très mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau ,
Descendre de carrosse , entrer dans un bateau ;
Il voit porter des plats , entend quelque musique ,
A ce que l'on m'a dit , assez mélancolique.
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété ,
Car enfin le carrosse avoit été prêté :
L'avis se trouve faux , et ces deux autres belles
Avoient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet !

PHILISTE.

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause ,
Dorante , qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe et sur l'heure apprêté ,
Lui qui , depuis un mois nous cachant sa venue ,
La nuit , incognito , visite une inconnue ,
Il vint hier de Poitiers , et , sans faire aucun bruit ,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi ! sa collation...

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge
Ou bien , s'il l'a donnée , il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat si peu prémédité

M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en son école ;
Tout homme de courage est homme de parole ;
A des vices si bas il ne peut consentir ,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume ,
Est vaillant par nature , et menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité :
Et vous-même admirez notre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices ,
Une collation servie à six services ,
Quatre concerts entiers , tant de plats , tant de feux ,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux ,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine :
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi ,
S'il a manqué de sens , n'a pas manqué de foi.
Pour moi , je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit assez mal aux remarques du page.
Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint ,
Et sans examiner croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace ;
Allons trouver Clarice , et lui demander grace :
Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE,

Attendez à demain, et me laissez agir;
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Dissiper sa colère, et lui rendre sa joie.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit;
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne seroit pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte?
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnoître;
Et sitôt que Géronte a voulu disparoître,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,

Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE.

Eh bien, cette pratique est-elle si nouvelle ?
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ?
Que j'en sais comme lui qui partent d'Allemagne,
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne,
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, et des chevaux perdus,
Qui, dans une gazette, apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !
Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paroître,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe il est maître, il y pipe ;
Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la pièce a la moindre apparence.

Alcippe cependant m'accuse d'inconstance ,
Me fait une querelle où je ne comprends rien :
J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien.
Il me parle de bal, de danse, de musique,
D'une collation superbe et magnifique,
Servie à tant de plats tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnoissez par-là que Dorante vous aime ,
Et que dans son amour son adresse est extrême ;
Il aura su qu'Alcippe étoit bien avec vous ,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre ;
Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment
Que de gagner un père et brouiller l'autre amant ?
Votre père l'agrée , et le sien vous souhaite ;
Il vous aime , il vous plaît : c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite , de vrai , ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi ! votre cœur se change , et désobéira ?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde , et perdre tes mesures.
Explique , si tu peux , encor ses impostures :
Il étoit marié sans que l'on en sût rien ;
Et son père a repris sa parole du mien ,
Fort triste de visage et fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah ! je dis à mon tour : Qu'il est fourbe , madame !

C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,
Que de prendre plaisir à fourber son dessein.
Car, pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire? et pourquoi lui parler?
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Non, je lui veux parler par curiosité.

Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité ;
Et si c'étoit lui-même, il pourroit me connoître :
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre ,
Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller.
Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.
Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille ;
Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille.

Mais, monsieur, ce seroit pour me bien divertir,
Si, comme vous, Lucrece excelloit à mentir.
Le divertissement seroit rare, ou je meure ;
Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard :
D'un et d'autre côté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes :
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne hésiter jamais, et rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCÈNE V.

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, à la fenêtre ;
DORANTE, CLITON, en bas.

CLARICE, à Isabelle.

Isabelle,

Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(*Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.*)

LUCRÈCE, à Clarice.

Il conte assez au long ton histoire à mon père.
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Êtes-vous là, Dorante ?

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, à Lucrèce.

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'auroit-il déjà reconnue à la voix?

CLITON, bas, à Dorante.

C'est elle; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, à Clarice.

Oui, c'est moi qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux;
C'est une longue mort; et, pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandements j'apporte donc ma vie;
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie!
Disposez-en, madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulois tantôt proposer quelque chose;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car il est impossible.

DORANTE.

Impossible ! Ah ! pour vous
Je pourrai tout , madame , en tous lieux , contre tous

CLARICE.

Jusqu'à vous marier quand je sais que vous l'êtes ?

DORANTE.

Moi , marié ! ce sont pièces qu'on vous a faites ;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, bas , à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRÈCE, bas , à Clarice.

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais ; et si , par cette voie ,
On pense...

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens !

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE.

Non , si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée ,
Cessez d'être en balance , et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE , à Lucrèce.

On diroit qu'il dit vrai , tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Hé! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écrivoire ou de verre;
Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour,
Que depuis une année il fait ici sa cour;
Qui donne toute nuit festin, musique, et danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence,
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit.
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit!
Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, bas, à Dorante.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, bas, à Cliton.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(à Clarice.)

De ces inventions chacune a sa raison;
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente:
Mais à présent je passe à la plus importante.
J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer?)
Je l'ai feint; et ma feinte à vos mépris m'expose.

Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, bas, à Dorante.

De grace, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, bas, à Cliton.

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

(à Clarice.)

Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,

L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir

Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon ame à la belle Lucrèce ;

Et, par ce mariage au besoin inventé,

J'ai su rompre celui qu'on m'avoit apprêté.

Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes, (d

Appelez-moi grand fourbe, et grand donneur de bo

Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment

Et joignez à ces noms celui de votre amant.

Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres ;

J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres

Et, libre pour entrer en des liens si doux,

Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,

Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu vue et ne me connoît pas?

DORANTE.

Je ne vous connois pas ! Vous n'avez plus de mère ;
Périandre est le nom de monsieur votre père ;
Il est homme de robe , adroit et retenu ;
Dix mille écus de rente en font le revenu ;
Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie ;
Vous aviez une sœur qui s'appeloit Julie.
Vous connois-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Cousine, il te connoît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, en elle-même.

Plût à Dieu !

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Découvrons le fond de l'artifice.

(à Dorante.)

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice ,
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame ;
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service ,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté ;

Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté :
Si Lucrèce à vos yeux paroît un peu plus belle ,
De bien mieux faits que vous se contenteroient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas ;
Et, plutôt que l'hymen avec elle me lie ,
Je serai marié si l'on veut en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel...

CLARICE, bas, à Lucrèce.

L'ai-je dit?

DORANTE.

j'éprouve le courroux,
Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous!

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence
Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,
Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer!

Adieu : retirez-vous ; et croyez , je vous prie ,
Que souvent je m'égaie ainsi par raillerie ,
Et que , pour me donner des passe-temps si doux ,
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien , vous le voyez ; l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah ! Cliton , je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en aurez sans doute un plus heureux succès ,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès.
Mais je suis ce fâcheux qui nuit par ma présence ,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être : qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part ,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse.

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce ,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché ,
Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disois vérité.

CLITON.

Quand un menteur l'a dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune ;
Telle rend des mépris , qui veut qu'on l'importune.
Mais , de quelques effets que les siens soient suivis ,
Il sera demain jour ; et la nuit porte avis.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.**DORANTE, CLITON.****CLITON.**

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver ;
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver :
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée
Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remède au désordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour suprême :
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète ;

A lui faire présent mes efforts seroient vains ;
Elle a le cœur trop bon : mais ses gens ont des mains ;
Et, quoique sur ce point elle les désavoue ,
Avec un tel secret leur langue se dénoue :
Ils parlent ; et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.
Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa lettre ,
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre ;
Et ce sera hasard si sans beaucoup d'effort
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;
Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne sait : mais ce confus murmure
D'un air pareil au vôtre à-peu-près le figure ;
Et, si de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce ?

CLITON.

Ah ! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse ?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet évènement ;
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire ,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire ,
Je ne célerai rien , puisque je l'ai promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers , où nous prîmes querelle ;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle ,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudroit tâter.
Hier nous nous rencontrons ; cette ardeur se réveille ,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ;
Je me défais de toi , j'y cours , je le rejoins ,
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins :
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade ,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte, il est mort ?

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes , je plains son sort :
Il étoit honnête homme ; et le ciel ne déploie...

SCÈNE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux : mon père...

DORANTE.

Eh bien ?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune ; et pour revoir un père
Un homme tel que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée :
On attendoit mon père afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner ;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle ;
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnoissant.

Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père se délasse ,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, bas, à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance.
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci !

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort ! Quoi ! monsieur, vous m'en donnez aussi,
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,
A moi, de vos secrets le grand dépositaire !
Avec ces qualités j'avois lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoi ! mon combat te semble un songe imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tout lieu,
Que quiconque en échappe est bien aimé de Dieu.
Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend ! sa guérison t'étonne !
L'état où je le mis étoit fort périlleux ;
Mais il est à présent des secrets merveilleux.
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie,
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace ,
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place ,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part ,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune ;
On n'en fait plus de cas : mais, Cliton, j'en sais une
Qui rappelle sitôt des portes du trépas ,
Qu'en moins d'une heure ou deux on ne s'en souvient p
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois, et tu serois heureux ;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux ,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles ,
Que ce seroit pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE.

L'hébreu ? parfaitement.

J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries ,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries ;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah ! cervelle ignorante !

Mais mon père survient.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchois, Dorante.

DORANTE , à part.

Je ne vous cherchois pas, moi. Que mal-à-propos
Son abord importun vient troubler mon repos !
Et qu'un père incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage ,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon ame
Un violent desir de voir ici ta femme.
J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi :
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille.

J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne :
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne ;
N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris ;
Et pour moi je suis prêt : mais je perdrai ma peine ;
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse !

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GÉRONTE.

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse ?

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'alégresse ;
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux.
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.
Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, bas, à Cliton.

Le bon-homme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE , se retournant.

Écris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

(à Cliton.)

Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous , il revient sur ses pas.

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire ;
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus ,
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE.

Étant tout d'une main il sera plus honnête.

DORANTE , à part le premier vers.

Je lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?
Votre main ou la mienne , il n'importe des deux.

GÉRONTE.

Les nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Mon père sait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fais plus attendre.

Dit-moi...

DORANTE , à part.

Que lui dirai-je ?

GÉRONTE.

Ils'appelle?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom ;
C'étoit, je m'en souviens , oui , c'étoit Armédon.

DORANTE.

Oui , c'est là son nom propre , et l'autre d'une terre
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre ,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom ,
Que tantôt c'est Pyrandre , et tantôt Armédon.

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage ,
Et j'en usois ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché ,
Le reste encor long-temps ne peut être caché :

On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée; et, puisque le temps presse,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier au soir j'étois si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre:
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Hé! monsieur...

DORANTE.

Prends, te dis-je :

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige.
Dépêche ; tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons !

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.

Chère amie , entre nous , toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences :
Si ce n'est assez d'une , ouvre toutes les deux :
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluie est fort douce ; et , quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrerois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes ;
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
Retiens bien ma doctrine ; et , pour faire amitié ,
Si tu veux , avec toi je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi ,
En voudrois-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donneroie bien ; mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne ou la prendre , ou la lire :

J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez , elle se rend
Plus douce qu'une épouse , et plus souple qu'un gant.

DORANTE.

(*bas* , à *Cliton* .) (*haut* , à *Sabine* .)

Le secret a joué. Présente-la , n'importe :
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCÈNE VII.

CLITON , SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;
C'est un homme qui fait litière de pistoles :
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie , et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences

Je ne suis pas encor si dupe que tu penses.
Je sais bien mon métier ; et ma simplicité
Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance
Doit obstiner mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible, en viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;
Durant toute la nuit elle n'a point dormi ;
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce,
Et, s'il me vouloit croire, il quitteroit Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles ;
Elle l'aime, et son cœur n'y sauroit consentir,
Parceque d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter, et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :

Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi-bien comme lui ?

CLITON.

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE.

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.

Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnoître,

Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroître,

Pour voir si par hasard il ne me diroit rien ;

Et, s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.

Va-t'en ; et, sans te mettre en peine de m'instruire,

Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir,

Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SABINE, seule.

Que je vais bientôt voir une fille contente !

Mais la voici déjà : qu'elle est impatiente !

Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

SCÈNE VIII.

SABINE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Eh bien, que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose ;

Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE, après avoir lu.

Dorante avec chaleur fait le passionné :

Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné ;

Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles

LUCRÈCE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRÈCE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,

Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,

J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;
Et je remets, madame , au jugement de tous
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous ,
Et si ce traitement marque une ame commune.

LUCRÈCE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;
Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRÈCE.

Dis-lui que , sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ?

LUCRÈCE.

Mêle-s-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes ;
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs ames ;
Et l'avertis sur-tout des heures et des lieux
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parcequ'il est grand fourbe , il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah ! si vous connoissiez les peines qu'il endure ,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint :
Toute nuit il soupire , il gémit , il se plaint.

LUCRÈCE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte ,
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;
Et sache entre les deux toujours le modérer,

Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

SCÈNE IX.

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite :
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ;
Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci.

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte ; et toi, te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentoit alors,
A présent il dit vrai ; j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE.

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connoître ;
Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRÈCE.

C'en est trop ; et tu dois seulement présumer

Que je penche à le croire , et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;
Ces deux points en amour se suivent de si près ,
Que qui se croit aimée aime bientôt après.

LUCRÈCE.

La curiosité souvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiroient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez , qu'il est besoin de tout ce badinage !
Faites moins la sucrée , et changez de langage ;
Ou vous n'en casserez , ma foi , que d'une dent.

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle ; et dis-moi cependant ,
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries ,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries ,
Il fut , ou je me trompe , assez bien écouté.
Étoit-ce amour alors , ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure , avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il auroit pu me dire.

LUCRÈCE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;
Je l'ai pris , je l'ai lu , mais le tout sans amour :
Curiosité pure , avec dessein de rire

De tous les compliments qu'il auroit pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire , et d'avoir écouté ;
L'un est grande faveur ; l'autre , civilité :
Mais trouve-s-y ton compte ; et j'en serai ravie ;
En l'état où je suis , j'en parle sans envie.

LUCRÈCE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE.

Ajoute , à ton exemple.

CLARICE.

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE , à Clarice.

Allons.

(à Sabine.)

Si tu le vois , agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais :
Je connois à tous deux où tient la maladie ;
Et le mal sera grand si je n'y remédie.
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE.

Je ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le digeste à Poitiers,
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il ce Pyrandre ?

GÉRONTE.

Un de leurs citoyens.
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE.

Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom ;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le père d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise?
Vous connoissez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon, et Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.
Je sais tout; et, de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir; et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi ! Dorante a donc fait un secret mariage?

GÉRONTE.

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit?

GÉRONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah ! puisqu'il vous l'a dit ,
Il vous fera du reste un fidèle récit ;
Il en sait , mieux que moi , toutes les circonstances :
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ;
Mais il a le talent de bien imaginer ;
Et moi , je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE.

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non ; sa parole est sûre , et vous pouvez l'en croire :
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partoît d'un esprit de grande invention ;
Et , si ce mariage est de même méthode ,
La pièce est fort complète , et des plus à la mode.

GÉRONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux ?

PHILISTE.

Ma foi , vous en tenez aussi-bien comme nous ;
Et , pour vous en parler avec toute franchise ,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise ,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez : adieu ; je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II.

GÉRONTE.

O vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !

Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?
 Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
 Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,
 Après m'avoir fourbé , me fait fourber moi-même :
 Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
 Il me fait la trompette et le second auteur !
 Comme si c'étoit peu pour mon reste de vie
 De n'avoir à rougir que de son infamie ,
 L'infame , se jouant de mon trop de bonté ,
 Me fait encor rougir de ma crédulité !

SCÈNE III.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme ?

DORANTE, à part.

Ah ! rencontre fâcheuse !

(haut.)

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous pas avec toute la France
 D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance ,
 Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
 Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne ,
Que la vertu l'acquiert , comme le sang le donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert ,
Où le sang l'a donné , le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;
Tout ce que l'un a fait , l'autre le peut défaire ;
Et , dans la lâcheté du vice où je te voi ,
Tu n'es plus gentilhomme , étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler , toi , de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme , et ment comme tu fais ,
Il ment quand il le dit , et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas ? est-il tache plus noire ,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Est-il quelque foiblesse , est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion ,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie ,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens ?

GÉRONTE.

Qui me le dit , infame ?

Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, bas, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, bas, à Dorante.

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vicillesse,
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit foible, ou pour cervelle usée!
Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard?
Voyois-tu violence ou courroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice?
Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une inconnue?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné!
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte!

Va, je te désavoue.

DORANTE.

Eh ! mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi ? des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, bas, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,
De Lucrece, en un mot... vous la pouvez connoître.

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connois, et ceux qui l'on fait naître.
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment

Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice,
Sitôt que je le sus, me parut un supplice :
Mais comme j'ignorois si Lucrece et son sort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venoient ses beautés d'allumer dans mon ame ;
Et j'avois ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.

Mais, si je vous osois demander quelque grace,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerois, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle;
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez;
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi!
Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père ;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.
Je connois ta Lucrèce, et la vais demander :
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,

Tu peux bien fuir mes yeux , et ne me voir jamais ;
Autrement , souviens-toi du serment que je fais ,
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père ;
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompt justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grace ;
Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois
Devoit en galant homme aller jusques à trois :
Toutes tierces, dit-on , sont bonnes , ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton , ne raille point , que tu ne me déplaies :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce ,
Et vous vois si fertile en semblables détours ,
Que , quoi que vous disiez , je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime ; et sur ce point ta défiance est vaine :
Mais je hasarde trop , et c'est ce qui me gêne.

Si son père et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux seroit conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant:
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'ame un peu gênée:
Mon cœur entre les deux est presque partagé;
Et celle-ci l'auroit s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire la demande?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas cru, si je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoi! même en disant vrai, vous mentiez en effet?

DORANTE.

C'étoit le seul moyen d'apaiser sa colère.

Que maudit soit quiconque a détrompé mon père!

Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir

De consulter mon cœur, et je pourrois choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.

Oh! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus!

Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.

N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé.
Mais Sabine survient.

SCÈNE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre ?
En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE.

Oui, monsieur, mais...

DORANTE.

Quoi, mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah ! si vous aviez vu comme elle m'a grondée !
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera ; mais , pour t'en consoler,
Tends la main.

SABINE.

Eh ! monsieur !

DORANTE.

Ose encor lui parler.

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON, bas, à Dorante.

Voyez la bonne pièce avec ses révérences !
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés !
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ;
Mais , à parler sans fard...

CLITON.

Sait-elle son métier !

SABINE.

Elle n'en a rien fait , et l'a lu tout entier.
Je ne puis si long-temps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux , je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas , à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi...

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ! Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter,

Puisque ce cher objet n'en sauroit plus douter :

Mon père...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI.

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE,
SABINE, CLITON.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.

Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE, à Clarice.

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, bas, à Lucrèce.

On diroit qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.

Voyons s'il continue.

DORANTE, à Clarice.

Ah ! que loin de vos yeux

Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux !

Et que je reconnois par mon expérience

Quel supplice aux amants est une heure d'absence !

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Il continue encor.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Mais écoute.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

(*haut.*)

Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante ?

DORANTE, à Clarice.

Hélas ! que cette amour vous est indifférente !

Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Je ne sais où j'en suis.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ;

Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, à Clarice.

Vous consultez ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie ;
Le sien auprès de vous me seroit trop fatal ;
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, en elle-même.

Ah ! je n'en ai que trop ; et si je ne m'en venge...

CLARICE, à Dorante.

Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois : mais enfin me reconnoissez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnois ? Quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déjà votre ame inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurois quittée !
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, madame ; et, sans doute pour rire
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire

Qu'à dessein de mourir en des liens si doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice.

DORANTE.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sais plus moi-même, à mon tour, où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, à Cliton.

Lucrèce ! Que dit-elle ?

CLITON, bas, à Dorante.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle ;
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé ;
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, bas, à Cliton.

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnoître.

CLITON, bas, à Dorante.

Clarice, 'sous son nom, parloit à sa fenêtre ;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, bas, à Cliton.

Bonne bouche ! j'en tiens : mais l'autre la vaut bien ;

Et, comme dès tantôt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déjà penchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point; et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de batterie.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie.
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, à Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris.
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous, j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine.
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine :

Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouois ,
Mais par de faux mépris que je désavouois :
Car enfin je vous aime , et je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi , si vous m'aimez , feindre un hymen en l'air ,
Quand un père pour vous est venu me parler ?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE , à Dorante.

Pourquoi , si vous l'aimez , m'écrire cette lettre ?

DORANTE , à Lucrèce.

J'aime de ce courroux les principes cachés.
Je ne vous déplaïs pas , puisque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse ;
Il faut vous dire vrai , je n'aime que Lucrèce.

CLARICE , à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ? et peux-tu l'écouter ?

DORANTE , à Lucrèce.

Quand vous m'aurez ouï , vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom , Lucrèce , et par votre fenêtre ,
Clarice m'a fait pièce , et je l'ai su connoître ;
Comme , en y consentant vous m'avez affligé ,
Je vous ai mise en peine , et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE , bas , à Lucrèce.

Veux-tu long-temps encore écouter ce moqueur ?

DORANTE, à Lucrèce.

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ai fait taire,
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père:
Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour et ma condition.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, à Lucrèce.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, à Dorante.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon père à présent porte parole au vôtre,
Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre?

LUCRÈCE.

Après son témoignage, il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, à Lucrèce

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

(à Clarice.)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien:
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien;
Mais entre vous et moi vous savez le mystère.
Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE,
LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE, sortant de chez Clarice, et parlant à elle.
Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, sortant de chez Lucrèce, et parlant à elle.
Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, à Clarice.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, à Lucrèce.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE.

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le
reste rentre chez Lucrèce.*)

SABINE, à Dorante, comme il rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.

Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, seul.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !

Peu sauroient comme lui s'en tirer avec grace.

Vous autres, qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

RODOGUNE,
PRINCESSE DES PARTHES,
TRAGÉDIE.

1646.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE , reine de Syrie , veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS , } fils de Démétrius et de Cléopâtre.
ANTIOCHUS , }

RODOGUNE , sœur de Phraates , roi des Parthes.

TIMAGÈNE , gouverneur des deux princes.

ORONTE , ambassadeur de Phraates.

LAONICE , sœur de Timagène , confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie , dans le palais royal.

RODOGUNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit :
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix ;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux princes jumeaux nous déclarer l'aîné :
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.

Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine ,
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ?
Rodogune , par elle en esclave traitée ,
Par elle se va voir sur le trône montée ,
Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon , je vous prie ,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers , et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor ,
Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
Voyant le roi captif , la reine désolée ,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée ;
Et le sort , favorable à son lâche attentat ,
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'état.
La reine , craignant tout de ces nouveaux orages ,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages ;
Et , pour n'exposer pas l'enfance de ses fils ,
Me les fit chez son frère enlever à Memphis.
Là , nous n'avons rien su que de la renommée ,
Qui , par un bruit confus diversement semée ,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon , après quatre batailles ,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles ,
En forma tôt le siège ; et , pour comble d'effroi ,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté , qui déjà dans son ame
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme ,
Voulut forcer la reine à choisir un époux.
Que pouvoit-elle faire et seule et contre tous ?
Croyant son mari mort , elle épousa son frère.
L'effet montra soudain ce conseil salutaire.
Le prince Antiochus , devenu nouveau roi ,
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi :
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes ;
Et la mort de Tryphon , dans un dernier combat ,
Changeant tout notre sort , lui rendit tout l'état.
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
De remettre ses fils au trône de leur père ,
Il témoigna si peu de la vouloir tenir ,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans , son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son frère :
Il attaqua le Parthe , et se crut assez fort
Pour en venger sur lui la prison et la mort.
Jusque dans ses états il lui porta la guerre ;
Il s'y fit par-tout craindre à l'égal du tonnerre ;
Il lui donna bataille , où mille beaux exploits...
Je vous achèverai le reste une autre fois :

Un des princes survient.

(*Laonice veut se retirer.*)

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice ;

Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.

Dans l'état où je suis, triste, et plein de souci,
Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.

Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,
Et de tous les mortels ce secret révélé

Me rend le plus content ou le plus désolé.

Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère,
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère,
Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.

Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre
Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux :

Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse,
Et puis par ce partage épargner les soupirs
Qui naîtroient de ma peine ou de ses déplaisirs !

Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cède l'empire ;

Mais porte-lui si haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ;
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

SCÈNE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGÈNE.

TIMAGÈNE.

Seigneur, le prince vient ; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème.

ANTIOCHUS.

Ah ! je tremble ; et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCÈNE V.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE,
LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS.

Parlez ; notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui ;
C'en est le fondement, la liaison, le gage ;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frère, également ;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède.

SÉLEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, je l'apporte, et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envîrai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux ;

Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse ,
Vous , satisfait du trône , et moi , de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir ,
Qui , de la même main qui me cède un empire ,
M'arrache un bien plus grand , et le seul où j'aspire ?

SÉLEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même ; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi ! l'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! l'estimez-vous moins ?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône , il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc , mon frère ?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi ;

C'est là tout mon malheur , c'est là tout mon souci.

J'espérois que l'éclat dont le trône se pare

Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare ;
Mais aussi-bien qu'à moi son prix vous est connu ,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah ! déplorable prince !

SÉLEUCUS.

Ah ! destin trop contraire !

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frère !

SÉLEUCUS.

O mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux !
Que ne ferois-je point contre un autre que vous !

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire , amitié fraternelle ?

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre ; et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône , et le cède avec gloire ;
Cet effort de vertu couronne sa mémoire :
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cède est un lâche , et ne sait pas aimer.

De tous deux Rodogune a charmé le courage ;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
Elle doit épouser, non pas vous , non pas moi ,
Mais de moi , mais de vous , quiconque sera roi.
La couronne entre nous flotte encore incertaine ;
Mais sans incertitude elle doit être reine :
Cependant , aveuglés dans notre vain projet ,

Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !
 Régnons ; l'ambition ne peut être que belle ,
 Et pour elle quittée , et reprise pour elle ;
 Et ce trône , où tous deux nous osions renoncer ,
 Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :
 C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;
 Nous pouvons nous en plaindre , et nous devons l'attendre .

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire , il faut qu'en ce grand jour
 Notre amitié triomphe aussi-bien que l'amour .

Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie ,
 Qui mirent l'une en sang , l'autre aux flammes en proie ,
 N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
 Que ceux que contre nous le sort a réunis .

Il sème entre nous deux toute la jalousie
 Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie ;
 Un même espoir du sceptre est permis à tous deux ;
 Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux .

Thèbes périt pour l'un , Troie a brûlé pour l'autre .

Tout va choir en ma main , ou tomber en la vôtre :

En vain votre amitié tâchoit à partager ;

Et , si j'ose tout dire , un titre assez léger ,

Un droit d'aînesse obscur , sur la foi d'une mère ,

Va combler l'un de gloire , et l'autre de misère .

Que de sujets de plainte en ce double intérêt

Aura le malheureux contre un si foible arrêt !

Que de sources de haine ! Hélas ! jugez le reste ,

Craignez-en avec moi l'événement funeste ;

Ou plutôt avec moi faites un digne effort

Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme ,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre ame ,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie :
Ainsi notre amitié , triomphante à son tour ,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour ;
Et , de notre destin bravant l'ordre barbare ,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous , mon frère ?

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me pressez !

Je le voudrois du moins , mon frère , et c'est assez ;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire ,
Que je désavouérai mon cœur , s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.
Mais allons leur donner le secours des serments ,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons , allons l'étreindre , au pied de leurs autels ,
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE VI.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne ;
Confident de tous deux , prévoyant leur douleur ,
J'ai prévu leur constance , et j'ai plaint leur malheur .
Mais , de grace , achevez l'histoire commencée .

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée ,
Les Parthes , au combat par les nôtres forces ,
Tantôt presque vainqueurs , tantôt presque enfoncés ,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse
Virent long-temps voler la victoire douteuse :
Mais la fortune enfin se tourna contre nous ,
Si bien qu'Antiochus , percé de mille coups ,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie ,
Lui voulut dérober les restes de sa vie ,
Et , préférant aux fers la gloire de périr ,
Lui-même par sa main acheva de mourir .
La reine , ayant appris cette triste nouvelle ,
En reçut tôt après une autre plus cruelle ;
Que Nicanor vivoit ; que , sur un faux rapport ,
De ce premier époux elle avoit cru la mort ;
Que , piqué jusqu'au vif contre son hyménée ,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée ;

Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il alloit épouser la princesse sa sœur.

C'est cette Rodogune où l'un et l'autre frère
Trouve encor les appas qu'avoit trouvé leur père.

La reine envoie en vain pour se justifier;
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable;
Et son amour nouveau la veut croire coupable;
Son erreur est un crime; et, pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadème
Pour ceindre une autre tête en sa présence même;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naîtront le trône de Syrie.

Mais tandis qu'animé de colère et d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants, et court comme à la proie,
La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
Et, changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte par-tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.

Que vous dirai-je enfin ? les Parthes sont défaits ;
Le roi meurt , et , dit-on , par la main de la reine ;
Rodogune captive est livrée à sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers
Alors , sans moi , mon frère , elle les eût soufferts.
La reine , à la gêner prenant mille délices ,
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices ;
Mais , quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu ,
Je promettois beaucoup , et j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance ;
Sur nous à main armée il fond en diligence ,
Nous surprend , nous assiège , et fait un tel effort ,
Que , la ville aux abois , on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille , enflé de l'avantage ;
Mais voyant parmi nous Rodogune en otage ,
Enfin il craint pour elle , et nous daigne écouter ;
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
La reine de l'Égypte a rappelé nos princes
Pour remettre à l'ainé son trône et ses provinces.
Rodogune a paru , sortant de sa prison ,
Comme un soleil levant dessus notre horizon.
Le Parthe a décampé , pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres ;
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui.
La paix finit la haine ; et , pour comble aujourd'hui ,
Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune ?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour ,

Ils ont vu Rodogune , et j'ai vu leur amour :
Mais, comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoissant leur vertu , je n'en vois rien à craindre.
Pour vous , qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGÈNE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence ;
Et peut-être à dessein... Je la vois qui s'avance.
Adieu : je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCÈNE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace ,
Et coule dans ma joie une secrète glace ;
Je tremble , Laonice , et te voulois parler ,
Ou pour chasser ma crainte , ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi ! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire !

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect ;
Et le trône , et l'hymen , tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice ,
Le trône sous mes pas creuser un précipice.
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés ,

Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :
En un mot , je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement ;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement ;
Et , dans l'état où j'entre , à te parler sans feinte ,
Elle a lieu de me craindre , et je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats :
J'oublie , et pleinement , toute mon aventure.
Mais une grande offense est de cette nature ,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé ;
Et , quoiqu'en apparence on les réconcilie ,
Il le craint , il le hait , et jamais ne s'y fie ;
Et , toujours alarmé de cette illusion ,
Sitôt qu'il peut le perdre , il prend l'occasion.
Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah ! madame , je jure

Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidèle époux.
Si , teinte de son sang et toute furieuse ,
Elle vous traita lors en rivale odieuse ,
L'impétuosité d'un premier mouvement

Engageoit sa vengeance à ce dur traitement ;
Il falloit un prétexte à vaincre sa colère ,
Il y falloit du temps ; et, pour ne vous rien taire ,
Quand je me dispensois à lui mal obéir ,
Quand en votre faveur je semblois la trahir ,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie
Elle en dissimuloit la meilleure partie ;
Que, se voyant tromper, elle fermoit les yeux ,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A présent que l'amour succède à la colère ,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère ;
Et si de cet amour je la voyois sortir ,
Je jure de nouveau de vous en avertir :
Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise.
Le roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui ,
Elle sera sa mère , et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux , je sais qu'il vous adore :
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui , je crains leur hymen , et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi ! sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite ,
Un avantage égal pour eux me sollicite ;
Mais il est malaisé dans cette égalité

Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'est par-là que l'un d'eux obtient la préférence :
Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;
Mais cette indifférence est une aversion
Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour ! incroyable chimère !
Je voudrois être à lui si je n'aimois son frère ;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon ame :
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage ,
Je saurai l'accepter avec même visage ;
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'une autre qu'un mari règne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez , aisément je devine ,
Et , pour vous dire enfin ce que je m'imagine ,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur ,
Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon silence ;
Même , de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé ,
Je romps un entretien dont la suite me blesse :
Adieu. Mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame , assurez-vous sur ma fidélité.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE.

Serment fallacieux , salutaire contrainte
 Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte ,
 Heureux déguisements d'un immortel courroux ,
 Vains fantômes d'état , évanouissez-vous :
 Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître ,
 Avec ce péril même il vous faut disparaître ,
 Semblables à ces vœux dans l'orage formés ,
 Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
 Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée ,
 Recours des impuissants , haine dissimulée ,
 Digne vertu des rois , noble secret de cour ,
 Éclatez , il est temps , et voici notre jour :
 Montrons-nous toutes deux , non plus comme sujettes ,
 Mais telle que je suis , et telle que vous êtes.
 Le Parthe est éloigné , nous pouvons tout oser :
 Nous n'avons rien à craindre , et rien à déguiser ;
 Je hais , je règne encor. Laissons d'illustres marques
 En quittant , s'il le faut , ce haut rang des monarques :
 Faisons-en avec gloire un départ éclatant ,

Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
Tremble, te dis-je ; et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête ?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux :
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare,
Que le souhait confus entre les deux s'égare ;
Et ce qu'en quelques uns on voit d'attachement
N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement.
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre :
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre ;

Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE.

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connoître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux :
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main.
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jouir des états qu'il avoit regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupoit leur trône, et craignoit leur présence ;
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis.
Quand je le menaçois du retour de mes fils,
Voyant ce foudre prêt à servir ma colère,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire ;

Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchoit plus que son hyménée,
Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus :
Je fis beaucoup alors, et ferois encor plus
S'il étoit quelque voie, infame ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délice de mon cœur, il faut que je te quitte ;
On m'y force, il le faut : mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle :
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle ;
Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui me venger,
Ma perte est supportable et mon mal est léger.

LAONICE.

Quoi ! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine !

CLÉOPATRE.

Quoi ! je ferois un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux !
N'apprendras-tu jamais, ame basse et grossière,

A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
Toi qui connois ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards ;
Que , sans Antiochus , Tryphon m'eût dépouillée ;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée ;
Ne saurois-tu juger que si je nomme un roi ,
C'est pour le commander, et combattre pour moi ?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse ;
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse ,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer ,
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale ,
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale :
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir ;
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connoissois mal.

CLÉOPATRE.

Connois-moi tout entière.

Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière ,
Ce ne fut ni pitié , ni respect de son rang ,
Qui m'arrêta le bras , et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée ,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours
M'exposaient à son frère , et foible , et sans secours :
Je me voyois perdue à moins d'un tel otage.
Il vint , et sa fureur craignit pour ce cher gage :
Il m'imposa des lois , exigea des serments ;

Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire;
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine; et, sous de faux apprêts...
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS,
LAONICE.

CLÉOPATRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour,
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous. (fertes!
Quelles peines depuis, grands dieux! n'ai-je souffert!
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit;
Je crus mort votre père; et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,

Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et, de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'état que n'eussé-je pu faire ?
Je choisis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine son bras en relève la chute,
Que par lui de nouveau le sort me persécute ;
Maître de votre état par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;
Et de dépositaire et de libérateur
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre ;
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre père, et mon premier époux....
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
Passons ; je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler.
Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ;
Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un trône où d'éternels malheurs

Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
Chez mon frère avec vous trouvoit un sûr asile :
Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfants qui naîtroient d'un second hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien ;
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère
Un trône racheté par le malheur d'un père.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant ;
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités !

ANTIOCHUS.

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute
Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône aussi-bien que le jour ;
Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre :
Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Épargnez le dernier à notre souvenir ;
Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau

Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau :
Un fils est criminel quand il les examine ;
Et, quelque suite enfin que le ciel y destine ,
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec même espérance :
Mais si nous l'attendons , c'est sans impatience ;
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ;
C'est le fruit de vos soins , jouissez-en long-temps :
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace ;
Et l'accepter sitôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère
Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère,
L'ambition n'est pas notre plus grand desir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie,

Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.

O nobles sentiments d'une ame généreuse !
O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
Le sort de votre père enfin est éclairci :
Il étoit innocent, et je puis l'être aussi ;
Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère ;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre père, à moi mon innocence ;
Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime,
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé :
Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;
Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse ;
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné !
Redoutez-vous son frère ? Après la paix infame
Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets

Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;
Et, tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie ,
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?
Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave ,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?....
Vous ne répondez point ! Allez , enfants ingrats ,
Pour qui je crus en vain conserver ces états :
J'ai fait votre oncle roi , j'en ferai bien un autre ;
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais , madame , voyez que pour premier exploit....

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande ;
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris ;
Je vous le dis encor , le trône est à ce prix ;
Je puis en disposer comme de ma conquête :
Point d'ainé , point de roi , qu'en m'apportant sa tête ;
Et puisque mon seul choix vous y peut élever ,
Pour jouir de mon crime il le faut achever.

SCÈNE VI.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mégère !
O femme que je n'ose appeler encor mère !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurois-tu souffrir qu'on règne innocemment ?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler !

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
Nous le nommions cruel ; mais il nous étoit doux
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse
Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse ;
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
D'en connoître la cause, et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de foiblesse ;
Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse.
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ;
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien ;
Je sais ce que je dois : mais dans cette contrainte ,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte ;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infame
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux ,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère ;
Et plus je vois son crime indigne de ce rang ,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence ;
Mais ma confusion m'impose le silence ,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide ;
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ;
Je me cache à moi-même un excès de malheur

Où notre ignominie égale ma douleur;
Et détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.

Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
Elle est mère , et le sang a beaucoup de pouvoir ;
Et , le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine ,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS.

Ah ! mon frère , l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard ;
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part :
Elle fait bien sonner ce grand amour de mère ;
Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;
Et , quoi que nous étale un langage si doux ,
Elle a tout fait pour elle , et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;
Nous ayant embrassés , elle nous assassine ,
En veut au cher objet dont nous sommes épris ,
Nous demande son sang , met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre ;
Il est , il est à nous si nous osons le prendre :
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
Il est à l'un de nous si l'autre le consent.
Régions , et son courroux ne sera que foiblesse ;
C'est l'unique moyen de sauver la princesse.
Allons la voir , mon frère , et demeurons unis ;

C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que son amour m'inspire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
Ne sauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi!
Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense!
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense!
Lorsque tu la trompois, elle fermoit les yeux!
Ah! que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon ame,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours

A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie ;
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie ;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser....

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser ;
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle ,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous , qui , comme ambassadeur ,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur ;
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère ,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous résolviez , laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes ;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces :
Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant ; si j'étois ici vue ,
Votre péril croîtroit , et je serois perdue.
Fuyez , grande princesse , et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va , je reconnoîtrai ce service en son lieu.

SCÈNE II.

RODOGUNE , ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous , Oronte , en ce péril extrême ,

Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème?
Fuirons-nous chez mon frère? attendrons-nous la mort
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile ;
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer ;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse :
Feignant de vous servir, elle sert sa maîtresse.
La reine, qui sur-tout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
Et, pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix ;
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle ,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs et nos légèretés
D'avoir osé douter de la foi des traités ;
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la reine impunie.

A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut ou régner, ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne ;
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur !

Mais pourrons-nous braver une reine en colère
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous puissions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux ?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;
Et ces astres naissants sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle ,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés ;
Ils sont peu , mais vaillants , et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins ; et sur-tout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCÈNE III.

RODOGUNE.

Quoi ! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service ,
Et , sous l'indigne appât d'un coup-d'œil affété ,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté !

Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ;
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir :
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs desirs, sans leur jeter d'amorce ;
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.

Sentiments étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi :
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria, « Vengeance! Adieu; je meurs pour vous! »
Chère ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang :
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes ;
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr ;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivais mon destin en victime d'état :
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,

Des restes de ta vie insolemment avide ,
Vouloir encor percer ce sein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage ;
Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.

Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme ,
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame ,
Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes ;
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes :
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.

Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux ;
Et, content de mon cœur dont je te fais le maître ,
Dans mes regards surpris garde-toi de paroître.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent :
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent :
Mais un profond respect nous fit taire , et brûler ;
Et ce même respect nous force de parler.

L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée ,
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre , et la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine ;
Notre amour s'en offense , et , changeant cette loi ,
Remet à notre reine à nous choisir un roi.
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne ;
Donnez-la , sans souffrir qu'avec elle on vous donne ;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux ;
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux :
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère votre choix au choix de la nature ,
Et vient sacrifier à votre élection
Toute notre espérance et notre ambition.

Prononcez donc , madame , et faites un monarque :
Nous céderons sans honte à cette illustre marque ;
Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet ;
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;
Il y mettra sa gloire , et , dans un tel malheur ,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance ;
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
Le destin des états est arbitre du leur,
Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur.
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne :
J'aimerais l'un de vous parcequ'il me l'ordonne ;
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine ;
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux.
Mais je dois par épreuve assez bien le connoître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert ! et que n'a-t-elle osé !
Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime :
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre ;
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante ?
Faites un roi, madame, et réglez avec lui ;
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez ,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
La couronne est à nous ; et, sans lui faire injure ,
Sans manquer de respect aux droits de la nature ,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse :
Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse ,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre ;
Pour vous faire régner ce seroit vous contraindre ,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant ,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume ,
Princesse , à notre espoir ôtez cette amertume ;
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle ;
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend

Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;
Et moi , quelque vertu que votre cœur prépare ,
Je crains d'en faire deux si le mien se déclare.
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux ;
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux :
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne ;
Quoiqu'aisément je cède aux ordres de mon roi ,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices ;
Par quels degrés de gloire on me peut mériter ;
En quels affreux périls il faudra vous jeter ?
Ce cœur vous est acquis après le diadème ,
Princes ; mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
Vous y renoncerez peut-être pour jamais
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

ANTIOCHUS.

Princesse , ouvrez ce cœur et jugez mieux du nôtre ;
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre ;
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes , le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh bien donc, il est temps de me faire connoître.
J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être ;
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue,
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.

Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père ;
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère :
Je l'avois oublié, sujette à d'autres lois ;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine.
J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine :
Réglez-vous là-dessus ; et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti ; mon choix suivra le vôtre :
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.

Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit?
Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle :
Vous devez la punir, si vous la condamnez ;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.
Quoi ! cette ardeur s'éteint ! l'un et l'autre soupire !
J'avois su le prévoir, j'avois su le prédire....

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché :
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère,
Pour gagner Rodogune, il faut venger un père ;
Je me donne à ce prix : osez me mériter ;
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, princes.

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite ?

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit , mon frère , après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit , mais en Parthe , en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste ! Une ame si cruelle
Méritoit notre mère , et devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème.

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me gênez

Par cette retenue où vous vous obstinez !

Faut-il encor régner ? faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS..

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte et si pleine et si prompte..

SÉLEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte , mon frère , est bien précipitée
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ;
Et c'est à nos desirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements.
Leur excès à mes yeux paroît un noir abyme
Où la haine s'apprête à couronner le crime ,
Où la gloire est sans nom , la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur ;
Et, voyant de ces maux l'épouvantable image ,
Je me sens affoiblir quand je vous encourage ;
Je frémis, je chancelle ; et mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu.
Mon frère, pardonnez à des discours sans suite ,
Qui font trop voir le trouble où mon ame est réduite.

SÉLEUCUS.

J'en ferois comme vous , si mon esprit troublé
Ne secouoit le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme ,
Je vois ce qu'est un trône , et ce qu'est une femme ;
Et, jugeant par leur prix de leur possession ,
J'éteins enfin ma flamme et mon ambition ;
Et je vous céderois l'un et l'autre avec joie ,
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie ,
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jetoit dans l'ame un remords trop cuisant.
Dérobons-nous , mon frère , à ces ames cruelles ,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup j'espère encore un peu.

L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ;
Et son reste confus me rend quelques lumières
Pour juger mieux que vous de ces ames si fières.
Croyez-moi , l'une et l'autre a redouté nos pleurs :
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs ;
Et , si tantôt leur haine eût attendu nos larmes ,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux , gémissiez , soupirez ,
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles ,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles ,
Sauver l'une de l'autre ; et peut-être leurs coups ,
Vous trouvant au milieu , ne perceront que vous :
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
N'ont plus de choix ici , ni de lois à nous faire ;
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi ,
Rodogune est à vous puisque je vous fais roi.
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur , saisissez-vous du vôtre :
Je n'en suis point jaloux ; et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS.

Que je serois heureux si je n'aimois un frère !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire ,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement.

Elle agira pour vous, mon frère, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit :
On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
Et, quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade ,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade ;
Ces ombres de santé cachent mille poisons ,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage ,
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux ,
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu ? parceque je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire !
Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité
S' imagine....

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,
Princesse ; aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts.
Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,

Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame ;
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.

Je l'ai dit, il est vrai ; mais, quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.

Lorsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous ;

J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux ;

Et ce sont les effets du souvenir fidèle

Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.

Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti :

Ce cœur qu'un saint amour rangea sous votre empire,

Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment soupire,

Ce cœur, en vous aimant indignement percé,

Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé ;

Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,

Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.

Ah ! princesse, en l'état où le sort nous a mis,

Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils ?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit, et qui m'aime,

Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui-même ;

A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :

Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas ?

S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
Une seconde fois il vous le dit par moi;
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mère?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre ame ;
Prince, vous le prenez ?

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame ;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrète
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :
Exécutez son ordre ; et hâtez-vous sur moi
De punir une reine, et de venger un roi :
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.
De deux princes unis à soupirer pour vous
Prenez l'un pour victime, et l'autre pour époux ;
Punissez un des fils des crimes de la mère,

Mais payez l'autre aussi des services du père ;
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entière, et d'entière équité.
Quoi ! n'écoutez-vous ni l'amour ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?
Ce cœur qui vous adore , et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas , prince !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaiguez ?

Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez , ou pour le moins rappelez votre frère.
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lorsque je vous avois à combattre tous deux :
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;
Je vous bravoïs tantôt , et maintenant je tremble.
J'aime ; n'abusez pas , prince , de mon secret :
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;
Mais enfin il m'échappe , et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.
Oui , j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux ;
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.

Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :
Ne m'en accusez point , vous en êtes la cause ;
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables lois.
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange :
Si vous me laissez libre , il faut que je le venge ;

Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner.
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende ;
Votre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect votre amour s'est trahi :
Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obéi ;
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix ,
Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince , en votre faveur je ne puis davantage :
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage ;
Et , quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi ,
Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
Oui , malgré mon amour, j'attendrai d'une mère
Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
Attendant son secret vous aurez mes desirs ;
Et , s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs :
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus ? Son bonheur est le mien :
Rendez heureux ce frère , et je ne perdrai rien.
L'amitié le consent , si l'amour l'appréhende :
Je bénirai le ciel d'une perte si grande ;
Et , quittant les douceurs de cet espoir flottant ,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi , si mon destin entre ses mains me livre ,

Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu; mon esprit se confond.
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour; mais ce n'est pas assez:
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, et ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites-la-moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Eh bien, Antiochus, vous dois-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je pérís si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère ,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère :
Il a su me venger quand vous délibériez ,
Et je dois à son bras ce que vous espériez.
Je vous en plains , mon fils , ce malheur est extrême ;
C'est périr en effet que perdre un diadème.
Je n'y sais qu'un remède , encore est-il fâcheux ,
Étonnant , incertain , et triste pour tous deux ;
Je périrai moi-même avant que de le dire :
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main ,
Et n'a rien de fâcheux , d'étonnant , d'incertain ;
Votre seule colère a fait notre infortune ,
Nous perdons tout , madame , en perdant Rodogune :
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments
Nous jette la rigueur de vos commandements.

L'aveu de cet amour sans doute vous offense :
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence ;
Et votre cœur , qu'aveugle un peu d'inimitié ,
S'il ignore nos maux , n'en peut prendre pitié.
Au point où je les vois , c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède ?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPATRE.

Moi ! j'aurois allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre ,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si sa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux ,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;
Le desir de régner eût fait la même chose ;
Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose ,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire :
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère ;
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée
Que la foi des traités n'avoit point arrachée ?

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois su prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune ,

Sans moi , sans mon courage , eût mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs , sensibles à ces coups ,
En sauroient conserver un généreux courroux ;
Et je le retenois avec ma douceur feinte ,
Afin que , grossissant sous un peu de contrainte ,
Ce torrent de colère et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant , je presse , sollicite ,
Je commande , menace ; et rien ne vous irrite.
Le sceptre , dont ma main vous doit récompenser ,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;
Vous ne considérez ni lui , ni mon injure ;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature :
Et je pourrois aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés ;
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possède.

CLÉOPATRE.

Non , non ; où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
Nous périrons tous deux , s'il faut périr pour vous :
Mais aussi....

CLÉOPATRE.

Poursuivez , fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux , s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périssez , périssez ; votre rébellion.

Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme ,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;
Et je triompherai , voyant périr mes fils ,
De ses adorateurs , et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien , triomphez-en ; que rien ne vous retienne :
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne ?
Madame , commandez , je suis prêt d'obéir ;
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir :
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire ,
Et noyer dans mon sang toute votre colère !
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rebellion ,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles soupirs et d'impuissantes larmes.

CLÉOPATRE.

Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !
Que bien plus aisément j'en saurois triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance :
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.
C'en est fait , je me rends , et ma colère expire.
Rodogune est à vous , aussi bien que l'empire ;
Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'ainé :
Possédez-la , rénez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !

O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends graces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.
Je ne vous dis plus rien ; vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! je triomphe donc sur le point de périr !
La main qui me blessait a daigné me guérir !

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle.
Allez à la princesse en porter la nouvelle.
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé :
Vous n'aimeriez pas tant, si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !
Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements :
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère !

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci....

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.

Sa douleur sera grande, à ce que je présume ;

Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.

Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux

D'apprendre tout de moi, qu'il ne seroit de vous.

SCÈNE V.

CLÉOPATRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !

Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ;

Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,

Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.

Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.

Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,

Et dont l'esprit léger s'attache avidement

Aux attraits captieux de mon déguisement,

Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,

Au sort des immortels préfère ta fortune ,
Tandis que , mieux instruite en l'art de me venger ,
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger .
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche :
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche ;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front ,
Que prendre pour sincère un changement si prompt .
L'effet te fera voir comme je suis changée .

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE , SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée ?

SÉLEUCUS.

Pauvre princesse, hélas !

CLÉOPATRE.

Vous déplorez son sort !

Quoi ! l'aimiez-vous ?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle ;

Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel ! et de qui donc , madame ?

CLÉOPATRE.

C'est de vous ,

Ingrat , qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ;

De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ;
De vous, qui dédaignez de servir ma colère ;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes desirs,
S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi ?

CLÉOPATRE.

De toi, perfide ! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre, et le feu qui te brûle ;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.

Le trône étoit à toi par le droit de naissance ;
Rodogune avec lui tomboit en ta puissance ;
Tu devois l'épouser, tu devois être roi :
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frère ?

CLÉOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné ;
Et, par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avoient prévenue :
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous ;
Et, si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos desirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
C'est ainsi qu'une feinte au-dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi ! je conserverois quelque courroux secret !

CLÉOPATRE.

Quoi ! lâche , tu pourrois la perdre sans regret ,
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée ,
Elle dont tu plaignois la perte imaginée ?

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion ,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE.

Que la mort la ravisse , ou qu'un rival l'emporte ,
La douleur d'un amant est également forte ;
Et tel qui se console après l'instant fatal
Ne sauroit voir son bien aux mains de son rival :
Piqué jusques au vif , il tâche à le reprendre ;
Il fait de l'insensible , afin de mieux surprendre ;
D'autant plus animé , que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être : mais enfin par quel amour de mère
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connoître , et la faire avorter ;

J'en prends à conserver, malgré toi, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi : mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire ? et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez ?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grace ;
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrètes :
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites ;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux :
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.
Adieu.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable ?
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable ;

Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés, et deux rivaux unis.
Quoi ! sans émotion perdre trône et maîtresse !
Quel est ici ton charme , odieuse princesse ?
Et par quel privilège , allumant de tels feux ,
Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôter tous les deux ?
N'espère pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner sur deux cœurs tu n'es pas encor reine.
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi :
Mais n'importe ; mes mains sur le père enhardies
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies.
Leurs jours également sont pour moi dangereux :
J'ai commencé par lui , j'achèverai par eux.

Sors de mon cœur, nature ; ou fais qu'ils m'obéissent :
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir :
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes ,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE.

Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi :
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère ,
Peut déjà de ma part les promettre à son père :
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.

O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie ,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort ,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu ,
Ridicule retour d'une sotte vertu ,
Tendresse dangereuse autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune ,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang ,
S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.

Reste du sang ingrat d'un époux infidèle ,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle ,
Aime mon ennemie , et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattraï son appui :
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abyme
Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
Et, te faisant mon roi , c'est trop me négliger,
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux ,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense ,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense ,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
J'en recevrai le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses ennemis ;
Et, de quelque rigueur que le destin me traite ,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

Mais voici Laonice ; il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Viennent-ils, nos amants?

LAONICE.

Ils approchent, madame :

On lit dessus leur front l'âlégresse de l'ame ;
L'amour s'y fait paroître avec la majesté ;
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grace en tous deux tout auguste et royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais :
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
Tous nos vieux différens de leur ame exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.
Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE,
ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET
DE SYRIENS.

CLÉOPATRE.

Approchez, mes enfants; car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle;
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas.
Il m'est trop doux, madame; et tout l'heur que j'espère.
C'est de vous obéir, et respecter en mère.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi seulement; vous allez être rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance:
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'ose le croire ainsi. Mais prenez votre place;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(*Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité; Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodo-*

gune, avec la même différence : et Cléopâtre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné.)

Peuple qui m'écoutez, Parthes, et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Élève dans le trône et donne à la princesse.
Je lui rends cet état que j'ai sauvé pour lui;
Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.
(Laonice apporte une coupe.)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroître,
Madame; et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale :
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié !

ANTIOCHUS, prenant la coupe.

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mère !

CLÉOPATRE.

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, à Rodogune.

Madame, pressons donc ces glorieux moments :

Voici l'heureux essai de nos contentements.

Mais si mon frère étoit le témoin de ma joie....

CLÉOPATRE.

C'est être trop cruel que vouloir qu'il la voie :

Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;

Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine.

Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE,

ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE

DE PARTHES ET DE SYRIENS.

TIMAGÈNE.

Ah seigneur !

CLÉOPATRE.

Timagène,

Quelle est votre insolence !

TIMAGÈNE.

Ah madame !

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice.

Parlez.

TIMAGÈNE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés....

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGÈNE.

Le prince votre frère....

ANTIOCHUS.

Quoi! se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGÈNE.

L'ayant cherché long-temps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foiblesse étendu,
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu;
Son ame à ce penser paroissoit attachée;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant....

ANTIOCHUS.

Enfin que faisoit-il? achevez promptement.

TIMAGÈNE.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte....

CLÉOPATRE.

Il est mort?

TIMAGÈNE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah, destins ennemis,
 Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !
 Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame ;
 Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
 Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
 Madame ; et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, à Cléopâtre.

Madame, il a parlé ; sa main est innocente.

CLÉOPATRE, à Timagène.

La tienne est donc coupable ; et ta rage insolente
 Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
 L'ayant assassiné le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
 Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
 Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
 J'en ferois autant qu'elle, à vous connoître moins
 Mais que vous a-t-il dit ? achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie ;
 Et soudain à mes cris ce prince, en soupirant,
 Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant ;
 Et ce reste égaré de lumière incertaine
 Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène
 Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
 Ces mots, où l'amitié règne sur le courroux :

« Une main qui nous fut bien chère
 Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.

Régnez; et sur-tout, mon cher frère,
Gardez-vous de la même main.

C'est.... » La Parque à ce mot lui coupe la parole;
Sa lumière s'éteint, et son ame s'envole:
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'alégresse publique.
O frère plus aimé que la clarté du jour!
O rival aussi cher que m'étoit mon amour!
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité,
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité!
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner?

« Une main qui nous fut bien chère! »

(à *Rodogune*.)

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain;
Nous vous avons tous deux refusé notre main:
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Est-ce vous désormais dont je dois me garder?

CLÉOPATRE.

Quoi ! vous me soupçonnez !

RODOGUNE.

Quoi ! je vous suis suspecte !

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte ;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu ? dis-tu vrai, Timagène ?

TIMAGÈNE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrois mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.

O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

(*Il tire son épée, et veut se tuer.*)

RODOGUNE.

Ah ! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devrait essayer
Son peu d'amour me force à me justifier,
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,

Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre :
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre ;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(à *Rodogune.*)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame ; mais, ô dieux ! quelle rage est la vôtre !
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et foible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui !
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant en cette concurrence
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE, à Cléopâtre.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.

Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagène.

Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée :
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien :
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon ame élevés :
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre ;
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être, et me connoît aussi.

(à *Antiochus.*)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus; on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(à *Cléopâtre.*)

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame? et que feroit toute votre Syrie,
Où, seule et sans appui contre vos attentats,
Je verrois....? Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien; et dans la mort d'un frère,
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.

Suivons aveuglément ma triste destinée;
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connoître en achevant sur moi,
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi....

RODOGUNE, l'empêchant de prendre la coupe.

Quoi, seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain :

Donnez.

RODOGUNE.

Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main.
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine ;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser !

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.

Je n'accuse personne , et vous tiens innocente ;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve ; et , pour toute réplique ,
Faites-en faire essai par quelque domestique.

CLÉOPATRE , prenant la coupe.

Je le ferai moi-même. Eh bien , redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ,
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS , prenant la coupe de la main de Cléopâtre
après qu'elle a bu.

Pardonnez-lui , madame , un peu de défiance :
Comme vous l'accusez , elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort ;
Et soit amour pour moi , soit adresse pour elle ,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi , qui ne vois rien , dans le trouble où je suis ,
Qu'un gouffre de malheurs , qu'un abyme d'ennuis ,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent ,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connoissent ,
Et vais , sans plus tarder....

RODOGUNE.

Seigneur , voyez ses yeux

Déjà tout égarés , troubles , et furieux ,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage ,
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle , elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice.
N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois.
Mais j'ai cette douleur dedans cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place.

Règne; de crime en crime enfin te voilà roi :
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi.
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion !
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs. Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.)

SCÈNE V.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE,
TIMAGÈNE, TROUPE DE PARTHES ET DE
SYRIENS.

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous pussiez courir ;
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

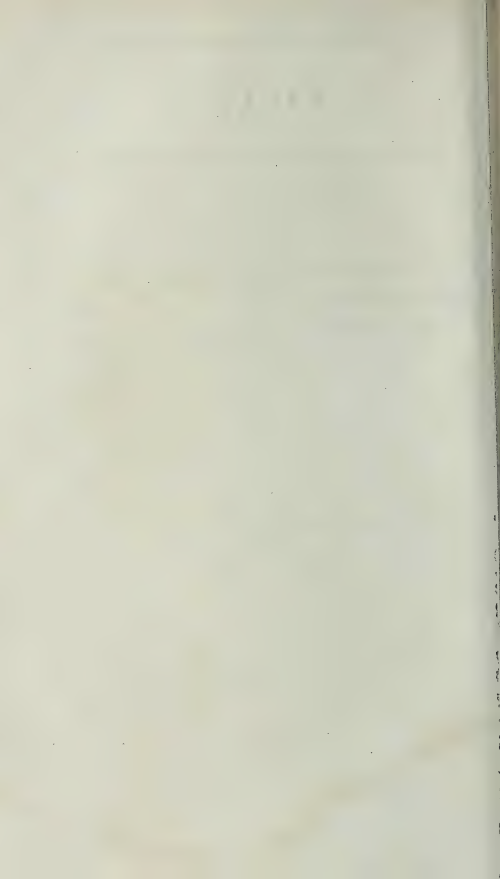
Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort ;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :
Plaiguez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'alégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil ;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

POLYEUCTE, martyr, tragédie chrétienne.	PAGE 7
Le menteur, comédie.	95
Rodogune, tragédie.	195

FIN DE LA TABLE
ET DU CINQUIÈME VOLUME
DE LA 3^e SÉRIE.



BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES.

TROISIÈME SÉRIE.

VI^e VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

HÉRACLIUS.



Sous le nom de Léonce Héraclius respire?

Bibliothèque

Choisie

POUR LES DAMES

Rédigée par

M^{me} Dufrenoy.

3^{me} Série. Volume 6^{me}

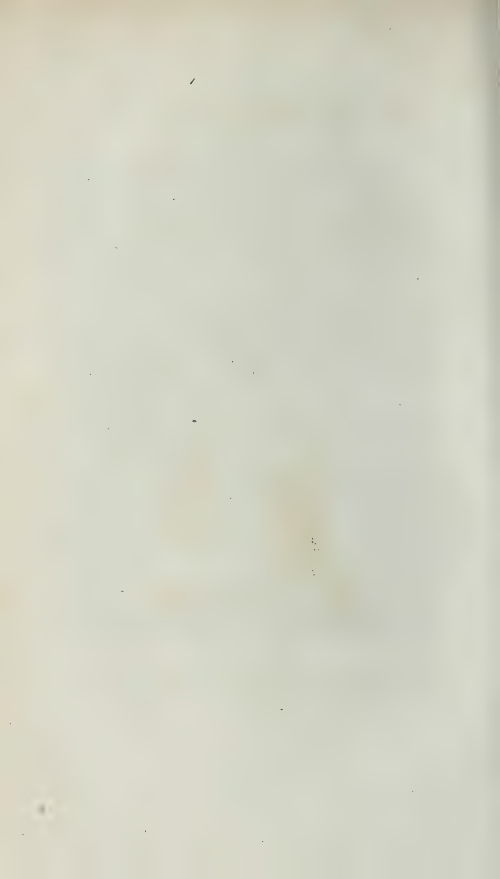
P^{re} Corneille Tome 3.



A PARIS.

Chez Aimé Payen, Libraire Rue Serpente N^o 13.

1822.



HÉRACLIUS,
EMPEREUR D'ORIENT,
TRAGÉDIE.

1647.

PERSONNAGES.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian
fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce fils de Léon-
tine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse
de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gou-
vernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPÈRE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

Un page de Léontine.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLIUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
Qui croit les posséder les sent s'évanouir ;
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Sur-tout qui, comme moi, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis et conservé,
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;

Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
J'en ai semé beaucoup; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années.
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déjà de se laisser séduire
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable.
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.

Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang;
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame,

Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché :
Il fut livré par elle , à qui , pour récompense ,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance ,
Du jeune Martian , qui , d'âge presque égal ,
Étoit resté sans mère en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît ; et le peuple est crédule.
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.

Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille ,
Il vous en plut , seigneur, réserver une fille ,
Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révère
Et son père Maurice et son aïeul Tibère ,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang ,
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non , il ne courra plus après l'ombre du frère ,
S'il voit monter la sœur sur le trône du père.
Mais pressez cet hymen : le prince au champ de Mars ,
Chaque jour, chaque instant , s'offre à mille hasards ;
Et , n'eût été Léonce , en la dernière guerre ,
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre ,
Puisque , sans la valeur de ce jeune guerrier ,
Martian demeureroit ou mort ou prisonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse ,

Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice ,
Et qui , réunissant l'une et l'autre maison ,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas ! de quoi me sert ce dessein salutaire ,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La princesse sur-tout frémit à mon aspect ;
Et , quoiqu'elle étudie un peu de faux respect ,
Le souvenir des siens , l'orgueil de sa naissance ,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
Sa mère , que long-temps je voulus épargner ,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner ,
L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits ,
Seigneur ; et qui les flatte endurecit leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par-là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès , non plus pour la flatter ,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre.

Le besoin de l'état défend de plus attendre ;
Il lui faut des Césars ; et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance ,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais ,
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime ;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime :
Je vous les offre encore après tant de refus ;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus ,
Que de force ou de gré je veux me satisfaire ,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que , si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance ,
Que , tant qu'on m'a laissée en quelque liberté ,
J'ai voulu me défendre avec civilité ;
Mais , puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique ,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique ,
Que je me montre entière à l'injuste fureur,

Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie , et fille de Maurice ,
Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
Tu me donnes, dit-tu, ton fils et ta couronne ;
Mais que me donnes-tu , puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi ?

Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre ;
Et puisque avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner ;
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire ,
Et de cruel tyran , d'infame ravisseur,
Te fasse vrai monarque et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vient de ta politique , et non de ta pitié.
Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve :
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve ;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre .
Mais connois Pulchérie , et cesse de prétendre.

Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds ,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :

Mais comme il est encor teint du sang de mon père ,
S'il n'est lavé du tien , il ne sauroit me plaire ;
Et ta mort , que mes vœux s'efforcent de hâter ,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis , et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père , ou te redoute en maître ,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colère à te prêter silence ,
Pour voir à quel excès iroit ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser ,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père ,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je règne , et je règne sans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
Son choix en est le titre ; et tel est notre sort ,
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'état il fallut l'accorder ;
Mon cœur , qui résistoit , fut contraint de céder.
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pus , je conservai sa fille ;
Et , sans avoir besoin de titres ni d'appui ,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élu par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'état !
Il fait plus, il me eroit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue...

PHOCAS.

Eh bien, si tu le veux, je te le restitue
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends et te fais des caresses
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine et flatter ta douleur :
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils ? étoit-il, au berceau,

Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien , si grand , si magnanime...

PULCHÉRIE.

Va , je ne confonds point ses vertus et ton crime ;
Comme ma haine est juste , et ne m'aveugle pas ,
J'en vois assez en lui pour les plus grands états :
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ;
J'honore sa valeur , j'estime sa personne ,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien ,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien ,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite ,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable ,
S'il ne devoit régner , me pourroit être aimable ;
Et cette grandeur même où tu le veux porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière ,
Quand tu ne m'as laissé père , mère , ni frère ,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
Que j'assure par-là leur trône au meurtrier !
Non , non ; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime ,
Sépare tes présents , et ne m'offre aujourd'hui

Que ton fils sans le sceptre , ou le sceptre sans lui.
Avisé ; et si tu crains qu'il te fût trop infame
De remettre l'empire en la main d'une femme ,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé :
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé ;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître ,
Tyran , descends du trône , et fais place à ton maître .

PHOCAS.

A ce compte , arrogante , un fantôme nouveau
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau ,
Te donne cette audace et cette confiance ;
Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance :
Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux ; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang :
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture ,
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils , il veut lui ressembler :
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur ,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur ,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.

Toi , si quelque remords te donne un juste effroi ,
Sors du trône , et te laisse abuser comme moi ,
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
Ma patience a fait par-delà son pouvoir.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits ;
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits ;
Dans ton ame à ton gré change ma destinée :
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée.

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée et ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

(*Dans les deux scènes suivantes , Héraclius passe
pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius
se connoît, mais Martian ne se connoît pas.*)

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE; HÉRACLIUS, cru
Martian, et sachant qu'il est Héraclius; CRISPE.

PHOCAS, à Héraclius.

Approche, Martian, que je te le répète,
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère :

Mais, quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS, cru Martian.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colère.

HÉRACLIUS, cru Martian.

Dussé-je mal user de cet amour de père,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur, que c'est vous faire tort,
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrois l'empire même infame
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Eh bien, elle mourra ; tu n'en as pas besoin.

HÉRACLIUS, cru Martian.

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice ; en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre et la laisser sujette ;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil

A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre ;
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remerciements juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive ;
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCÈNE IV.

PULCHÉRIE ; HÉRACLIUS, se connoissant ;
MARTIAN, se croyant Léonce.

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place :

Votre refus est juste , et j'en sais les raisons ;
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons ;
D'autres destins , madame , attendent l'un et l'autre :
Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur ;
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore , et vous l'aimez de même ;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime :
Léontine leur mère est propice à nos vœux ;
Et, quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles ,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné :
Léonce y peut beaucoup ; vous me l'avez donné ,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.
Mais à d'autres pensers il me faut recourir :
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir ;
Et quand à ce départ une ame se prépare...

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare ;
Pardonnez-moi ce mot : pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnoître encore un père en lui.
Résolu de périr pour vous sauver la vie ,
Je sens tous mes respects céder à cette envie ;
Je ne suis plus son fils s'il en veut à vos jours ,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre ,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre ,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN , se croyant Léonce.

Ah ! mon prince, ah ! madame, il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre.
Au nom de votre amour et de votre amitié ,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère ,
Vainque la juste horreur que vous avez du père ;
Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux...

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce ? et qu'est-ce que tu veux ?
Tu m'as sauvé la vie ; et, pour reconnoissance ,
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense ;
Et, ministre insolent d'un prince furieux ,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux ;
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime ,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même !

Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois ;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame ; et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne ;
C'est Martian en lui que vous favorisez.
Opposons la constance aux périls opposés.
Je vais près de Phocas essayer la prière ;
Et si je n'en obtiens la grace tout entière ,

Malgré le nom de père et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner!
Adieu, madame.

SCÈNE V.

PULCHÉRIE; MARTIAN, se croyant Léonce.

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre père. Ah! Phocas, ah! tyran,
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?

Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents;
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps:
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN, se croyant Léonce.

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout oser le péril doit contraindre:
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.

Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé :

Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle

Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle,

A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,

A qui ce grand secret a pesé comme à vous.

C'est par-là qu'il est su, c'est par-là qu'on publie

Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ;

C'est par-là qu'un tyran, plus instruit que troublé

De l'ennemi secret qui l'auroit accablé,

Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,

Et se sacrifiera pour nouvelles victimes

Ce prince dans son sein pour son fils élevé,

Vous qu'adore son ame , et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

EUDOXE.

Madame , mon respect souffre tout d'une mère ,
Qui , pour peu qu'elle veuille écouter la raison ,
Ne m'accusera plus de cette trahison ;
Car c'en est une enfin bien digne de supplice ,
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?
Est-ce le prince , ou moi ?

EUDOXE.

Ni le prince , ni vous.

De grace , examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie , et son nom seul les charme :
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas ,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas ,
Ni comme après , du sien étant la gouvernante ,
Par une tromperie encor plus importante ,
Vous en fîtes l'échange , et , prenant Martian ,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran ;
En sorte que le sien passe ici pour mon frère ,
Cependant que de l'autre il croit être le père ,
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus ,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela si , par quelque imprudence ,
Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant ;
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.

Comme ce sont pour tous des routes inconnues,
Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues;
Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité.
Mais le voici.

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystère;
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste et le péril trop grand:
Non que de ma naissance il fasse conjecture;
Au contraire, il prend tout pour grossière imposture,
Et me connoît si peu, que, pour la renverser,
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre:
Je suis fils de Maurice; il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, et moi par connoissance:
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort;

Pour éviter l'inceste elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort ou l'inceste,
Je rends grâces, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
Et, puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuilliez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par-là son juste châtiment ;
Que, par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoître.

C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend :
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse ,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse ,
De mon trône à Phocas sous ce titre arraché
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance, et l'empire ,
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace ,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace :
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important ;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
Semble digne, seigneur, de cette confiance :
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait ;
Et bientôt mes desseins auront un plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice :
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ;
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,

Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime :
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père ;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends ;
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si sans votre congé j'osois en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi ;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère :
Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination ;
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent ;
Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumèrent ;
Et ces yeux tout divins par un soudain pouvoir
Achèvèrent sur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire

Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard
Que par la seule soif de vous en faire part ;
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste :
Mais si je me dérobe au sang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu ;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre.
Quand vous voudrez régner faites-m'en possesseur :
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême ,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

SCÈNE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise ;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise :
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.

Notre vrai Martian adore la princesse :
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse ;
Faisons que son amour nous venge de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.

Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre ,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre ,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir ,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah madame !

LÉONTINE.

Ce mot déjà vous intimide !
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir ;
C'est par-là qu'un tyran est digne de périr ;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre ,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre ,
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter :
Phocas le commettra, s'il le peut éviter ;
Et nous immolerons au sang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre est digne de nous ; le crime est digne d'eux :
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père ;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ?
Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement ?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence ,
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu ,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

SCÈNE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Exupère, madame, est là qui vous demande.

LÉONTINE.

Exupère ! A ce nom que ma surprise est grande !
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola son père,
Et sa venue ici cache quelque mystère.
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

SCÈNE V.

EXUPÈRE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPÈRE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, à Eudoxe.

Eh bien !

EUDOXE.

Si...

LÉONTINE.

(à Eudoxe.) (à Exupère.)

Taisez-vous. Depuis quand ?

EXUPÈRE.

Tout-à-l'heure.

LÉONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure ?

EXUPÈRE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment ?

EXUPÈRE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPÈRE.

Ah ! quittez l'artifice.

SCÈNE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPÈRE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice ?

Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait ;

Dites s'il me détrompe ou m'abuse en effet,

Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon père :

Vous en devez connoître encor le caractère.

LÉONTINE, lisant.

« Léontine a trompé Phocas,

« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,

« Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.

« O vous qui me restez de fidèles sujets,

« Honorez son grand zèle, appuyez ses projets :

« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »

MAURICE.

(Elle rend le billet à Exupère.)

Seigneur, il vous dit vrai, vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance ;
Mon zèle y répondit par-delà sa croyance.
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis :
Mais enfin, toute prête à me voir découverte ,
Ce zèle sur mon sang détourna votre perte .
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;
Mais j'offris votre nom , et ne vous donnai pas .
La généreuse ardeur de sujette fidèle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :
Mon fils fut , pour mourir , le fils de l'empereur .
J'éblouis le tyran , je trompai sa fureur :
Léonce au lieu de vous lui servit de victime .

(Elle fait un soupir.)

Ah ! pardonnez , de grace , il m'échappe sans crime .
J'ai pris pour vous sa vie , et lui rends un soupir ;
Ce n'est pas trop , seigneur , pour un tel souvenir :
A cet illustre effort par mon devoir réduite ,
J'ai dompté la nature , et ne l'ai pas détruite .

Phocas , ravi de joie à cette illusion ,
Me combla de faveurs avec profusion ,
Et nous fit de sa main cette haute fortune
Dont il n'est pas besoin que je vous importune .

Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer ;
Et j'attendois , seigneur , à vous le déclarer ,
Que par vos grands exploits votre rare vaillance

Pût faire à l'univers croire votre naissance ,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit :
Car, comme j'ignorois que notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque ,
Je doutois qu'un secret n'étant su que de moi
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPÈRE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice ,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice ,
Ce prince vit l'échange , et l'alloit empêcher ;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
La mort de votre fils arrêta cette envie ,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.

Maurice , à quelque espoir se laissant lors flatter,
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, madame ; et naguère en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent ;
Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,
« Sers ton prince, et venge ton père. »

Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir :
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître ;
Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître ,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis ,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom , sans savoir davantage ,

Et cette seule joie anime leur courage ,
Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle ;
C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
Le peuple est mutiné, nos amis assemblés,
Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête ,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN, se croyant Héraclius.

Surpris des nouveautés d'un tel événement ,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
Je croyois comme fils devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins :
Mais, pour vous expliquer toute ma gratitude ,
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtresse en gagnant un empire :
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire ,
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande :
Il faut donner un chef à votre illustre bande :
Allez, brave Exupère ; allez, je vous rejoins ;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire :

Sur-tout sauvons le fils en immolant le père ;
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang ,
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPÈRE.

Nous vous rendons , seigneur, entière obéissance ,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCÈNE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous :
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste ?

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste ;
Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas,

Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas.

Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que, votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine :
J'ai vu dans votre amour une source de haine ;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, seigneur ; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter :
Son amour, qui pour moi résiste à sa colère,
N'y résistera plus quand je serai son frère.
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux ?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire ? et que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne :
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état
Par l'infame succès d'un lâche assassinat ;
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée

Faire parler pour moi toute ma renommée,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux.
C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour mais le sang m'intéresse.
Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE.

Ah ! seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés ;
Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres ,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi ;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

SCÈNE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire
Je ne fais rien du tout quand je pense tout faire ;
Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès :
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite.
Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé ;
Il arme puissamment le fils contre le père :
Mais, comme il a levé le bras en qui j'espère,

Sur le point de frapper je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire;
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire:
Il doute; et du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet, confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.
N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame , car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand , malgré ma fortune à vos pieds abaissée ,
J'osai jusques à vous élever ma pensée ,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité ;
Et dans ses mouvements , pour secrète réponse ,
Je sentoís quelque chose au-dessus de Léonce ,
Dont , malgré ma raison , l'impérieux effort
Emportoît mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi ! l'impératrice à qui je dois le jour,
Avoit innocemment fait naître cet amour.
J'approchois de quinze ans , alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hyménée

Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :

« Le tyran veut surprendre ou forcer vos desirs ,
Ma fille ; et sa fureur à son fils vous destine :
Mais prenez un époux des mains de Léontine ;
Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère
J'en tins le bruit pour faux , elle me devint chère ;
Et confondant ces mots de trésors et d'époux ,
Je crus les bien entendre , expliquant tout de vous.
J'opposois de la sorte à ma fière naissance
Les favorables lois de mon obéissance ;
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne ,
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne ;
Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs ;
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
Aqui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisait :
L'amour pensoit le dire , et le sang le disoit ;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah ! ma sœur, puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi ,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine ;

Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié ! (fendre,
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en dé-
Se laisse déchirer avant que de se rendre !
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
Ah ! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULHÉCRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces ;
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive ;
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée,
Mon ame l'a reçu sans en être accablée ;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère :
L'un ne me peut toucher, ni l'autre me déplaire ;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.

Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance ;

Et, domptant comme moi ce dangereux mutin ,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah ! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie ,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie ;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner :
Mais pour moi , qui , caché sous une autre aventure ,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture ,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévère ;
C'est Léonce qui parle , et non pas votre frère :
Mais si l'un parle mal , l'autre va bien agir ,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise ,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise ,
Et tient que pour répandre un si coupable sang ,
L'assassinat est noble et digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous ,
Ni vous , mettre l'empire en la main d'un époux ,
Épousez Martian comme un autre moi-même ,
Ne pouvant être à moi , soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous , je pourrois justement

Vouloir n'être à personne , et fuir tout autre amant ;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup , sa personne m'est chère ;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père ,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez , j'y cours ; mais enfin , s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive ,
Votre perte est jurée ; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre ;
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre ;
Garantisiez ma sœur des fureurs de Phocas ,
Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
Dans un sang odieux respecte mon beau-frère ,
Et donnez au tyran , qui n'en pourra jouir ,
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments , unie à sa famille .
Il deviendra mon père , et je serai sa fille ;
Je lui devrai respect , amour , fidélité ;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité ;
Et tous mes vœux pour vous seront mous et timides ,
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.

Outre que le succès est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister ;
Si vous y succombez , pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire ?
Ah ! combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités !
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse ;
Comme elle vient de naître , elle n'est que foiblesse :
La mienne a plus de force , et les yeux mieux ouverts ;
Et , se dût avec moi perdre tout l'univers ,
Jamais un seul moment , quoi que l'on puisse faire ,
Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi :
Vous l'aimez , je l'estime , il est digne de moi ;
Tout son crime est un père à qui le sang l'attache ;
Quand il n'en n'aura plus il n'aura plus de tache ;
Et cette mort , propice à former ces beaux nœuds ,
Purifiant l'objet , justifiera mes feux.

Allez donc préparer cette heureuse journée ,
Et du sang du tyran signez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

MARTIAN.

Je suis trahi , madame , Exupère le suit.

SCÈNE II.

PHOCAS , EXUPÈRE , AMINTAS , MARTIAN ,
PULCHÉRIE , CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse ?
Des noces que je veux ?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quan' ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître.

EXUPÈRE.

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera ; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose :
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez ;
Dites Héraclius, il n'est plus de Léonce ;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de haïre
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.

J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon sujet, meilleur prince ; et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée ;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice :
Héraclius n'eut point de part à ce service ;
J'en ai payé Léonce , à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais , sous des noms divers à soi-même contraire ,
Qui conserva le fils attente sur le père ;
Et , se désavouant d'un aveugle secours ,
Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie , et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer ;
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance ,
Et suis trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie ,
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?
Héraclius vivroit pour te faire la cour !
Rends-lui , rends-lui son sceptre , ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible :
Ta vie avec la sienne est trop incompatible ;
Un si grand ennemi ne peut être gagné ,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image ,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage ,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus

Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque ;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle , et si digne d'envie ,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine ,
Crispe ; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN , à Pulchérie.

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage :
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

SCÈNE III.

PHOCAS , PULCHÉRIE , EXUPÈRE , AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattraï d'un coup sa tête et ton orgueil.

Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes ;
Laisse aller tes soupirs , laisse couler tes larmes.

PULCHÉRIE.

Moi , pleurer ! moi , gémir , tyran. J'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré ,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière ,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière ,
Si quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie :
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie ;
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups ,
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat , sans trop le nommer traître ,
De tous deux , de soi-même , il s'est montré le maître ;
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
Je l'aimai comme amant , je l'aime comme frère :
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique , explique mieux le fond de ta pensée ;
Et , sans plus te parer d'une vertu forcée ,
Pour apaiser le père , offre le cœur au fils ,
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses ?

Prends mon sang pour le sien ; mais, s'il y faut mon cœur,
Périssè Héraclius avec sa triste sœur !

PHOCAS.

Eh bien, il va périr ; ta haine en est complice.

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains ;
Il veut frapper le coup sans notre ministère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être à tes yeux abusés.
Ont été, comme lui, des Césars supposés.
L'état, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
Avait des généreux autres que Léontine ;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur.
Crains, tyran, crains encor ; tous les quatre peut-être
L'un après l'autre enfin se vont faire paroître ;
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête ;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée ;
Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCÈNE IV.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles ;
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles ;
Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.

Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine,
Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidèles à demi ;
Résolvez avec moi des moyens de sa perte :
La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus sûr ou le plus glorieux ?

EXUPÈRE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place ?

EXUPÈRE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,

Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE.

Ils le tiendront pour faux et pour un artifice :
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise, en mourant, à ce peuple confus :
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue ; et déjà je destine
A ce même échafaud l'infame Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains ?

EXUPÈRE.

Qui l'osera, seigneur ?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPÈRE.

Ah ! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté ;
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,

Le temps de se remettre et de se réunir :
Envoyez des soldats à chaque coin des rues ;
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues ;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous , qu'un tel indice intéresse à sa mort ,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire ,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ;
J'en répons sur ma tête , et j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop , Exupère ; allez , je m'abandonne
Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne.
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins ,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais , sans différer , pour cette grande affaire ,
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Vous , pour répondre aux soins que vous m'avez promis
Allez de votre part assembler vos amis ,
Et croyez qu'après moi , jusqu'à ce que j'expire ,
Ils seront , eux et vous , les maîtres de l'empire.

SCÈNE V.

EXUPÈRE , AMINTAS.

EXUPÈRE.

Nous sommes en faveur , ami ; tout est à nous :
L'heur de notre destin va faire des jaloux.

AMINTAS.

Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître .

Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître ?

EXUPÈRE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ;
Ils m'ont frappé l'oreille , ils m'ont blessé le cœur :
Mais bientôt , par l'effet que nous devons attendre ,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons ; pour un moment qu'il faut les endurer ,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connois mal , ou , s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains , chère Eudoxe , et non pas votre mère ;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature ?

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empêcher d'entreprendre , et , par un faux rapport ,
Confondre en Martien et mon nom et mon sort ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne ,
Et le mettre en état , dessous sa bonne foi ,
De régner en ma place , ou de périr pour moi :

Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?

Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler

Ce que sur-tout alors il lui falloit celer ?

Quand Martian par-là n'eût pas connu son père,

C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupère :

Elle en doutoit, seigneur ; et, par l'événement,

Vous voyez que son zèle en doutoit justement.

Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire,

Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,

Elle a sur Martian tourné le coup fatal

De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.

Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service ?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice ?

Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,

Qui trahisse mon sort, d'Exupère, ou de moi ?

Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose ;

Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,

Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,

Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

EUDOXE.

Quoi ! pour désabuser une aveugle furie,

Rompre votre destin, et donner votre vie !

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.

Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour,

Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,

Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte ?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur :
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole ,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immoie !
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice , et régner par sa mort !

EUDOXE.

Ah ! ce n'est pas , seigneur, ce que je vous demande ;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas ;
Mais montrez-vous en maître , et ne vous perdez pas ;
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mère ;
Garantisiez le fils par la perte du père ;
Et , prenant à l'empire un chemin éclatant ,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HÉRACLIUS.

Il n'est plus temps , madame ; un autre a pris ma place.
Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius ,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;
Et , ne me regardant que comme un fils perfide ,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudroit seconder mes desseins ,
Le tyran tient déjà Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte ,
Piqué de ma révolte , il hâtera sa perte ,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.

N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde ,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde :
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran, et son traître Exupère.

SCÈNE II.

PHOCAS , HÉRACLIUS , EXUPÈRE , EUDOXE ,
TROUPE DE GARDES.

PHOCAS , montrant Eudoxe à ses gardes.
Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part...?

PHOCAS.

Nous verrons à loisir :
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE , s'en allant.

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS , à Eudoxe.

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

SCÈNE III.

PHOCAS , HÉRACLIUS , EXUPÈRE , GARDES.

PHOCAS , à Héraclius.

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié ;
Mais je veux que toi-même , ayant bien vu son crime ,
Tiennes ton zèle injuste , et sa mort légitime.

(*aux gardes.*)

Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.

Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.

Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ?
Eudoxe m'en conjure , et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand ?

HÉRACLIUS.

Oui , sa mère a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupère , et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide ! Ce jour lui sera le dernier.
Parle.

HÉRACLIUS.

J'achèverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance ,
Puisque vous le mandez , s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici. Mais sur-tout ne me dis rien pour lui.

SCÈNE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPÈRE,
GARDES.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma prière il auroit peu d'appui;
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils:
Voilà tout mon souhait et toute ma prière.
M'en refuserez-vous?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière :

Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah ! prince, j'y courois sans me plaindre du sort;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche :
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche !
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.

Phocas, connois ton sang, et tes vrais ennemis :
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous ?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire

Que deux fois Léontine osa tromper ton père ,
Et, semant de nos noms un insensible abus ,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche ! tu n'as qu'à lire :
Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus.

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus.
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit :
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre ;

Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déjà la mienne auroit été ravie ,
Je me croirois , seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez votre haine , et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis :
Perdez Héraclius , et sauvez votre fils.

MARTIAN , à Phocas.

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père ,
Admire quel effort sa vertu vient de faire ,
Tyran ; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(à Héraclius.)

C'est trop , prince , c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice :
Je vous sauvai la vie et ne la perdis pas ;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas !
Ah ! si vous m'en devez quelque reconnoissance ,
Prince , ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux ,
De crainte d'être ingrat , c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute !
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte !
Lequel croire , Exupère , et lequel démentir ?
Tombé-je dans l'erreur , ou si j'en vais sortir ?

Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPÈRE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable ?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas :
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Vous voyez quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine ?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah ciel ! quelle est sa ruse !

Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux ;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,

Et me tiendrait encor la vérité cachée ,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS , à Exupère.

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème.

EXUPÈRE.

Et que la mère a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de penses divers ! que de soucis flottants !

EXUPÈRE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

EXUPÈRE.

Oui, si nous connoissons le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HÉRACLIUS , à Martian.

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;

Ce n'est que pour mourir que je te le demande.

Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,

Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,

Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort ;
Et nos noms au dessein donnent un divers sort :
Dedans Héraclius il a gloire solide ,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre , ou criminel ,
Couvert ou de louange , ou d'opprobre éternel ,
Ne souillez point ma mort , et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un père .

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable ; et , sans plus disputer ,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter ;
Il conspira lui seul , tu n'en es point complice.
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice.
Sois son fils , tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été ,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité ;
Et , lorsque contre vous il m'a fait entreprendre ,
La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer , mais on m'a retenu ;
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi , que de Pulchérie elle a fait amoureux ,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux.

Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste ,
Martian parricide , Héraclius inceste ,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait ,
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête ,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit ;
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence ,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils ;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?
J'ai craint un ennemi , mon bonheur me le livre ;
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver ,
Je sais que je le vois , et ne le puis trouver.
La nature tremblante , incertaine , étonnée ,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur ,
Et , présent à mes yeux , il se cache à mon cœur.
Martian ! ... A ce nom aucun ne veut répondre ,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
Je tiens mon ennemi , mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc , nature , et que prétends-tu faire ?
Si je n'ai plus de fils , puis-je encore être père ?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me dis rien du tout , ou parle tout-à-fait.

Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoître.

O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi !
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie !

SCÈNE V.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE,
EXUPÈRE, LÉONTINE, GARDES.

CRISPE, à Phocas.

Seigneur, ma diligence enfin a réussi,
J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

PHOCAS, à Léontine.

Approche, malheureuse !

HÉRACLIUS, à Léontine.

Avouez tout, madame :

J'ai tout dit.

LÉONTINE, à Héraclius.

Quoi, seigneur ?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame !

Qui des deux est mon fils ?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter ?

HÉRACLIUS, à Léontine.

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter :
Il en croit ce billet et votre témoignage ;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien ?
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire,
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confiance,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE, en montrant les deux princes.

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui ;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
Devine, si tu peux ; et choisis si tu l'oses.

L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,

Mon ame jouira de ton inquiétude ;
Je rirai de ta peine ; ou , si tu m'en punis ,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître ,
L'un comme Héraclius , l'autre pour vouloir l'être ?

LÉONTINE.

Je m'en consolerais quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras ,
Et de la même main son ordre tyrannique
Vengér Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance , ingrate ! tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi , sur tes parents ,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches ,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches ,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit !
Rends-moi mon fils , ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoueroit ;
Et ce fils , quel qu'il soit , que tu ne peux connoître ,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature !
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par sa complaisance ,

Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance ;
Il seroit lâche , impie , inhumain comme toi.
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi.

EXUPÈRE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures ,
Qui , ne faisant qu'aigrir votre ressentiment ,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi , seigneur , quelques moments en garde ;
Puisque j'ai commencé le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion ,
J'espère démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

PHOCAS.

Achève , si tu peux , par force ou par adresse ,
Exupère ; et sois sûr que je te devrai tout ,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre ;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton côté ; je la laisse avec toi :
Géne , flatte , surprends. Vous autres , suivez-moi.

SCÈNE VI.

EXUPÈRE , LÉONTINE.

EXUPÈRE.

n ne peut nous entendre. Il est juste , madame ,
que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame ;
est passer trop long-temps pour traître auprès de vous.

Vous haïssez Phocas, nous le haïssons tous...

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton père!

EXUPÈRE.

L'apparence vous trompe, et je suis en effet...

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPÈRE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie...

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie!

EXUPÈRE.

Pouvez-vous en juger puisque vous l'ignorez?

Considérez l'état de tous nos conjurés:

Il n'est aucun de nous à qui sa violence

N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance;

Et, nous en croyant tous dans notre ame indignés

Le tyran du palais nous a tous éloignés.

Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice!

EXUPÈRE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.

Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;

Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes

Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes?

Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui

Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui;

Il me parle, il m'écoute, il me croit; et lui-même
 Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
 C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
 Du prince Héraclius faire le châtiment,
 Que sa milice éparse à chaque coin des rues
 A laissé du palais les portes presque nues:
 Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
 Mes amis sont tous prêts; c'en est fait, il est mort;
 Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
 Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
 Mais après mes desseins pleinement découverts,
 De grace, faites-moi connoître qui je sers;
 Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
 Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
 Te fait juger en moi tant de crédulité?
 Va, d'un piège si lourd l'appât est inutile,
 Traître; et si tu n'as point de ruse plus subtile...

EXUPÈRE.

Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus...

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus:
 L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPÈRE.

Eh bien, demeurez donc dans votre défiance.
 Je ne demande plus et ne vous dis plus rien;
 Gardez votre secret, je garderai le mien.

Puisque je passe encor pour homme à vous séduire
Venez dans la prison où je vais vous conduire :
Si vous ne me croyez , craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉRACLIUS.

Quelle confusion étrange
De deux princes fait un mélange
Qui met en discors deux amis !
Un père ne sait où se prendre ;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils ,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise , ou m'abuse ,
Qu'elle brouille tout notre sort :
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort ;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse

Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure ,
Son amitié paroît si pure ,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature ,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine ,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien :
Cette grace qu'il veut me faire
Étonne et trouble ma colère ;
Et je n'ose résoudre rien ,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice ,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait ,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait ,
Ou que je méritois de l'être
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle ;
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir ,
Fais voir.... Mais il m'exauce , on vient me secourir.

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie ,
Madame ?

PULCHÉRIE.

Le tyran , qui veut que je vous voie ,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

PULCHÉRIE.

Il le pense , seigneur ; et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère :
Comme si j'étois fille à ne lui rien celer
De tout ce que le sang pourroit me révéler !

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle !
Aidez-moi cependant , madame , à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser....

PULCHÉRIE.

Ah ! prince , il ne faut point d'assurance plus claire ;
Si vous craignez la mort , vous n'êtes point mon frère :
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi , la craindre , madame ! Ah ! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran , qu'il m'envoie au supplice ,

Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse;
Je n'en puis arracher une seule menace :
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter.
Malgré moi, comme fils toujours il me regarde;
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir :
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, et tremble de pitié.
De tous ses mouvements mon esprit se défie;
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine, et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire :
Comme vous on le flatte, il y sait résister;
Rien ne le touche assez pour le faire douter :
Et le sang, par un double et secret artifice,

Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connoissez Martian,
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance :
La pitié l'accompagne, et la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi ;
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre ;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute ; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi ;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte ;
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières ;
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux ;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux,

Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.
Vous le devez haïr, et fût-il votre père :
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que votre devoir, par-là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais laissez ; et, quoi qu'il exécute,
Je douterai du nom qu'un autre vous dispute :
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre :
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre ;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant ; on murmure, on menace ;
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place :
Exupère est allé fondre sur ces mutins ;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN,
PULCHÉRIE, GARDES.

PHOCAS.

Eh bien, se rendra-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis :
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte :
Ce frère qu'il me rend seroit déjà perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, à Pulchérie.

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre :
Mais je veux le connoître ; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(à Héraclius.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature ;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs ? en croiras-tu mes larmes ?

Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé ,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé ;
Tu nous dois à tous deux....

HÉRACLIUS.

Et pour reconnoissance
Je vous rends votre fils , je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes , cruel , et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre , et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser.

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.

Je t'adopte pour fils , accepte-moi pour père :

Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort ;

Pour moi , pour toi , pour lui , fais-toi ce peu d'effort

HÉRACLIUS.

Ah ! c'en est trop enfin , et ma gloire blessée

Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.

De quelle ignominie osez-vous me flatter ?

Toutes les fois , tyran , qu'on se laisse adopter ,

On veut une maison illustre autant qu'amie ;

On cherche de la gloire , et non de l'infamie ;
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va , cesse d'espérer la mort que tu mérites ;
Ce n'est que contre lui , lâche , que tu m'irrites :
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang ;
Je m'en prends à la cause , et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie ,
Soldats , sans plus tarder , qu'on l'immoie à ses yeux ;
Et sois après sa mort mon fils , si tu le veux.

HÉRACLIUS , aux soldats.

Perfides , arrêtez.

MARTIAN.

Ah ! que voulez-vous faire ,

Prince ?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous ;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire ,
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche , Octavian.

HÉRACLIUS, à Octavian.

N'attente rien, barbare;

Je suis....

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare;

Et mon cœur....

PHOCAS, à Héraclius.

Tu pourras à loisir y penser.

(à Octavian.)

Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête; je suis... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achève, ou....

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai père.
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens :
Mais sachez que vos jours me répondront des siens;
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et, de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,

Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui ;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils : mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet ;
Ne laisse plus de place à la supercherie ;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,

Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis ?

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine ?
Quoi ! son consentement étoufferoit ma haine !
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer !
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger !
Je pourrois épouser ou ton fils, ou mon frère !

SCÈNE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE,
MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère ;

Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins ;
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins ;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCÈNE V.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS,
MARTIAN, GARDES.

PHOCAS, à Héraclius.

Toi cependant, ingrat, sois mon fils si tu veux :
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre ;
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

(à Pulchérie.)

Use bien du moment

Que je prends pour en faire un juste châtimement ;
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure ;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne.
Toi....

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir ! Jusque-là je pourrois te chérir !
N'espère pas de moi cette faveur suprême ;
Et pense....

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toi ; mais il t'est dû :
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCÈNE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche ! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame.
Mais tel est d'un tyran le naturel infame :
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il opprime ; et s'il n'opprime , il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse ;
L'une n'est qu'insolence , et l'autre que bassesse.
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs ,

Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.

Mes frères, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le père ;
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera si je veux l'épouser ?
Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous :
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée ,
Et vivre en frère et sœur sous un saint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre et nous abaisser à cette lâcheté !

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran , c'est générosité ;
Et c'est mettre en faveur d'un frère qu'il vous donne ,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne ,
Qui, dans leur juste haine animés et constants ,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps ,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons; vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêterà la main?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que le tyran veut pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil et de l'événement;
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien:
L'obscur vérité que de mon sang je signe

Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne ;
On n'en croit pas ma mort ; et je perds mon trépas ,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée ,
Madame : dans le cours d'une seule journée ,
Je suis Héraclius , Léonce , et Martian ;
Je sors d'un empereur , d'un tribun , d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître ,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez , cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort.
Votre malheur est grand ; mais , quoi qu'il en succède ,
La mort qu'on me refuse en sera le remède ;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide ?

SCÈNE VII.

HÉRACLIUS , PULCHÉRIE , MARTIAN ,
AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras

Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres ;
Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres.

HÉRACLIUS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'empire.

HÉRACLIUS.

Et par toi ?

AMINTAS.

Non, seigneur ;

Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misère ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru ? c'est la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui, qui me trahissoit ?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner :

Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois ?

AMINTAS.

Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés

Sous cette illusion couroient à leur vengeance :

Tous contre ce barbare étant d'intelligence,

Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son appartement.
La garde y restoit foible et sans aucun ombrage :
Crispe même à Phocas porte notre message.
Il vient : à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers.
Le reste, impatient dans sa noble colère,
Enferme la victime : et soudain Exupère :
« Qu'on arrête, dit-il ; le premier coup m'est dû :
C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu. »
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que Vive Héraclius !
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent ;
Et, de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine !

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VIII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE,
PULCHÉRIE, EXUPÈRE, AMINTAS, GARDES.

HÉRACLIUS, à Léontine.

Est-il donc vrai, madame ? et changeons-nous de sort ?

Amintas nous fait-il un fidèle rapport ?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable ;
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, à Exupère.

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser
Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPÈRE, à Héraclius.

Seigneur, il me faut grace ou de l'un ou de l'autre :
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler :
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature :
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux ;
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.

(à Léontine.)

Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider ?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander ?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.

Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice.

(à *Pulchérie*, en lui donnant un billet.)

Vous connoissez sa main, madame ; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

HÉRACLIUS, à *Eudoxe*.

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

PULCHÉRIE, lisant.

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :
Après avoir donné son fils au lieu du mien ,
Léontine à mes yeux, par un second échange ,
Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.

Vous qui pourrez douter d'un si rare service ,
Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian ,
Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE. »

(à *Héraclius*.)

Ah ! vous êtes mon frère.

HÉRACLIUS, à *Pulchérie*.

Et c'est heureusement

Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, à *Héraclius*.

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste ,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

(à *Martian.*)

Mais pardonnez, seigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie :
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce ;
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis ;
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils !

(à *Eudoxe.*)

Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE, à Héraclius.

Seigneur, vous agissez en prince généreux.

HÉRACLIUS, à Exupère et à Amintas.

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance ;
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

NICOMÈDE,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1654.

PERSONNAGES.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scène est à Nicomédie.

NICOMÈDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur ;
De voir, sous des lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.
Votre marâtre y régne ; et le roi votre père
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
Jugez après cela de votre sûreté.

La haine que pour vous elle a si naturelle
A mon occasion encor se renouvelle.

Votre frère son fils, depuis peu de retour....

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.
Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à sa mère étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandait Annibal;
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réunie
La Cappadoce entière avec la Bithynie,
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
Puisque Flaminius obsède encor le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frère à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,

L'engage en sa querelle , et m'en fait défier.
 Mais,seigneur,jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre:
 Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
 Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi ,
 S'il faut votre présence à soutenir ma foi ,
 Et si je puis tomber en cette frénésie
 De préférer Attale au vainqueur de l'Asie ;
 Attale , qu'en otage ont nourri les Romains ,
 Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains ,
 Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
 Qui tremble à voir une aigle , et respecte un édile !

NICOMÈDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
 Forme des sentiments si peu dignes de vous.
 Je crains la violence, et non votre foiblesse ;
 Et si Rome une fois contre nous s'intéresse....

LAODICE.

Je suis reine , seigneur ; et Rome a beau tonner,
 Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner :
 Si de mes jeunes ans il est dépositaire ,
 C'est pour exécuter les ordres de mon père :
 Il m'a donnée à vous , et nul autre que moi
 N'a droit de l'en dédire , et me choisir un roi.
 Par son ordre et le mien , la reine d'Arménie
 Est due à l'héritier du roi de Bithynie ,
 Et ne prendra jamais un cœur assez abjet
 Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
 Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime;
Et vous serez bientôt la première victime
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, et pour me protéger
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
Parlez la force en main, et hors de leur atteinte:
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte;
Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur;
Quelque haute valeur que puisse être le vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre;
Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,

Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée;
Ne montrez à la cour que votre renommée;
Assurez votre sort pour assurer le mien;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMÈDE.

Retourner à l'armée! ah! sâchez que la reine
La sème d'assassins achetés par sa haine.
Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi,
Afin de la convaincre et détromper le roi.
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père;
Et quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.
Que si notre fortune à ma perte animée
La prépare à la cour aussi-bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envîrez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infames;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames.
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÈDE.

Il ne m'a jamais vu; ne me découvrez pas.

SCÈNE II.

LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi ! madame , toujours un front inexorable !
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable ,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs ,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre ,
Quand j'en aurai dessein j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point , puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le , de grace , après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien malacquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder :
Votre rang et le mien ne sauroient le permettre.
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre ;
La place est occupée : et je vous l'ai tant dit ,
Prince , que ce discours vous dut être interdit :
On le souffre d'abord , mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !
Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui
Disputer cette place , et l'emporter sur lui !

NICOMÈDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des têtes ,
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes ,
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que , tout vaillant qu'il est , il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut ?

LAODICE.

Le roi , juste et prudent , ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi , je suis reine ;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par prière et par civilité.

ATTALE.

Non ; mais agir ainsi , souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire :
Et si ce n'est assez des prières d'un roi ,
Rome , qui m'a nourri , vous parlera pour moi.

Rome, seigneur !

ATTALE.

Oui, Rome. En êtes-vous en doute ?

NICOMÈDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute
Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure ;
Et vous dégraderoit peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous ;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous
Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun, ou celle d'un préteur ;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclus le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;

Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines;
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame; et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
J'ai forcé ma colère à le laisser parler :
Mais je crains qu'elle échappe, et que, s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMÈDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre;
Et la reine et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné;
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
À la part qu'ils avoient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux....

ATTALE.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire,
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
En cette qualité vous devez reconnoître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et, loin de lui voler son bien en son absence....

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet;
Sachez....

LAODICE.

Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne
Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi;
Et s'il étoit ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! mon courage amoureux....

NICOMÈDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur ; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent ! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICOMÈDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître et tenir ce langage ?

NICOMÈDE.

Je sais à qui je parle ; et c'est mon avantage
Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah ! madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère ;
Elle entre.

SCÈNE III.

NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE,
CLÉONE.

NICOMÈDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,

Madame, et dites-lui, de grace, qui je suis.
Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare;
Et ce désordre est mal dans une ame si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici?

NICOMÈDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate! ah le traître!

NICOMÈDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?

NICOMÈDE.

Elle est sous un bon lieutenant;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.

J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains;
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amène?

NICOMÈDE.

Oui, madame; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace ?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

NICOMÈDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

Ah ! seigneur, excusez si, vous connoissant mal...

NICOMÈDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.

Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,

Ne vous départez point d'une si noble audace :

Mais, comme à son secours je n'amène que moi,

Ne la menacez plus de Rome ni du roi.

Je la défendrai seul ; attaquez-la de même,

Avec tous les respects qu'on doit au diadème.

Je veux bien mettre à part, avec le nom d'ainé,

Le rang de votre maître où je suis destiné ;

Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,

Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.

Adieu : pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi ! tu faisais excuse à qui m'osoit braver !

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise ?
Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

Tu l'entends mal, Attale ; il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;
Dedans mon cabinet amène-le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ.

Va, n'appréhende rien ;
Et pour avancer tout hâte cet entretien.

SCÈNE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche !

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'affarouche ;
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,

Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux ;
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOË.

Ne leur impute pas une telle injustice ;
Un Romain seul l'a faite , et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre ; et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire ,
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire ;
Mais quoique , par ce triste et prudent souvenir,
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius , trop piqué de l'affront
Que son père défait lui laisse sur le front
(Car je crois que tu sais que , quand l'aigle romaine
Vit choir ses légions aux bords du Trasimène ,
Flaminius son père en étoit général ,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal) ;
Ce fils donc , qu'a pressé la soif de sa vengeance ,
S'est aisément rendu de mon intelligence :
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par lui le retour de mon fils ;
Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie ,
Et de voir Laodice unir tous ses états ,

Par l'hymen de ce prince , à ceux de Prusias :
Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage ,
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur ,
Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur.
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse !
Mais que n'agissoit Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermît son amour ?

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée ,
C'étoit trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux
Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait par des terreurs paniques ,
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques ;
Et pour l'assassiner se disant suborné ,
Il l'a , graces aux dieux , doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi , lui demander justice ;
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en justifier ,
Je saurai m'en servir à me fortifier.
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée ,
J'ai changé de couleur , je me suis écriée :
Il a cru me surprendre , et l'a cru bien en vain ,
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais , quoi que Rome fasse et qu'Attale prétende ,

Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOÉ.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
 Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome, et la cour.
 Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :
 Je cherche à m'assurer celui de Bithynie ;
 Et si ce diadème une fois est à nous ,
 Que cette reine après se choisisse un époux.
 Je ne la vais presser que pour la voir rebelle ,
 Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
 Le roi, que le Romain poussera vivement ,
 De peur d'offenser Rome agira chaudement ;
 Et ce prince , piqué d'une juste colère ,
 S'emportera sans doute et bravera son père.
 S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;
 Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins ,
 Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible ,
 Mon entreprise est sûre , et sa perte infaillible.

Voilà mon cœur ouvert , et tout ce qu'il prétend.
 Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.
 Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE.

Seigneur, vous auriez tort d'en prendre aucun souci ;
Et la haute vertu du prince Nicomède
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède.
Mais tout autre que lui devoit être suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ;
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauroient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ;
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'armée et parmi leurs soldats ,
Font du commandement une douce habitude ,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout , Araspe ; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet ;
Que , bien que leur naissance au trône les destine ,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine ;
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû ,
Et qui perd de son prix étant trop attendu ;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques ;
Et que , si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son règne ennuyeux et de ses tristes jours ,
Du moins une insolente et fausse obéissance ,
Lui laissant un vain titre , usnrpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire ;
Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon père , il seroit criminel :
Il doit son innocence à l'amour paternel ;
C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie ,

Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie :
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père ;
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner ;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète ,
La nature est aveugle et la vertu muette.

Te le dirai-je , Araspe ? il m'a trop bien servi ;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche ;
Et sa seule présence est un secret reproche :
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ,
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;
Et que , si je lui laisse un jour une couronne ,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame ; et ma confusion ,
Qui renouvelle et croît à chaque occasion ,
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune ,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis, s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique

La règle de la vraie et saine politique.

Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre ;
C'est un crime d'état que d'en pouvoir commettre ;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtement,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu ;
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?

Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère ?
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frère et la mort d'Annibal ?
Non, ne nous flattons point : il court à sa vengeance ;
Il en a le prétexte, il en a la puissance ;
Il est l'astre naissant qu'adorent mes états ;
Il est le dieu du peuple, et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre :
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire, et mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment :

Mais, s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à crain-
Dussè-je voir par-là tout l'état hasardé... (dre,

ARASPE.

Il vient.

SCÈNE II.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince ! Et qui vous a mandé ?

NICOMÈDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassements,
Et d'être le témoin de vos contentements.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier et mon père et mon roi
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
Me faire par écrit de tels remerciements ;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.
Abandonner mon camp en est un capital.
Inexcusable en tous, et plus au général ;

Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un desir trop ardent :
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime.
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi ?

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère :
Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambassadeur romain me demande audience ;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;
Vous l'écouteriez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi-bien le véritable roi ;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ;
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder.
L'intérêt de l'état vous doit seul regarder ;
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute :
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain,

Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue :
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entière ; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple ,
Vous désobéiroient sur votre propre exemple :
Donnez-leur-en un autre , et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE.

J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense ;
Mais je demande un prix de mon obéissance.

La reine d'Arménie est due à ses états,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire :
De grace accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi.
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie :
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS,
ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.

Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris.
Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.

Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites.
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire.

Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÈDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.

De quoi se mêle Rome ? et d'où prend le sénat,

Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état ?

Vivez, réglez, seigneur, jusqu'à la sépulture,

Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort ;

Et de pareils amis, en bonne politique....

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la république ;

Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;

Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,

Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.

S'il est si bien instruit en l'art de commander,

C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,

Et conserver chez soi sa chère nourriture,

Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, à Prusias.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,

Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMÈDE.

Non ; mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome , et ne la craindre point.
On me croit son disciple , et je le tiens à gloire ;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire ,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison ,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah ! c'est trop m'outrager.

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous , ne cherchez point à former de discords ;
Parlez , et nettement , sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Eh bien , s'il est besoin de répondre autre chose ,
Attale doit régner , Rome l'a résolu ;
Et , puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu ,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand , l'esprit grand , l'ame grande ,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi ;
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne.

S'il a cette vertu, cette valeur insigne,
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups;
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous;
Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire;
Le fameux Scipion le fut bien de son frère;
Et lorsqu'Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'ainé.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,
Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi:
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains;
Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

<

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :

Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi ! je verrai, seigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace ;
Et je ne rendrai point menace pour menace !
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS, à Flaminius.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge :
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.

Si j'avois jusqu'ici vécu, comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite) ;

Si j'avois donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisseroit la Bithynie entière
Telle que de tous temps l'aîné la tient d'un père,
Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner :
Mais parcequ'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser ; et, dans ce beau projet,
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
Graces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage.
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu ;
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père ;
Vous n'avez fait le roi que garde de leur prix ;
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée

Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes je vous croyois un peu plus généreux :
Quand les Romains le sont , ils ne font rien pour eux.
Scipion , dont tantôt vous vantiez le courage ,
Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage ;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que la gloire , et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure ;
Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir ,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées ,
Elles vous déferoient de ces belles pensées :
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires ,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE.

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle , ou si c'est vision.
Cependant....

FLAMINIUS.

Cependant , si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes ,
Nous ne la bornons point ; mais , comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis ,
Si vous ne le savez , je veux bien vous l'apprendre ,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.

Au reste , soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez :
Le Pont sera pour vous avec la Galatie ,
Avec la Cappadoce , avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux , ce prix de votre sang ,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;
Et , puisque leur partage est pour vous un supplice ,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

(à Prusias.)

La reine d'Arménie a besoin d'un époux ,
Seigneur , l'occasion ne peut être plus belle ;
Elle vit sous vos lois , et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi ,
Comme vous l'avez dit , sans rien prendre sur moi.
La pièce est délicate , et ceux qui l'ont tissue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot , étant sans intérêt.

Traitez cette princesse en reine comme elle est :
Ne touchez point en elle aux droits du diadème ;
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis , et que jamais les rois ,
Pour vivre en nos états , ne vivent sous nos lois ;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous , Nicomède , à lui dire autre chose ?

NICOMÈDE.

Non , Seigneur , si ce n'est que la reine , après tout ,

Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

NICOMÈDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.

Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,

A traiter Laodice en reine comme elle est;

C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Eh quoi ! toujours obstacle !

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.

Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,

Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès;

Mais il faut que chacun suive sa destinée.

L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;

Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,

Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non ; je vous réponds, seigneur, de Laodice :

Mais enfin elle est reine ; et cette qualité

Semble exiger de nous quelque civilité.

J'ai sur elle , après tout , une puissance entière ;
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière :
Rendons-lui donc visite ; et , comme ambassadeur ,
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.
Je seconderai Rome , et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains , l'amour ne nous peut nuire
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine , puisque ce titre a pour vous tant de charmes ,
Sa perte vous devoit donner quelques alarmes :
Qui tranche trop du roi ne règne pas long-temps.

LAODICE.

J'observerai , seigneur, ces avis importants ;
Et , si jamais je règne , on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare , on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome , et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi ,

Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
Recevoir ambassade en qualité de reine ,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine ,
Entreprendre sur vous, et dedans votre état
Sur votre autorité commettre un attentat :
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien :
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ;
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise ,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père ,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire ;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie.
Je vais vous y remettre en bonne compagnie.
Partons, et dès demain, puisque vous le voulez.
Préparez-vous à voir vos pays désolés ;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre .
Des montagnes de morts, des rivières de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes états, et garderai mon rang ;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette :
Ma vic est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté ;
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors, peut-être, alors vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée et d'ame et de courage.
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin :
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice ;
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
Adieu.

SCÈNE II.

FLAMINIUS, LAODICÉ.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICÉ.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite ;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.

J'ose donc comme ami vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en un ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
« J'avois droit de régner, et n'ai su m'en servir ! »
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée :

Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur ; mais je veux bien vous répondre en amie.

Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie ;
Et, sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale ;
Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.

Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée ;
Mais par quelle conduite, et sous quel général ?
Le roi, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal ;
Et, s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer d'un autre.

Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas !
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie,
La vertu trouve appui contre la tyrannie.

Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'état.

Il connoît Nicomède, il connoît sa marâtre ;

Il en sait, il en voit la haine opiniâtre ;

Il voit la servitude où le roi s'est soumis,

Et connoît d'autant mieux les dangereux amis.

Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,

J'évite les mépris qu'il recevroit de moi
S'il tenoit de ma main la qualité de roi.
Je le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux ; et le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en feroit peu d'estime.
Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime :
Mon refus lui fait grace ; et, malgré ses desirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine :
Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine ;
Le roi n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
Quoi ! même vous allez jusques à faire grace !
Après cela, madame, excusez mon audace ;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix.
Recevoir ambassade est encor de vos droits :
Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie ,
Comme simple Romain souffrez que je vous die
Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui ,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;
Que c'est par-là qu'on tient ses voisins en contrainte ,
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ;
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi ,
Quand il est honoré du nom de son ami ;
Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque ,
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque ;

Et qu'enfin...

LAODICE.

Il suffit ; je vois bien ce que c'est :
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît.
Mais si de leurs états Rome à son gré dispose ,
Certes , pour son Attale elle fait peu de chose ;
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
A mendier pour lui devoit moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne :
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet ,
Moi qui tiendrois un roi pour un indigne objet ,
S'il venoit par votre ordre , et si votre alliance
Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :
Je ne veux point de rois qui sachent obéir ;
Et , puisque vous voyez mon ame tout entière ,
Seigneur , ne perdez plus menace ni prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?
Madame , encore un coup , pensez-y mûrement :
Songez mieux ce qu'est Rome , et ce qu'elle peut faire ;
Et si vous vous aimez , craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite , Antiochus défait ,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet.
Tout fléchit sur la terre , et tout tremble sur l'onde ;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur

S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur,
Si le grand Annibal n'avoit qui lui succède,
S'il ne revivoit pas au prince Nicomède,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
L'infailible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essai, mais si grands, que peut-être
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame; et quelques uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,
Et que, même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III.

NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMÈDE.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre; et si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMÈDE.

Allez-y donc , de grace , et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame :
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient lui donner un conseil par pitié.

NICOMÈDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.

Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame ?

FLAMINIUS.

Ah ! c'en est trop , et vous vous emportez.

NICOMÈDE.

Je m'emporte ?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMÈDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur.
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;
Il excède sa charge , et lui-même y renonce.
Mais dites-moi , madame , a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE.

Oui, seigneur :

NICOMÈDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius;
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi:
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père;
Ou Rome, à son refus, se la saura bien faire.

NICOMÈDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront. Prince, pensez à vous.

NICOMÈDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

SCÈNE IV.

NICOMÈDE, LAODICE.

NICOMÈDE.

Ma générosité cède enfin à sa haine :
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ses assassinats;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate;
Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas , seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprends point toute cette conduite ,
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre , et moins elle vous craint ,
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie ,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE.

Elle prévient ma plainte , et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment ;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte , et couvre sa foiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre ,
Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre ;
Rome ne songeoit point à troubler notre amour :
Bien plus , on ne vous souffre ici que ce seul jour ;
Et , dans ce même jour , Rome , en votre présence ,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi , je ne vois goutte en ce raisonnement
Qui n'attend point le temps de votre éloignement ;
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue , et m'y jette un ombrage.
Le roi chérit sa femme , il craint Rome ; et , pour vous ,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux ,
Du moins , à dire tout , je ne saurois vous taire
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père.

Voyez quel contre-temps Attale prend ici !
Qui l'appelle avec nous ? quel projet ? quel souci ?
Je conçois mal , seigneur , ce qu'il faut que j'en pense ,
Mais j'en romprai le coup , s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCÈNE V.

NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame , un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité , que j'ose dire extrême ,
Me peut entretenir en un autre moi-même :
Il connoît tout mon cœur , et répondra pour moi ,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI.

NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser , seigneur , je me retire.

NICOMÈDE.

Non , non ; j'ai quelque chose aussi-bien à vous dire
Prince. J'avois mis bas , avec le nom d'ainé ,
L'avantage du trône où je suis destiné ;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime ,
Je vous avois prié de l'attaquer de même ,

Et de ne mêler point, sur-tout, dans vos desseins
Ni le secours du roi ni celui des Romains :
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse; ~
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles ?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre nous deux :
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire :
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMÈDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCÈNE VII.

ARSINOÉ, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE.

Il me mande?

ARASPE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÈDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMÈDE.

Je m'obstinois, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMÈDE.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par-là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE.

Je les ai subornés contre vous, à ce compte?

ARSINOÉ.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMÈDE.

Et vous pensez par-là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ.

Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMÈDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÈDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-temps.

ARSINOÉ.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre :
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais...

ARSINOÉ.

Achevez, seigneur; ce mais, que veut-il dire?

NICOMÈDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

NICOMÈDE.

Vous le saurez du roi, je tarde trop long-temps.

SCÈNE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale; et ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème:
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
L'infame et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes!
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes!
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu!
Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont per-

ATTALE.

(du.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure;
Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,

Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchants une ame si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
Et subornés par vous et subornés par lui :
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des ames si noires?
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi ;
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère ;
Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine,
Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine !

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins.
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je sens en moi je le présume en lui.

Contre un si grand rival j'agis à force ouverte ,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
J'emprunte du secours, et le fais hautement ;
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant, si le prince est encor votre frère,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.

(*Araspe rentre.*)

Et vous, madame,

Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.

Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,

Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?

Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?

Douté-je de son crime, ou de votre innocence?

Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit

Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah ! seigneur, est-il rien qui répare l'injure

Que fait à l'innocence un moment d'imposture?

Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté

Pour rendre à la vertu toute sa pureté?

Il en reste toujours quelque indigne mémoire

Qui porte une souillure à la plus haute gloire.

Combien dans votre cour est-il de médisants !
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui , sachant une fois qu'on m'a calomniée ,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée !
Et si la moindre tache en demeure en mon nom ,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon ,
Suis-je digne de vous ? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS.

Ah ! c'est trop de scrupule , et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime , et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie ,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède , et je veux qu'aujourd'hui...

SCÈNE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE,
ARASPE, GARDES.

ARSINOÉ.

Grace , grace , seigneur , à notre unique appui !
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles !
Grace à ce conquérant , à ce preneur de villes !
Grace....

NICOMÈDE.

De quoi , madame ? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres que ma perte expose à votre fils ;
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie ,
Que même votre Rome en a pris jalousie ;

D'avoir trop soutenu la majesté des rois ,
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ,
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?
S'il faut grace pour moi , choisissez de mes crimes ;
Les voilà tous , madame ; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés ,
D'avoir une ame ouverte , une franchise entière ,
Qui , dans leur artifice , a manqué de lumière ,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour ,
Qui n'a que la vertu de son intelligence ,
Et , vivant sans remords , marche sans défiance .

ARSINOÉ.

Je m'en dédis , seigneur ; il n'est point criminel .
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel ,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère .
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé .
Que son maître Annibal , malgré la foi publique ,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique ;
Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité ;
Ces terreurs , ces fureurs sont de mon artifice .
Quelque appât que lui-même il trouve en Laodice ,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui ;
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui ;
De cette seule main part tout ce qui le blesse :
Et , pour venger ce maître et sauver sa maîtresse ,

S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme ;
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :
Car enfin hors de là que peut-il m'imputer ?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée ,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?
Et, lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent ?
Vous le savez, seigneur : et pour reconnaissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance ,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous !
Mais tout est excusable en un amant jaloux ;
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat ! que peux-tu dire ?

NICOMÈDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissants secours
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale ;
Que par mon propre bras elle amassoit pour lui,
Et préparoit dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.

Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,
J'en laisse le ciel juge : il connoît sa pensée ;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux ;
Il lui rendra justice , et peut-être à tous deux.

Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi , je dois parler pour elle ,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez long-temps deux méchants à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
Tous deux l'ont accusée ; et , s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger votre fils ,
Ils n'ont rien fait pour eux , et leur mort est trop juste
Après s'être joués d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point que par des flots de sang :
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourments que l'imposture expire ;
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légèreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux , et hasarde nos vies
S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOÉ.

Quoi ! seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité ,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte ,
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte ,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt ;
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !

C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.

Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

M'en purger ! moi, seigneur ! Vous ne le croyez pas

Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,

Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;

Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,

Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.

Soulever votre peuple, et jeter votre armée

Dedans les intérêts d'une reine opprimée :

Venir, le bras levé, la tirer de vos mains

Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,

Et fondre en vos pays contre leur tyrannie

Avec tous vos soldats et toute l'Arménie ;

C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi,

S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.

La fourbe n'est le jeu que des petites ames ;

Et c'est là proprement le partage des femmes.

Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon ;

Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison :

A ce dernier moment la conscience presse ; (cesse,

Pour rendre compte aux dieux tout respect humain

Et ces esprits légers, approchant des abois,

Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur....

NICOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose ;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle ;
Quand je le justifie, il me fait criminelle.
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit ;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime ,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.

Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection ,
Ni que , pour garantir la personne d'Attale ,
Vous partagiez entre eux la puissance royale :
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin ,
C'étoit sans mon aveu , je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre ,
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah madame !

ARSINOÉ.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par mes derniers soupirs clorra ma destinée ;
Et, puisqu'ainsi jamais il ne sera mon roi ,
Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?

Tout ce que je demande en faveur de ce gage ,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage ,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever ;
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire ,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert , et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux.
Et n'appréhendez point Rome , ni sa vengeance ;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
Il sait tous les secrets du fameux Annibal ,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal ,
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus , et qu'en reçut Carthage.

Je me retire donc afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté ;
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense ,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III.

PRUSIAS , NICOMÈDE , ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède , en deux mots , ce désordre me fâche.
Quoi qu'on t'ose imputer , je ne te crois point lâche :
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint ,
Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.

J'ai tendresse pour toi , j'ai passion pour elle ;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle ,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
Ne régner dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature ,
Être père et mari dans cette conjoncture....

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père ;
Il regarde son trône , et rien de plus. Réglez ;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande ,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende ,
Combien en me perdant elle espère gagner ,
Parcequ'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je règne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes :
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi ;
Je ne suis plus ton père , obéis à ton roi.

NICOMÈDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice ,

Je vous demanderois le loisir d'y penser :
Mais enfin , pour vous plaire et ne pas l'offenser ,
J'obéirai , seigneur , sans répliques frivoles ,
A vos intentions , et non à vos paroles.

A ce frère si cher transportez tous mes droits ,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame !
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme !
Tu la préfères , lâche ! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMÈDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

NICOMÈDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?
Que cède-je à mon frère en cédant vos états ?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?
Pardonnez-moi ce mot , il est fâcheux à dire :
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire
Et vos peuples alors , ayant besoin d'un roi ,
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.

Seigneur , nous n'avons pas si grande ressemblance
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence :

Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres,
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE.

Oui, si leur artifice

De votre sang par vous se fait un sacrifice :
Autrement vos états à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare ;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,

Je saurai bien, ingrat ! l'assurer en ce rang ;
Et demain....

SCÈNE IV.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, FLAMINIUS,
ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :
Le sénat en effet pourra s'en indigner ;

Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale :
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage :
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage ;
Et pour mieux l'y conduire il vous sera donné.
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné.

NICOMÈDE.

Vous m'enverrez à Rome !

PRUSIAS.

On t'y fera justice.

Va, va lui demander ta chère Laodice.

NICOMÈDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi ;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore.

NICOMÈDE.

Tout beau, Flaminius ; je n'y su's pas encore :
La route en est mal sûre, à tout considérer ;
Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remène, Araspe ; et redoublez sa garde.

(à Attale.)

Toi, rends grâces à Rome ; et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,

En perdant son appui tu ne seras plus rien.

Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grace à ton appui.

SCÈNE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages ?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle....

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent :
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant ;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.

Aimeroit-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ?
En vous qui la privez d'un si cher protecteur,
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur ?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle ?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle ?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours :
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre ;
Et je serois moins roi, qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale.
N'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau
Mais pour le roi de Pont, il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoi ! se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire,
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux ?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince ? et que me dites-vous ?

ATTALE.

Vous-même, dites-moi comme il faut que j'explique

Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.

Rome qui vous servoit auprès de Laodice
Pour vous donner son trône eût fait une injustice ;
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS.

Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part ;
Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire ;
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas ; elle hait Nicomède :
Et lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude

Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis ;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis :
Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

SCÈNE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres ?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres ?
Ah ! ce titre à ce prix déjà m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.**ARSINOÉ, ATTALE.****ARSINOÉ.**

J'ai prévu ce tumulte , et n'en vois rien à craindre ;
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre :
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit ,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle :
Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer.
Tu vas régner sans elle ; à quel propos l'aimer ?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame....

ARSINOÉ.

Eh bien, soit, je veux qu'elle se rende :
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende ?
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux ! pourra-t-elle y borner sa vengeance ?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant ?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomède, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;
Et puisque la fâcher ce seroit me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde :
Aussitôt qu'un état devient un peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête ;
Et leur guerre est trop juste après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état.
Eux qui pour gouverner sont les premiers des hommes

Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
Que leur empire seul demeure indépendant.

Je les connois, madame; et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus, et renverser Carthage.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cède à des raisons que je ne puis forcer:
D'autant plus justement mon impuissance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
Un si grand ennemi leur répond de ma foi:
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence.
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer : cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCÈNE II.

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire :
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croît, il est temps d'agir de votre part;

On, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire, et ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnoit promesse ni menace,
Et rappeloit par-là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
Dont il l'auroit vu faire une horrible descente,
S'il eût traité long-temps sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère :
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;
Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir ; et, si vous m'en croyez...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE,
CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;
Il commence lui-même à se faire raison ,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre , il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consommer ses crimes ;
Elle s'applaudira de cet illustre effet ,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite ,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite ;
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci :
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi ;
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ;
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCÈNE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE,
CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;
De moment en moment votre garde s'écoule ;
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas long-temps ;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre
Ce précieux objet d'une amitié si tendre :
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi ;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah ! seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah ! seigneur, c'est tout perdre et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage ;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole, ou mon sceptre, ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils :
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port, toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;
Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, seigneur ? et puis-je m'expliquer ?

PRUSIAS.

Ah ! rien de votre part ne sauroit me choquer :
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.

S'il est prêt à partir, il peut en ce moment

Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise.
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise ,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux ,
Amusez-le du moins à débattre avec vous ;
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empêchements que vous ferez vous-même
Pourront de toutes parts aider au stratagème.
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paroît trop facile ;
Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi :
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah ! j'avouerai, madame ,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame.
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté ;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage.

Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
Peut-être un plus grand nombre auroit quelque infidèle.
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.

SCÈNE VI.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, où courez-vous ?

ATTALE.

Je vais de mon côté

De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagème en ajouter quelque autre.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle être impunie ?

LAODICE.

Non, madame ; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déjà de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadème.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même ;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,

Vous appelez cela fort peu de violence ?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame ; et, je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.

Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal !
Vous, par qui seul ici tout ce désordre arrive ;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive ;
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avois besoin de vous demander grace !

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits ;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis

D'allumer la révolte entre ses ennemis :

M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, madame ; et, quoi qu'il en avienne,

Si ce peuple une fois enfonce le palais,

C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe

Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.

Mais avez-vous encor parmi votre maison

Quelque autre Métrobate ou quelque autre Zénon ?

N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques

Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?

En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,

Si las de voir le jour, que de vous obéir ?

Je ne veux point régner sur votre Bithynie :

Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;

Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,

Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;

Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre :

Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer,

Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah ! si je le croyois...

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame :
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;
Aussi-bien Annibal nommoit une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états
Soutenir ma fureur d'un million de bras;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui régne pour lui, des Romains ou de moi?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

SCÈNE VIII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

Ah madame !

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités

Dans les derniers malheurs nous ont précipités.

Le prince est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus , madame ;

La générosité déjà rentre en mon ame.

ARSINOÉ.

Attale , prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.

Le malheureux Araspe , avec sa foible escorte ,

L'avoit déjà conduit à cette fausse porte ;

L'ambassadeur de Rome étoit déjà passé ;

Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé

Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie ; et sa suite ,

De peur d'un pareil sort , prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder.

Et ce prince...

ARSINOÉ.

Ah mon fils ! qu'il est par-tout de traîtres !

Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !

Mais de qui savez-vous un désastre si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.

Mais écoutez encor ce qui me désespère.

J'ai couru me ranger auprès du roi mon père ;
Il n'en étoit plus temps : ce monarque étonné
A ses frayeurs déjà s'étoit abandonné,
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE IX.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE,
ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connoître ; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavouerois, s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime,

S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
Mais le voici ; voyez si je le connois mal.

SCÈNE X.

PRUSIAS , NICOMÈDE , ARSINOÉ , LAODICE ,
FLAMINIUS , ATTALE , CLÉONE.

NICOMÈDE.

Tout est calme , seigneur ; un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi ! me viens-tu braver jusque dans mon palais ,
Rebelle ?

NICOMÈDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.

Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos ,
Que d'autres intérêts troubloient mal-à-propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle suit la maxime ;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir ,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne ;
Rendez-moi votre amour , afin qu'elle vous craigne ;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire ,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

Faites-lui grace aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein ,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes ,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes.
Commandez seulement, choisissez en quels lieux ;
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOË.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire ,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire ,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Venille encor triompher jusque dedans mon cœur ?
Contre tant de vertu je ne puis l'e défendre ;
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis ,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, madame ; et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
Mais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons ,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage ,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main ?

NICOMÈDE.

Ah ! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnoître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frère, avec mes fers, vous en brisez bien d'autres,
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état ?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce foible service,
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame...

ARSINOÉ.

Il suffit, voilà le stratagème

Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.

(à Nicomède.)

Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMÈDE, à Flaminius.

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :
Nous vous la demandons hors de la servitude ;

Où le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer :

Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,

Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,

Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;

Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,

S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,

Préparons à demain de justes sacrifices ;

Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,

Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

DON SANCHE
D'ARAGON,
COMÉDIE HÉROÏQUE.
1651.

PERSONNAGES.

DONA ISABELLE, reine de Castille.

DONA LÉONOR, reine d'Aragon.

DONA ELVIRE, princesse d'Aragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être don Sanche, roi d'Aragon.

DON RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.

DON LOPE DE GUSMAN,	} grands de Castille.
DON ALVAR DE LUNE,	
DON MANRIQUE DE LARE.	

La scène est à Valladolid.

DON SANCHE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA LÉONOR, DONA ELVIRE.

DONA LÉONOR.

Après tant de malheurs, enfin le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enleve à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines,
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.

Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée :
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous !
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance :

Le trouble règne encore où vous devez régner ;
Le peuple vous rappelle , et peut vous dédaigner ,
Si vous ne lui portez , au retour de Castille ,
Que l'avis d'une mère , et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauroient bien mieux que nous assurer vos états ,
Et par des actions nobles , grandes et belles ,
Dissiper les mutins , et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous ;
On aime votre sceptre , on vous aime ; et , sur tous ,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre , et se fit votre appui ,
Quand vous le recouvrez , est bien digne de lui.

DONA ELVIRE.

Ce comte est généreux , et me l'a fait paroître ;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître ,
Puisque les Castellans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix ;
Et , comme ses rivaux lui cèdent en mérite ,
Un espoir à présent plus doux le sollicite :
Il régnera sans nous. Mais , madame , après tout ,
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout ,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire naître
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître ?
Montons , de grace , au trône ; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

DONA LÉONOR.

Vous les abaissez trop ; une secrète flamme

A déjà malgré moi fait ce choix dans votre ame :
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui , moi-même je l'avoue ;
Mais son sang , que le ciel n'a formé que de boue ,
Et dont il cache exprès la source obstinément....

DONA ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement ;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache ;
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés ,
Dompter des nations , gagner des diadèmes ,
Sans qu'aucun les connût , sans se connoître eux-mêmes.

DONA LÉONOR.

Quoi ! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez !

DONA ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance ;
Et l'innocent tribut de ces affections
Que doit toute la terre aux belles actions
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité je l'aime et le caresse ;
En cette qualité ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :
Il a trop de vertu pour être téméraire ;
Et , si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi ,

Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

DONA LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, et le mettre en usage !

DONA ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

DONA LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'au lieu de votre obéissance
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement.

DONA ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément :
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix :
S'y voyant sans emploi, sa grande ame inquiète
Veut bien de don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

DONA LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers ?

DONA ELVIRE.

Madame, la reine entre.

SCÈNE II.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA
ELVIRE, BLANCHE.

DONA LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets?

DONA ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'état.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre,
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
Que pour le soutenir il nous faille un époux!

A peine ai-je deux mois porté le diadème,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime;
Si toutefois, sans crime et sans m'en indigner,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte;
Et, pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient;

Et même par mon ordre ils m'en proposent trois ,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman , don Manrique de Lare ,
Et don Alvar de Lune , ont un mérite rare :
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur ,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur ?

DONA LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire ;
On vous obéira , quoi qu'il vous plaise élire :
Si le cœur a choisi , vous pouvez faire un roi.

DONA ISABELLE.

Madame , je suis reine , et dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons , jaloux de notre gloire ,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire ,
Jette sur nos desirs un joug impérieux ,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.

Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, et m'inspire
Et ce que je dois faire et ce que je dois dire !

SCÈNE III.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA
ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MAN-
RIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

DONA ISABELLE.

Avant que de choisir je demande un serment ,
Comtes , qu'on agréera mon choix aveuglément ,
Que les deux méprisés , et tous les trois peut-être ,
De ma main , quel qu'il soit , accepteront un maître :

Car enfin je suis libre à disposer de moi ;
Le choix de mes états ne m'est point une loi :
D'une troupe importune il m'a débarrassée ,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée ,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par-là qu'on vous préfère à tous ;
Vous m'en êtes plus chers et plus considérables ;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables ;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits :
Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix ,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux , en le faisant , pouvoir ne le pas faire ,
Et que vous avouiez que , pour devenir roi ,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière ;
Votre état avec vous n'agit que par prière ,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
Que par obéissance à vos commandements.
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race
Qui me font , grande reine , espérer cette grace :
Je l'attends de vous seule et de votre bonté ,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité ,
Et dont , sans regarder service ni famille ,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir , et non d'en murmurer :
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne ,
Ce bonheur d'être à vous , que sur le moins indigne ?

Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

DONA ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine ;
Que vous laisser borner, c'est vous-même affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir ;
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos états aussi-bien que de vous.

Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne ,
Que même le feu roi daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère et quatre ans de service ;
Et, sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obeir.

DONA ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune ?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.

Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

DONA ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame....

DONA ISABELLE.

C'est assez. Que chacun prenne place.

(Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil; et après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vide, s'y veut seoir, et don Manrique l'en empêche.)

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.
J'en avois pour témoin le feu roi votre frère,
Madame; et par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

DONA ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne le suis pas ;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques
De les savoir connoître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre.

DONA ISABELLE.

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre :
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.

On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être ;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille ;
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans l'Andalousie
Degager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand, tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je lui fis si long-temps bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,

Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.

Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit, et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémiroit sans moi dans les prisons du Maure.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur; et qui voudra parle à sa conscience.

Voilà dont le feu roi me promit récompense;
Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

DONA ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devoit;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne.
Soyez-vous, et quittons ces petits différends.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et, s'il en faut notre reconnoissance,
Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers:
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux :

Moi , je ne veux porter que moi-même en tous lieux ;

Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître ,

Et suis assez connu sans les faire connoître.

Mais , pour en quelque sorte obéir à vos lois ,

Seigneur , pour mes parents je nomme mes exploits ;

Ma valeur est ma race , et mon bras est mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez , madame , et la preuve en est claire ,

Sans doute il n'est pas noble.

DONA ISABELLE.

Et bien , je l'anoblis ,

Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.

Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot , de grace.

DONA ISABELLE.

Don Manrique , à la fin c'est prendre trop d'audace.

Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez ?

D. MANRIQUE.

Oui , mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités ;

Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

DONA ISABELLE , à Carlos.

Eh bien , seyez-vous donc , marquis de Santillane ,

Comte de Penafiel , gouverneur de Burgos.

Don Manrique est-ce assez pour faire seoir Carlos ?

Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame ?

(*D. Manrique et D. Lope se lèvent , et Carlos se sied.*)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez ; faites-le roi , madame :
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous ,
C'est moins nous l'égaliser que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystère ;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez , et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir ; et , loin d'y contredire ,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix ; non que j'en sois jaloux ,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

DONA ISABELLE.

Arrêtez , insolent : votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte insolemment soupçonne ;
Et , pour la démentir , veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses états elle veut demeurer ;
Que vous tenez encor même rang dans son ame ;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux ,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame , excusez donc si quelque antipathie....

DONA ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie ;
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier ,
Et sais bien les moyens de vous humilier.

Soit que j'aime Carlos , soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime ,

Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
J'en ai fait un marquis; je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moi, qui n'en connois que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout le reste du jour.

Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :

Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.

Allons, reines, allons; et laissons-les juger.

De quel côté l'amour avoit su m'engager.

SCÈNE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

Eh bien, seigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse ?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.

Je sais ce que la reine en mes mains a remis ;

J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre ;

Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.

Je n'entreprendrai point de juger entre vous

Qui mérite le mieux le nom de son époux ;

Je serois téméraire, et m'en sens incapable ;

Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.

Je m'en récuse donc, afin de vous donner

Un juge que sans honte on ne peut soupçonner ;

Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.

Comtes, de cet anneau dépend le diadème ;

Il vaut bien un combat : vous avez tous du cœur ;

Et je le garde....

D. LOPE.

A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine ;

Ce sera du plus digne une preuve certaine.

Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu ;

Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu

SCÈNE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat !

D. LOPE.

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine.
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE.

La reine, qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang !

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables ;
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance
Qu'elle espère par-là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore;
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort : mais y prétendez-vous?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux....

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte,
Nous vous irons alors le disputer sans honte;
Nous ne dédaignons point un si digne rival :
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA ISABELLE, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère ?
Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire ,
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter ,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter .
Vois par-là ce que c'est , Blanche , que d'être reine .
Comptable de moi-même au nom de souveraine ,
Et sujette à jamais du trône où je me voi ,
Je puis tout pour tout autre , et ne puis rien pour moi .

O sceptres , s'il est vrai que tout vous soit possible ,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible ?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas ,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je présumoais tantôt que vous les alliez croire ;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire .
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
Au choix de don Carlos sembloit tout préparer :
Je le nommois pour vous . Mais enfin par l'issue

Ma crainte s'est tronvée heureusement déçue ;
L'effort de votre amour a su se modérer ;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente ,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

DONA ISABELLE.

Dis que , pour honorer sa générosité ,
Mon amour s'est joué de mon autorité ,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente ,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.

D'abord, par ce discours qui t'a semblé suspect ,
Je voulois seulement essayer leur respect ,
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine ,
Et, comme enfin ce choix me donnoit de la peine ,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard.
J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard :
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes ,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée ,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée :
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché ,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché ,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître
Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur ;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur ;
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue :

Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue :
C'étoit plus les punir que le favoriser.
L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuser ;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire ,
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire :
Mais, hélas ! en mon cœur il avoit tant d'appui ,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui ,
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur ;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage ,
De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage :
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix ,
Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable ,
Recevrait de sa main la qualité d'aimable.

Voilà, Blanche, où j'en suis ; voilà ce que j'ai fait ;
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet :
Car mon ame, pour lui quoiqu'ardemment pressée ,
Ne sauroit se permettre une indigne pensée ;
Et je mourrois encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je ne suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée ,
Et trouve occasion, dessous cette couleur ,
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles :
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles ,

Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux :
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie ;
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

DONA ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance :
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user ;
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
Voici déjà Carlos que je viens de mander.
Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon ame est toujours la maîtresse.

SCÈNE II.

DONA ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici

Vos armes ont pour nous dignement réussi :
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices ,
J'ai fait beaucoup pour vous , et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite ,
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter ,
Parlez , et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées ,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées ,
Surpris , troublé , confus , accablé de bienfaits ,
Que j'osasse former encor quelques souhaits !

DONA ISABELLE.

Vous êtes donc content ; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi ?

DONA ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre :
Écoutez. Votre bras a bien servi l'état ,
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat ;
Dès que je vous fais grand , sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne ,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos ,
Comme si le marquis cessoit d'être Carlos ,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens ; ,

Vous attaquez en eux ses appuis et les miens ;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre :
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même état, me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.

Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête ;
Vous en avez suivi la première chaleur :
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue ,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moi-même .
Remettre entre vos mains le don du diadème ,
Ce n'étoit pas , marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge , et non leur ennemi ;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire ,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire :
C'est votre seul avis, non leur sang, que je veux ,
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.

N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'état, me cherchant un époux ,
N'en auroit pu trouver de comparable à vous ?
Ah ! si je vous croyois si vain, si téméraire....

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colère ;
Je suis assez coupable , et n'ai que trop osé ,

Sans choisir pour me perdre un crime supposé.

Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auroient pour vous sans cri-
Lorsque je vois en vous les célestes accords (me.
Des graces de l'esprit et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie :
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi, pour pouvoir espérer ;
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même :
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels desirs !....
Je vous aime, madame, et vous estime en reine ;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame, sensible à ces indignes feux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux ;
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre ;
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.

L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire :
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire ;
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir,
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement ?

Il vous doit un époux , à la Castille un maître :
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos états :
Mais du moins si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte et le regret ;
Et même , si votre ame en aime un en secret ,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre ,
Je ne vous verrai point , entre les bras d'un autre ,
Reprocher à Carlos par de muets soupirs
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

DONA ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme :
Mais, si j'aime , c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour ;
Et toute votre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée :
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.

Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime ;
Mais l'amour de l'état, plus fort que de moi-même,
Cherche , au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux ;
Et, craignant que mes feux osassent me séduire ,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi , sans perdre encor le jour ;

Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah ! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois révéler,
Que par une facile et soudaine victoire....

DONA ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire :
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné ;
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.

Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu ;
Je blesserois par-là l'honneur de tous les quatre :
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre :
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant, qui montre plus de cœur ?
Qui des trois le premier éprouve la fortune ?

CARLOS.

Don Alvar.

DONA ISABELLE.

Don Alvar !

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

DONA ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit ; mais enfin

Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

DONA ISABELLE.

Je devine à-peu-près quel intérêt l'engage ;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

DONA ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

DONA ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée.
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma défense ;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur ! le consens-tu ?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu ?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illustre achète la licence ?
Tu murmures, ce semble ? Achève ; explique-toi :
La reine a-t-elle droit de te faire la loi ?
Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
O ciel ! je m'en souviens, et j'ose encor paroître ;
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,

D'un malheureux pêcheur reconnoître le fils !

Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre !

Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre !

Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer,

Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.

Ton cruel souvenir sans fin me persécute ;

Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.

Lasse-toi désormais de me faire trembler ;

Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.

Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,

Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.

Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé

Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé :

J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,

Et ne puis.... Mais voici ma véritable reine.

SCÈNE IV.

DONA ELVIRE, CARLOS.

DONA ELVIRE.

Ah Carlos ! car j'ai peine à vous nommer marquis,

Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,

Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,

Mais parcequ'il vous vient d'autre main que la mienne,

Et que je présumoïs n'appartenir qu'à moi

D'élever votre gloire au rang où je la voi.

Je me consolerois toutefois avec joie

Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,

Et verrois sans envie agrandir un héros,

Si le marquis tenoit ce qu'a promis Carlos ,
S'il avoit comme lui son bras à mon service.
Je venois à la reine en demander justice ;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.

Je vous accuse donc , non pas de trahison ,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire ,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi , madame ?

DONA ELVIRE.

Écoutez mes plaintes en repos.

Je me plains du marquis , et non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole :
Mais ce qu'il m'a donné , le marquis me le vole ;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui ,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance ;
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main ;
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
Mais ce Carlos n'est plus , le marquis lui succède ,
Qu'une autre soif de gloire , un autre objet possède ,
Et qui , du même bras que m'engageoit sa foi ,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas ! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine ;
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce vous me devez ;
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane ;

Rendez-lui Penafiel, Burgos, et Santillane :
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame ;
Le changement de rang ne change point mon ame :
Mais vous trouverez bon que , par ces trois défis ,
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie
Attireroit sur vous la fortune ennemie ,
Et vous hasarderait, par cette lâcheté ,
Au juste châtement qu'il auroit mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage ,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage ,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant ,
Celle qui se présente , à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie :
Mais bien que je vous doive immoler don Garcie ,
J'ai vu que vers la reime on perdoit le respect ,
Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect :
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée ,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

DONA ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien ,
Sinon que son service est préférable au mien ,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle ,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat :

Peut-être suis-je né dedans quelque autre état :
Mais , par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre ,
J'embrasse également son service et le vôtre ;
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoiqu'engagé demain à combattre pour elle ,
S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle ,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire ,
Vous, sans manquer vers elle, elle, sans vous déplaire :
Cependant je ne puis servir elle ni vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.

Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines ,
Et , tel pour deux beautés que je suis pour deux reines ,
Se verroit déchiré par un égal amour ,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour :
L'ame d'un tel amant , tristement balancée ,
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée ;
Et , ne pouvant résoudre à quels vœux se borner ,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner :
Il n'aime qu'avec trouble ; il ne voit qu'avec crainte ;
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte ;
Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs ,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

DONA ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes ,
Que partager son ame est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux ;

Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux ;
Ce qu'il a de constance , à choisir trop timide ,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide ;
Et comme il n'est enfin ni rigueurs ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix ,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme ,
En servant, un regard , en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

DONA ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement ,
S'il en devoit attendre un plus léger supplice.

Cependant don Alvar le premier entre en lice ;
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

DONA ELVIRE.

Quand vous le combattrez , pensez à ce que j'aime ,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi ! m'ordonneriez vous qu'ici j'en fisse un roi ?

DONA ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA ELVIRE, D. ALVAR.

DONA ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une ame bien saine
Entreprenre un combat pour acquérir la reine !
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse.
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse ;
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle :
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?
Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi ?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise ?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise !

DONA ELVIRE.

Que me voulez-vous donc ? Vaincu par don Carlos ,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos ?
En serez-vous plus digne ? et, par cette victoire,
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire ?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux !

DONA ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux ?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.

Mes vœux mieux écoutés, par un heureux effet,
M'auroient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait ;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi ;
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune ?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous :
Vaincu, j'en suis indigne ; et vainqueur, son époux ;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorais la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir !

DONA ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle ;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.

Ma couronne est douteuse , et la sienne affermie ;
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez ; n'en perdez pas la digne occasion ,
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La légèreté même où tant d'honneur engage
Est moins légèreté que grandeur de courage :
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah ! laissez-moi , madame , adorer ce courroux.
J'avois cru jusqu'ici mon combat magnanime ;
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime ,
Et si quand de vos lois l'honneur me fait sortir ,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices ,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services ,
Puisqu'il me fait connoître , alors qu'il vous déplaît ,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

DONA ELVIRE.

Le crime , don Alvar , dont je semble irritée ,
C'est qu'on m'e persécute après m'avoir quittée ;
Et , pour vous dire encor quelque chose de plus ,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre , et n'en ai que le titre ;
Le pouvoir m'en est dû , le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement ,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.

Pouvois-je en cet exil davantage sur moi ?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi ;
Et je n'ai pas une ame assez basse et commune
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle ,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle ;
Je vous aurois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré.
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante ;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé ,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé ,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée :
De plus constants que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence ;
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre , et vous perdre à regret.
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie...

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois ;
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces ,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces ;
Que...

DONA ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse ;
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas ! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCÈNE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour ?
La reine charme-t-elle auprès de done Elvire ?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit par-tout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre ?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE

De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCÈNE III.

DONA ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR,
D. LOPE.

DONA ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment :
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice ;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice ,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCÈNE IV.

DONA ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

DONA ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure

Que choisir par autrui c'est me faire une injure ;
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau ,
Je veux choisir moi-même , et reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose ,
J'en exclus don Alvar ; vous en savez la cause ;
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux ,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aimé que par force aime qu'on le néglige ;
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.

Vous êtes donc les seuls que je veux regarder ;
Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder ,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits ;
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris
Qui favoriseroit ce que je favorise ,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise ,
Qui prendroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux.
Si vous ne m'entendez , je vais m'expliquer mieux.

Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale :
Je voudrois en tous deux voir une estime égale ;
Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous :
Car ne présumez pas que je prenne un époux
Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage ;
N'y pensez l'un ni l'autre , à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait ;
Et que par cet aveu je demeure assurée
Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

DON MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame ! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre et votre cœur !
Mais puisque c'est par-là qu'il faut enfin vous plaire ,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers :
Notre liberté même est due à sa vaillance ;
Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence ,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang ,
Vous avez suppléé l'obscurité du sang :
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître ,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien ;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien :
Qui pouvoit pour Carlos ne peut plus pour un comte ;
Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte :
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

DONA ISABELLE.

Il est entre vos mains des présents assez doux
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude ,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude ;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur :
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur ;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire ,
En recevant ma main, le fasse son beau-frère ;
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.

Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine ;

Je sais qu'en cet état je serai toujours reine ,
Et qu'un tel roi jamais , quel que soit son projet ,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet ;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne ,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas ?

D. MANRIQUE.

Oui , madame , aux plus longs et plus cruels trépas ,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'esprits :
Votre sceptre , madame , est trop cher à ce prix ;
Et jamais....

DONA ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être ,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang ?

D. MANRIQUE

Oui bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne :
S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui ,
Comme il le fait lui seul , la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache ;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité ,
A toute leur famille , à la postérité.

DONA ISABELLE.

Et moi , Manrique , et moi , qui n'en dois aucun compte ,
J'en disposerai seule , et j'en aurai la honte.

Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer ;
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie ,
En quelle qualité , de sujet ou d'amant ,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment ?
Ah ! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte....

D. LOPE.

Madame , pardonnez à l'ardeur qui l'emporte ;
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.

Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur :
Mais , si j'ose en parler avec quelque franchise ,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

DONA ISABELLE.

A qui , don Lope ?

D. MANRIQUE.

A moi , madame.

DONA ISABELLE.

Et l'autre ?

D. LOPE.

A moi.

DONA ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez , heureux amants , allez voir vos maîtresses ;
Et , parmi les douceurs de vos dignes caresses ,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déjà dit , je ne force personne ,
Et rends grace à l'état des amants qu'il me donne.

D. LOPE.

Écoutez-nous , de grace.

DONA ISABELLE.

Et que me direz-vous?

Que la constance est belle au jugement de tous ?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire ?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire ;
Et , si cette vertu ne se doit point forcer ,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la , madame , et souffrez qu'on s'explique.
Vous connoîtrez du moins don Lope et don Manrique ,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux
Porte à tarir ainsi la source des querelles ,
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds ,
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
Il me devra sa sœur , s'il faut qu'il vous obtienne ;
Et si je suis à vous , je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre ainsi malgré son sort
A s'approcher de vous fait encor son effort ;
Ainsi , pour consoler l'une ou l'autre infortune ,
L'une et l'autre est promise , et nous n'en devons qu'une :
Nous ignorons laquelle ; et vous la choisirez ,
Puisqu'enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère ,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire ,
Hasarder un repos à votre état si doux ,
Qu'affermir sous vos lois la concorde entre nous.

DONA ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes ,

Vous sœurs par conséquent mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre état m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais sans y consentir:
Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connoît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connoissance;
Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose:
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

DONA ISABELLE.

Vous-mêmes gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCÈNE V.

DONA ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine

Cette triste union d'un sujet à sa reine ?
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laisse choir mon sceptre en leurs indignes mains ?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse ?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur ?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur ?
Si ce n'est que par-là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre ;
Et, puisqu'enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix !

SCÈNE VI.

DONA ISABELLE, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

DONA ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

DONA ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris ?

BLANCHE.

Non, madame ; au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flammes.

DONA ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer et de choisir ?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime ;
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité ;
Il semble plutôt craindre une infidélité ;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange ,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

DONA ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs ?

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse ,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse ;
Et, si je ne craignois votre juste courroux ,
J'oserois deviner, madame, que c'est vous.

DONA ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire ;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire :
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire ;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire ,
Et fait à mes amants ces défis généreux ,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.

Je l'ai donc agrandi pour le voir disparoître ,
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître ,
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux ,
Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux !

Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure; et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite!
Je ne sais pas s'il aime ou done Elvire, ou vous;
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

DONA ISABELLE.

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne:
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer:
Je veux bien plus, qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des ~~feux~~ pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que, par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte:
Car enfin il l'a vue, et la connoît trop bien.
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence:
Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi!

BLANCHE.

Pour aimer donc Elvire il n'est pas encor roi.

DONA ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.

Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,

Avec les députés qu'on attend d'Aragon;

C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

DONA ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !

L'injustice du ciel, faute d'autres objets,

Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,

Ne voyant point de prince égal à ma naissance,

Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance :

Mais s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.

Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous;

Et devenant par-là reine de ma rivale,

J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale,

Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur

Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,

Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie !

DONA ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche; et tâchons de voir

Quelle juste espérance on peut en concevoir.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître,
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille !

Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'état plus qu'à nous ;
Et, tout impatients d'en voir la force unie
Des Maures nos voisins dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

DONA LÉONOR.

La générosité de votre déférence,

Comtes , flatte trop tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit ;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux , et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.

Les troubles d'Aragon vous sont assez connus ;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus ,
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyoit déjà monter ses ennemis ,
Ce prince malheureux , quand j'accouchai d'un fils :
On le nomma don Sanche ; et , pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie ,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu ,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu ;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques ,
Pour reconnoître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort !
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt , et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos ;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
« Je meurs , et je vous laisse en un sort déplorable :
Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !
Don Raymond a pour vous des secrets importants ,
Et vous les apprendra quand il en sera temps :
Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire ,
Et jamais don Raymond ne me voulut rien dire.

Je partis sans lumière en ces obscurités :
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate ,
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte !)
J'ai cru que du secret le temps étoit venu ,
Et que don Sanche étoit ce mystère inconnu ;
Qu'il l'amenoit ici reconnoître sa mère.
Hélas ! que c'est en vain que mon amour l'espère !
A ma confusion ce bruit s'est éclairci ;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici :
Voyez quelle apparence , et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas ;
Mais si vous en voulez croire la voix publique ,
Et que notre pensée avec elle s'explique ,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros ,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris ,
Ce port majestueux qui, tout inconnu même ,
A plus d'accès que nous auprès du diadème ;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer ;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore :
Madame , après cela j'ose le dire encore ,

Ou le ciel pour jamais a repris ce héros ,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnue ;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue ,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

DONA LÉONOR.

Il en a le mérite , et non pas la naissance ;
Et lui-même il en donne assez de connoissance ,
Abandonnant la reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille , et pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête ?
Oubliez-vous déjà qu'il a dit , à vos yeux ,
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux ?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage ,
Pour devoir sa grandeur entière à son courage ;
Dans une cour si belle et si pleine d'appas ,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas ?

DONA LÉONOR.

Le voici , nous saurons ce que lui-même en pense.

SCÈNE II.

DONA LÉONOR , CARLOS , D. MANRIQUE ,
D. LOPE.

CARLOS.

Madame , sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :

Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom
Veut que je sois don Sanche , et prince d'Aragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure ,
Dois-je être en l'attendant le fantôme d'une heure ?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi ,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi ?

DONA LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire ,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire :
Vous apprendrez par-là du moins les vœux de tous ,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince , ne cachez plus ce que le ciel découvre ;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir ;
Mais nous avons pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute ;
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé ,
Méritoit par pitié d'être désabusé.
Notre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé ,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé ,
Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître,
Sitôt qu'à notre reine il se fera connoître :
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien ,
Seigneur ; et , d'un soldat quittant la fausse image ,

Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre :
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie :
Mais , puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux ,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillez mieux :
La raillerie est belle après une victoire ;
On la fait avec grace aussi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :
La bague de la reine est encore en ma main ;
Et l'inconnu Carlos , sans nommer sa famille ,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras , qui vous sauva de la captivité ,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos vous parlez bien en maître ,
Et tranchez bien du prince en déniaut de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû ,

Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.

Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.

Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare.
Non que nous demandions qu'il soit Gusman, ou Lare:
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal;
Nous le verrons tous deux comme un digne rival:
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.

Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère:
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère;
Et, dans les différents qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCÈNE III.

DONA LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète:
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller long-temps.

Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche :
De grace , dites-moi, vous connoissez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes ,
Livré dans un désert à la merci des bêtes ,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié ,
Rencontré par hasard, et nourri par pitié ,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude et sur mon ignorance ;
Je me figurerois ces destins merveilleux
Qui tiroient du néant les héros fabuleux ,
Et me revêtirois des brillantes chimères
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation ;
Je ne puis regarder sceptre ni diadème
Qu'i's n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux ,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup-d'œil sur moi rabat soudain à terre !

Je ne suis point don Sanche, et connois mes parents;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends ;
Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connoître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité

Qui ne fait que justice à ma témérité.

DONA LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire ?
Mon cœur vous en dédit ; un secret mouvement,
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément :
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime ;
Si la nature agit, ou si c'est le desir ;
Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable imposture ;
Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux :
Mais où sera mon fils, s'il ne vit point en vous ?
On veut qu'il soit ici ; je n'en vois aucun signe :
On connoît, hormis vous, quiconque en seroit digne ;
Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu :
Il porte sur le front un luisant caractère
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ;
Et celui que le ciel sur le vôtre avoit mis
Pouvoit seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.

Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites ;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité ;
Mon estime au contraire est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur y consente :
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,

Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race ,
Ne me refusez point du moins une autre grace :
Ne vous préparez plus à nous accompagner ;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner ;
La mort de don Garcie a puni tous ses crimes ,
Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes.
N'en cherchez plus la gloire ; et, quels que soient vos vœux
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites ;
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire. Adieu, pensez-y bien ;
Et faites-vous connoître, ou n'aspirez à rien.

SCÈNE IV.

CARLOS , BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoît pour roi !

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi ,
Blanche ; et, si tu te plais à seconder sa haine ,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui

Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude ;
Ce silence vers elle est une ingratitude :
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah ! nom fatal pour moi , que tu me persécutes ,
Et prépares mon ame à d'effroyables chutes !

SCÈNE V.

DONA ISABELLE , CARLOS , BLANCHE.

CARLOS.

Madame , commandez qu'on me laisse en repos ,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos :
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure ;
Je ne veux que celui de votre créature ;
Et si le sort jaloux , qui semble me flatter ,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter ,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu ;
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu ;
Souffrez...

DONA ISABELLE.

Qoui ! ce grand cœur redoute une couronne !
Quand on le croit monarque , il frémit , il s'étonne !
Il veut fuir cette gloire , et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer !

CARLOS.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune ;
Que déjà mes secrets sont à demi trahis.
Je lui cachois en vain ma race et mon pays ;
En vain sous un faux nom je me faisois connoître ,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître ;
Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.

Je suis Sanche , madame , et né dans l'Aragon ;
Et je crois déjà voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste ,
Et faire voir ici , par un honteux effet ,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

DONA ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force ou de courage
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage ?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir ;
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoît ce dédain ,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon suivre votre princesse ,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse ;
Et , puisque ce grand cœur s'attache à ses appas ,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah! madame , plutôt apprenez tous mes crimes ;
Ma tête est à vos pieds , s'il vous faut des victimes.

Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer ;
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage ,
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage ;
Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer ;
Voilà mon premier crime : et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou done Elvire ;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir ;
Et ce choix eût été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle ;
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidèle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux ;
Voilà mon second crime : et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance ,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou done Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprétoit ce martyre,
Je voulois m'y soustraire en suivant done Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.
Depuis, l'occasion que vous-même avez faite
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur ;

J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude ,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude ,
Et que j'ai pu me faire une si douce loi ,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire ;
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire.
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois ;
Les raisons de l'état règlent toujours leur choix ;
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale ,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale :
Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête comme sœur done Elvire avec vous ,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue ,
Permettez que j'évite une fatale vue ,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

DONA ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine ,
Si je laissois agir les sentiments de reine ;
Par un trouble secret je les sens confondus :
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non : pour fuir don Sanche, attendez qu'on le voie :
Ce bruit peut être faux , et me rendre ma joie.
Que dis-je ? Allez, marquis ; j'y consens de nouveau :
Mais, avant que partir, donnez-lui mon anneau ;
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure ; et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir :
Je recevrai pour grace un si juste supplice ,
S'il en rompt la menace et prévient la malice ,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

DONA ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche ! Ah ciel ! qu'osé-je dire ?
Adieu : ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALVAR, DONA ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin , après un sort à mes vœux si contraire ,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère ;
Puisque de notre reine il doit être l'époux ,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique ,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique ,
D'un choix qui me forçoit à vouloir être roi :
Je n'ai plus de combat à faire contre moi ,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire ;
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour, de ses lois dégagé ,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

DONA ELVIRE.

Vous êtes généreux ; mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance ;
Et cette prompte ardeur de rentrer en mes fers
Me console trop tôt d'un trône que je perds.

Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse ;
Et vous ne savez pas , à vous en bien parler
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère ;
Je perds plus qu'on ne croit , si Carlos est mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits ;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis ,
Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème ,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même ,
Si par l'ordre d'autrui je vous dois écouter ,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah ! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande ,
Madame ; c'est lui seul que je veux qui m'entende ;
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrois-je de ce frère implorer la puissance
Pour ne vous obtenir que par obéissance ,
Et, par un lâche abus de son autorité ,
M'élever en tyran sur votre volonté ?

DONA ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentiments que mon ame ne suive :
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux ,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences ,
Dont les soumissions cherchent des assurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux

Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux ,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême
Jusques à me forcer à dire , « Je vous aime. »
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous ;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup sans pourtant vous rien dire.

Je sais depuis quel temps vous aimez donc Elvire ;
Je sais ce que je dois , je sais ce que je puis :
Mais , encore une fois , sachons ce que je suis ;
Et , si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire ,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer ,
Que , s'il devient mon roi , vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

DONA ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine ,
Et me laissez , de grace , entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie , et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCÈNE II.

DONA LÉONOR, DONA ELVIRE.

DONA LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il ?

DONA ELVIRE.

Madame , à ma prière ,

Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai crain, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

DONA LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?

DONA ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

DONA LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

DONA ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

DONA LÉONOR.

Et si ce bruit est faux? si vous demeurez reine?

DONA ELVIRE.

Que vous puis-répondre en étant incertaine?

DONA LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

DONA ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer:

On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCÈNE III.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA
ELVIRE.

DONA ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même;
Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

DONA LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

DONA ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parloit seulement de peuples révoltés?

DONA LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.

On assiégeoit encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils:
On l'a pris tôt après; et soudain par sa prise
Don Raymond prisonnier, recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence:
Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique:
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus.
Mais bientôt don Raymond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche tout étonnée.

SCÈNE IV.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA
ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah madame !

DONA ISABELLE.

Qu'as-tu ?

BLANCHE.

La funeste journée !

Votre Carlos...

DONA ISABELLE.

Eh bien ?

BLANCHE.

Son père est en ces lieux ,

Et n'est...

DONA ISABELLE.

Quoi ?

BLANCHE.

Qu'un pécheur.

DONA ISABELLE.

Qui te l'a dit ?

BLANCHE.

Mes yeux.

DONA ISABELLE.

Tes yeux ?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

DONA ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire !

DONA LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire ?

DONA ELVIRE.

Que le ciel est injuste !

DONA ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir,

Par cet injuste effet, son absolu pouvoir

Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,

Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.

Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.

Du haut de l'escalier je le voyois descendre ;

En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre ;

Votre cour, obstinée à lui changer de nom,

Murmuroit tout autour, « Don Sanche d'Aragon »,

Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.

Lui qui le reconnoît frémit de sa disgrâce ;

Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,

Répond avec tendresse à ses embrassements.

Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère ;

On n'entend que soupirs : « Ah mon fils ! Ah mon père !

O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !

Tu m'as rendu la vie ! » et, « Vous m'avez perdu ! »

Chose étrange ! à ces cris de douleur et de joie,

Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie ;

Il s'aveugle soi-même : et ce pauvre pêcheur,

En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes ;
C'est un fourbe , un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques ,
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques ,
Qui , pensant bien leur plaire , a si mal-à-propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue :
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue :
Et , pour plus de croyance à cette trahison ,
Les comtes font traîner ce bon-homme en prison .
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même ;
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème :
Et , dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui ,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui .
Il tempête , il menace , et , bouillant de colère ,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père :
On tremble devant lui , sans croire son courroux ;
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCÈNE V.

DONAISABELLE, DONALÉONOR, DONA ELVIRE,
BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Eh bien , madame , enfin on connoît ma naissance ;
Voilà le digne fruit de mon obéissance.

J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste ;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste !
On me vole mon père ! on le fait criminel !
On attache à son nom un opprobre éternel !

Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infame :
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame ;
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils ;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
De grace, commandez qu'on me rende mon père :
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis ,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire ,
Madame ; et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure et triompher nos rois
Reçût de sa naissance une tache éternelle ;
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser ;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser :
A tant de beaux exploits rendez cette justice ,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié !
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soulé votre envie ,

Vous plaignez aisément mon entrée à la vie ;
Et, me croyant par elle à jamais abattu ,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne ,
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;
Mais son plus bel éclat seroit trop achetée ,
Si je le retenois par une lâcheté.
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache :
Puisque vous la savez , je veux bien qu'on la sache.

Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur ;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.

Voilà ce qu'a pu faire et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravaloit le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
Éclate encore assez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père ,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi ;
Et son ame paroît si dignement formée ,

Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils;
La justice du ciel ne peut l'avoir permis:
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.

Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités,
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame: il les relève avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

DONA ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événements,
Par un illustre effort prévient mes sentiments.

Ils paroîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abjet:
Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.

Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?

Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père ;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père , et de n'en rougir point ,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance ,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA
ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D.
LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.

Ce malheureux pécheur, par promesse ni crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.

J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir ;

J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir

Combien mal-à-propos sa présence importune

D'un fils si généreux renverse la fortune ,

Et qui le perd d'honneur, à moins que d'avouer

Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer ;

J'ai même à ces raisons ajouté la menace :

Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race ;

Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,

Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,

Et que plus de cent fois il a su de sa femme

(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'âme !)

Que, voyant ce présent qu'en mes mains il a mis ,

La reine d'Aragon agrandiroit son fils.

(à dona Léonor.)

Si vous le recevez avec autant de joie ,
Madame , que par moi ce vieillard vous l'envoie ,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon-homme en paroît l'ame toute comblée.

(*Don Alvar présente à dona Léonor un petit écrin
qui s'ouvre sans clef au moyen d'un ressort secret.*)

DONA ISABELLE.

Madame , à cet aspect vous paroissez troublée !

DONA LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don ,
Madame ; j'en saurai si mon fils vit , ou non ;
Et c'est où le feu roi , déguisant sa naissance ,
D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah ! Sanche , si par-là je puis le découvrir ,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage ;
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre ;
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.

Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux ;
Son portrait et le mien , deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares ;

Et, pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

SCÈNE VII.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA EL-
VIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE,
D. ALVAR, BLANCHE, UN GARDE.

LE GARDE.

Madame, don Raymond vous demande audience.

DONA LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
Avant votre congé l'ose faire venir.

DONA ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCÈNE VIII.

DONA ISABELLE, DONA LÉONOR, DONA EL-
VIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE,
D. ALVAR, BLANCHE, D. RAYMOND.

DONA LÉONOR.

Laissez là, don Raymond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il ? peut-il braver nos fières destinées ?

DON RAYMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,

Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils ignore ce mystère.
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là, j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que, déguisant son nom et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin depuis peu de retour
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien à la cour;
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine;
Qu'il étoit connu même et chéri de la reine:
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

DONA LÉONOR.

Don Raymond, si vos yeux pouvoient le reconnoître...

DON RAYMOND.

Oui, je le vois, madame Ah seigneur ! ah mon maître !

DON LOPE.

Nous l'avions bien jugé : grand prince, rendez-vous ;
La vérité paroît, cédez aux vœux de tous.

DONA LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule ?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule.

Mais, madame, voyez si le billet du roi
Accorde à don Raymond ce qu'il vous dit de moi.

DONA LÉONOR ouvre l'écrin, et en tire un billet
qu'elle lit.

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même :
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer.
Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème ;
Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.

Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
De crainte que les soins de l'amour maternelle
Par leurs empressements le fissent découvrir.

Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père ;
Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
Que le père et le fils en ignorent le sort.

Elle-même l'ignore ; et d'un si grand échange
Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.

A ces marques un jour daignez le reconnoître :
Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
Apprendre, ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois ! »

DON FERNAND D'ARAGON.

Ah ! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, à dona Léonor.

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(à dona Isabelle.)

Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

DONA ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
Je vous avois fait tort en vous faisant marquis ;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinoit pour un roi
Digne de la Castille, et digne encor de moi,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux
Qui sans le partager donnoit mon cœur à deux ;
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondoit avecque la nature.

DONA ELVIRE.

Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang ;
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, à dona Elvire.

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire ?

DONA ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, à dona Elvire.

Il honoroit en moi la vertu toute nue.

(à don Manrique et à don Lope.)

Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime;
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAYMOND, à dona Isabelle.

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatients d'entrer...

DONA ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.

Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Ei qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

H ÉRACLIUS, tragédie.	PAGE 7
Nicomède, tragédie.	69
Don Sanche, comédie héroïque.	159

FIN DE LA TABLE
ET DU SIXIÈME VOLUME
DE LA 3^e SÉRIE.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

POUR LES DAMES,

RÉDIGÉE

PAR MADAME DUFRENOY.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome VI.

A PARIS,

CHEZ AIMÉ PAYEN, LIBRAIRE,

Rue Serpente, n° 13.

OUVRAGES

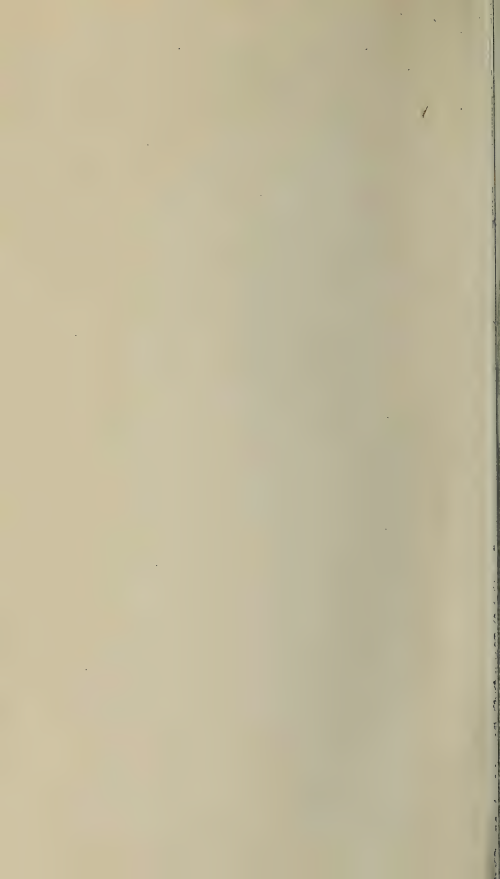
Qui se vendent chez le même Libraire.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE, depuis la renaissance des lettres jusqu'à Kant, précédée d'un abrégé de la Philosophie ancienne depuis Thalès jusqu'au quatorzième siècle; par JEAN GOTTLIEF BUHLE, professeur de philosophie de Göttingue, traduit de l'allemand par A. J. L. JOURDAN, Paris, 1816, 7 forts vol. in-8°, 45 fr.

HISTOIRE DE FRANCE, DEPUIS LES GAULOIS JUSQU'À LA MORT DE LOUIS XVI; par ANQUETIL, nouvelle édition revue, corrigée et bien imprimée, Paris, 1822, 15 vol. in-18, 30 fr.

ENFANS (les) DE L'ABBAYE; par madame REGINA-MARIA ROCHE, traduit de l'anglais par ANDRÉ MORELLET, nouvelle édition, 6 vol. in-12, ornés de figures, 12 fr.

Les mêmes, 6 vol. in-18, figures, 7 fr. 50 c.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 057763465